

Le Manuscrit de Grenade

Le Manuscrit de Grenade

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MARIANNE LECONTE

LE MANUSCRIT DE GRENADE



Pygmalion
fantasy

MARIANNE LECONTE

LE MANUSCRIT
DE GRENADE

roman



Pygmalion

Marianne Leconte

Le manuscrit de Grenade

Flammarion

Collection : Pygmalion fantasy

Maison d'édition : Pygmalion

www.pygmalionfantasy.com

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion

Dépôt légal : février 2011

ISBN numérique : 978-2-7564-0526-1

N° d'édition numérique : N.01EUCN000207.N001

ISBN du pdf web : 978-2-7564-0527-8

N° d'édition du pdf web : N.01EUCN000208.N001

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : ISBN 978-2-7564-0456-1

N° d'édition : L.01EUCN000386.N001

70 581 mots

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)



Création Studio Flammarion

Illustration Alain Brion © Flammarion.

Marianne Leconte, romancière et nouvelliste, a également été l'éditrice de plusieurs oeuvres majeures de la fantasy, comme Conan de Robert E. Howard ou La Saga des Runes de Michael Moorcock. Elle a écrit notamment L'Araignée de mer, La Comtesse de la villa Palmyre et, plus récemment, Le Temple du Dragon.

Le règne implacable des rois catholiques d'Espagne, il ne fait pas bon être
condamnée pour sorcellerie, une femme se tord dans les flammes du bûcher.
Maïa Myrin, une prophétie aux mots énigmatiques et une pierre de lune
saisie par le Grand Inquisiteur Jimenez et ses hommes, Maïa se lance
sur les routes d'une Espagne ensanglantée par la Reconquista, en
rencontrant un musulman converti, et d'Isabeau, une jeune noble catholique promise au

un voyage : Grenade la légendaire, dernière cité maure qui résiste encore
aux chrétiens...

Prologue

DANS LE GRAND LIT À BALDAQUIN, une femme hurlait. Ses cris couvraient les conseils angoissés des servantes qui l'entouraient. Le visage brillant de sueur et de larmes, déformé par les efforts douloureux qu'elle faisait depuis des heures pour expulser son bébé, doña Maria de Guzman di Como, marquise de Jerez, sentait ses forces l'abandonner. Épuisée par ses souffrances, elle envisagea un instant de partir ; se laisser glisser, en finir avec cette épreuve, trouver la paix et rejoindre le Seigneur dans un ciel sans nuage. Mais la vision de sa petite dernière, une blondinette de cinq ans aux yeux bleus pétillants de malice, lui redonna courage. Elle fit un effort pour supporter la brûlure atroce qui enflammait à nouveau ses reins et ses entrailles et tourna la tête vers son mari. L'Italien se tenait en retrait, à demi dissimulé derrière la haute silhouette blanche et noire de son directeur de conscience. Le désir de vivre de doña Maria était si puissant que sa foi vacilla. Oubliant les lois édictées par les Cortes, bravant les interdits de la Sainte Inquisition, elle supplia une fois de plus son mari de faire venir Tchalai de Luz.

Malgré la faiblesse de sa voix, toutes les personnes présentes dans la grande chambre l'entendirent et frémirent. La femme penchée sur son bas-ventre recouvert d'un drap blanc gorgé de sang se signa en marmonnant une prière, tandis qu'une jeune esclave lui tamponnait le front et les joues avec un linge mouillé. Impavide, la fille accomplissait sa tâche en silence, mais ses gestes étaient empreints de douceur.

Sandro di Como, marquis de Jerez grâce à son mariage, fit quelques pas vers le lit, contempla les traits livides de son épouse, ses cheveux trempés, son regard clair embué de larmes. Il maudit en silence le destin qui avait chassé sa famille de Lombardie et le Saint-Père de Rome. Le retour de la papauté en Avignon avait décuplé la puissance de l'Inquisition et personne n'était à l'abri de ses flammes. Depuis l'élection de Tomas de Torquemada au trône de Saint-Pierre, c'était pire. Honteux de sa propre peur, le maître des lieux se tourna vers l'homme de Dieu comme pour lui demander par avance son pardon, puis d'une voix forte donna l'ordre que l'on allât chercher à cheval le médecin juif dans la Juderia.

En entendant ces mots, le Grand Inquisiteur poussa un soupir de

découragement et se signa. Confrontée à la souffrance et à la mort, l'âme faiblissait et le diable, à l'affût, en profitait. Au lieu de s'en remettre à la volonté divine, sa protégée allait se souiller au contact d'une hérétique... Mais cet acte répréhensible pourrait avoir des conséquences intéressantes. Dans la décision prise par un époux désespéré, Alonso Jimenez voyait le doigt de Dieu. Le Très-Haut lui montrait la voie à suivre et l'encourageait à accomplir sa mission d'un esprit ferme. Plein de ferveur et d'humilité, il murmura la devise des Dominicains, *veritas*, puis rajusta son manteau noir sur ses épaules, saisit le chapelet qui pendait à sa ceinture de cuir et pria pour l'âme de la pécheresse en égrainant les perles en bois de son rosaire.

1

Isabeau

PENCHÉE SUR L'ENCOLURE DE SA JUMENT GRISE, Isabeau s'engouffra dans la grange située hors les murs du palais. Une fois à l'abri des regards, la cavalière sauta sur le sol, ôta la capuche qui dissimulait ses longs cheveux blonds et son statut de demoiselle. Après avoir nourri et abreuvé sa monture, elle enleva à la hâte bottes souples et habits de page. La tunique bleu ciel et les hauts-de-chausses gris, aux couleurs de Jerez, lui permettaient de chevaucher en toute liberté. Dans l'Andalousie de 1491, reconquise en grande partie par les Rois Catholiques, Isabelle de Castille et son époux Ferdinand d'Aragon, les jeunes filles nobles n'avaient pas l'habitude de galoper seules à travers champs.

Ce déguisement ne trompait personne, ni le petit peuple qui servait au château, ni les courtisans et les nobliaux sans fortune qui travaillaient pour son oncle. Mais les apparences étaient sauvées. Tant qu'elle aurait le soutien de la châtelaine, on respecterait sa personnalité et ses habitudes. Après tout, c'est elle qui aurait dû diriger le domaine à la mort de ses parents... Mais l'étrangeté physique d'Isabeau avait permis à son oncle par alliance de revendiquer, au nom de son épouse, sœur cadette de doña Béatrix de Guzman, le marquisat de Jerez. Avec promesse de les lui rendre si Isabeau se mariait et engendrait des enfants.

La balade lui avait fait du bien. Les griffes d'aigle qui comprimaient sa poitrine avaient relâché leur étreinte. La douleur avait disparu. Sur sa chemise en toile fine, Isabeau enfila une robe à volants, d'un vert d'eau semblable à ses yeux. Quand elle accrocha autour de sa taille la chaîne en argent qui maintenait ses objets personnels, le cliquetis de son trousseau de clés lui rappela combien sa façon de s'habiller était désuète. Malgré les pressions de son entourage, la jeune fille n'avait pu se résigner à adopter la nouvelle tenue à la mode, chemisier ajusté et verdugo. La jupe à cerceaux de bois lui semblait à la fois inesthétique et inconfortable.

Une fois de plus elle regretta de ne pas être un garçon. La vie serait tellement plus simple. Tout en lançant fébrilement son corset, elle chaussa ses souliers de satin, puis séparant d'un geste mécanique sa longue chevelure en

deux tresses, elle les enroula sur ses oreilles. En quittant la grange, Isabeau caressa le poil soyeux de sa jument et lui posa un baiser près de l'oreille. L'animal hennit joyeusement et frotta ses naseaux contre le cou de sa cavalière.

Assoiffée par sa course, elle quitta rapidement l'écurie, contourna le donjon et franchit la muraille par la petite porte qui donnait sur le jardin potager. Elle le traversa pour rejoindre l'aile gauche de l'Alcazar. Une merveilleuse idée de sa tante, cette traversée des réserves et des cuisines. Ses escapades y passaient inaperçues parce que les lieux étaient soit vides, soit au contraire surpeuplés.

Cette pensée lui rappela brusquement les raisons de son angoisse. Son visage s'assombrit. Depuis douze heures, la sœur cadette de sa mère était en proie aux douleurs de l'enfantement. Depuis douze heures, elle suppliait son époux d'appeler la femme qui avait mis au monde son premier enfant. Mais les temps avaient changé. Une loi interdisait désormais aux médecins juifs de soigner les chrétiens.

Dressé au pied du lit de la malheureuse qui hurlait, le confesseur de sa marraine, devenu Grand Inquisiteur d'Andalousie, avait martelé d'une voix métallique où couvait une haine palpable :

— Cette accoucheuse est juive ! Vous ne pouvez l'appeler au chevet d'une noble d'Espagne. Vous devez montrer l'exemple.

D'une voix faible, la marquise de Jerez avait protesté :

— Dame de Luz est le meilleur médecin de la ville.

— Un sang impur court dans ses veines avait répliqué le dominicain d'un ton sans appel.

Le marquis avait baissé la tête ; le procès en sorcellerie n'était pas loin.

Furieuse de sa lâcheté, et ne supportant plus les cris de souffrance de sa tante, Isabeau s'était éclipsée pour galoper le long des vignes et des vergers qui entouraient Jerez de la Frontera.

On approchait du solstice d'été et en ce début d'après-midi, il faisait une chaleur intense. Toute personne sensée se réfugiait dans une chambre sombre derrière des volets clos. L'heure de la sieste, sacrée en Andalousie, convenait à la jeune fille et lui évitait des rencontres désagréables.

À cette heure-là, les cuisines étaient livrées à une escouade d'esclaves silencieuses. Les unes lavaient assiettes, plats et casseroles, les autres nettoyaient le sol à grande eau, pendant que des apprenties épluchaient, râpaient et coupaient les légumes pour la potée du souper. En passant devant l'immense cheminée qui accueillait simultanément plusieurs grands chaudrons, Isabeau reconnut la silhouette généreuse de Tchalaï. À l'aide d'une louche, la guérisseuse transvasait un bouillon d'herbes dans un pichet d'étain.

Soulagée, la jeune fille se précipita pour embrasser celle qui l'avait aidée cinq ans auparavant à surmonter la mort de ses parents.

Sa présence chaleureuse et attentive avait sauvé son âme en lui ôtant

l'envie de rejoindre ses chers disparus. Hélas ! aucun remède n'avait pu guérir son corps, redevenu impubère en une nuit. Les années avaient passé, mais sa féminité n'était jamais revenue. Plus grande que la moyenne, elle ressemblait davantage à un adolescent qu'à une demoiselle, bien qu'elle fût en âge de se marier. Poitrine plate et hanches minces, musclée par la pratique du cheval et le maniement des épées, elle possédait un charme androgyne qui ne laissait personne indifférent. Ses grands yeux verts, sa chevelure blonde, son visage en amande lui offraient la touche féminine qui manquait à sa silhouette.

— Tchalaï ! Je suis si heureuse que vous soyez là. Vous allez la sauver, n'est-ce pas ?

La mine soucieuse du médecin refroidit son enthousiasme. Elle se tut, espérant malgré elle une réponse encourageante. Son interlocutrice soupira avant de murmurer :

— Si seulement on était venu me chercher plus tôt.

Isabeau vérifia qu'aucune servante ne pouvait l'entendre, avant de marmonner :

— C'est cet oiseau noir de malheur. Il a interdit...

— Je sais.

Étonnée par la note de désespoir contenue dans la voix de son interlocutrice, la jeune fille examina le beau visage hâlé en quête d'une information. Mais les traits tirés ne trahissaient que fatigue et concentration. La guérisseuse détourna son regard vers le foyer qu'elle contempla quelques instants en silence, comme fascinée par le jeu des flammes. Quand elle reprit la parole, son ton autoritaire n'était plus qu'un murmure suppliant :

— Il me reste peu de temps. Trouve-moi du papier et une plume. Je vais écrire une lettre pour Myrin. Tu iras lui porter dès la nuit tombée. N'oublie pas. C'est une question de vie ou de mort.

Un grand papillon noir apparut devant les prunelles d'Isabeau. Un présage funeste. Elle venait d'avoir douze ans et tous les soirs, elle guettait le retour de ses parents depuis le chemin de ronde de la tour nord. Trois mois auparavant, ils étaient partis en pèlerinage à Compostelle. Dans le soleil couchant, un nuage de poussière. Une onde de joie gâchée par l'apparition du papillon noir. Bizarrement, il fait naître en elle une peur irraisonnée qui se transforme en terreur quand le convoi se rapproche des murs de l'Alcazar. Les étendards sont en berne. Le cheval blanc de son père chevauche en tête, solitaire, sans cavalier. Sans l'amour et les soins de dame de Luz, où serait-elle à présent ? Sans doute en train de rôtir dans les flammes de l'enfer.

Tremblante, elle se dirigea vers une armoire volumineuse. Décrochant le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture, elle ouvrit la porte de chêne et s'empara d'un rouleau de papier grège, de l'encrier, d'une plume taillée. Elle posa le tout sur la grande table centrale. Tchalaï commença à écrire sous l'œil perplexe d'Isabeau. Les mots couraient sur la page, mais leur sens échappait à la jeune fille dont l'esprit était obscurci par la présence du porte-queue maléfique.

Le silence la sortit de sa torpeur. Le médecin prit la lettre, la relut, la signa de ses initiales, la plia en quatre et la tendit à son interlocutrice en disant :

— Cache cette lettre sur toi jusqu'à la tombée de la nuit. La vie de ma fille en dépend. Quant à moi, je dois remonter près de doña Maria.

Prise d'une impulsion, Isabeau se jeta dans ses bras et y resta blottie quelques minutes. L'accoucheuse se dégagea avec douceur et lui glissa une petite fiole dans la main en chuchotant :

— Le temps des épreuves est arrivé pour toi aussi. Si quelqu'un en veut à ta vie, à ta vertu ou à ta liberté, verse une larme de ce liquide dans son breuvage ou dans sa nourriture. Souviens-toi, une larme, pas plus. Que le Tout Puissant te bénisse.

Après le départ de son amie, la jeune fille glissa la fiole dans sa bourse, hésita un instant puis se rassit devant la grande table pour relire le message et l'apprendre par cœur. Il se terminait par un poème étrange qu'elle ne connaissait pas.

Agenouillée devant la sculpture de la Vierge à l'Enfant, Isabeau ne priait pas, elle rêvassait. Il se dégageait du visage en bois peint une impression de douceur et de tendresse qui calmait son âme inquiète. Le menton posé sur le haut du prie-dieu, elle pensait à ses parents. Depuis leur mort, quand elle se sentait triste ou menacée, elle se réfugiait dans la chapelle Santa Maria dont elle aimait la simplicité et le dépouillement : murs de brique nus, coupole sans ornements, dorures ou mosaïques. Aux pieds de la statue, un simple autel de pierre permettait au chapelain de dire la messe. Quand, au XIII^e siècle, ses ancêtres castillans avaient repris la cité aux Maures, leur première décision avait été de consacrer l'ancienne mosquée à la Vierge Marie pour la remercier de sa protection. Ils avaient eu le bon goût de respecter l'architecture et la nudité du lieu.

Soudain, un courant d'air chaud l'enveloppa et une présence noire et blanche se matérialisa à ses côtés. Drapé dans son costume comme dans une armure, l'Inquisiteur la toisait avec un mélange de pitié et de dégoût. Pour un vieillard de cinquante et un ans, il était encore d'une beauté intimidante. La finesse de traits d'un dieu grec, un grand front, des yeux noirs, brillants d'intelligence où couvait une passion dévorante réservée à son église et à son ordre. Tous ceux qui l'approchaient étaient fascinés, surtout les femmes qui essayaient en vain de le séduire. Isabeau le fuyait comme la peste. Elle détestait son regard perçant qui fouillait votre âme sans vergogne, sa voix onctueuse, ses lèvres fines si douées pour maudire, menacer, condamner.

Malgré la tonsure poivre et sel qui trahissait son âge, il irradiait. Transfiguré par une foi sans faille, il pourchassait inlassablement l'infidèle, le sodomite, le Juif, le Maure, sans parler des Doués. Si ces mécréants refusaient de se convertir, Alonso Jimenez se sentait investi de la mission sacrée de sauver leurs âmes par le feu. Sans joie, sans sadisme, juste persuadé d'agir

pour le bien de tous. Un archange lancé dans une quête éternelle. Aucune gaieté, aucune légèreté. Ses prêches exaltés et magnifiques ne semaient que culpabilité et terreur. Isabeau ne se rappelait pas l'avoir entendu rire. Un être inhumain malgré une grande piété dont elle ne doutait pas.

— Ma fille, je suis surpris, mais rassuré, de te trouver en ce lieu. Tu ne pouvais choisir meilleur endroit pour entendre la nouvelle dont je suis porteur.

Le grand papillon noir se précipita vers elle et commença sa danse macabre. Il virevoltait entre eux, dessinant dans l'air des arabesques semblables à une toile d'araignée. Un grand froid envahit l'adolescente qui se mit à trembler. Le pressentiment que quelque chose de terrible allait changer le cours de sa destinée. Incapable de parler, elle tenta de se redresser pour affronter l'ennemi, mais son corps la trahit. Elle chuchota :

— Que voulez-vous ?

— Parler de ton avenir. Tu t'obstines à te conduire comme une écervelée. Tu bats la campagne habillée en page, malgré l'interdiction faite aux personnes du genre féminin de se vêtir en homme. Tu passes tes heures libres à la salle d'armes à t'entraîner au maniement de l'épée au lieu d'apprendre la couture, la broderie, et les arts réservés à ton sexe. Certaines dévergondées ont été brûlées pour des fautes plus vénielles.

Effondrée, la jeune fille resta silencieuse. Que pouvait-elle répondre ? Ses goûts la portaient vers les activités réservées aux hommes. Était-ce sa faute si elle préférait l'épée à l'aiguille, les chevauchées solitaires aux bavardages futiles. Elle leva les yeux vers la face trop parfaite, mais fut une fois de plus désarçonnée par son impassibilité. On ne pouvait rien lire sur ses traits marmoréens sauf peut-être un léger agacement perceptible à ses mâchoires crispées. Son tourmenteur reprit :

— S'il n'y avait que ton comportement, tu pourrais faire pénitence et t'amender. Malheureusement, le vrai problème est ailleurs. Tu es consciente qu'étant impubère malgré tes dix-sept ans, tu ne pourras porter d'enfant ? Or le saint sacrement du mariage a été institué pour que les chrétiens croissent et se multiplient. Il t'est donc interdit. Pour une demoiselle de ta condition, il ne reste qu'une solution...

Le prêcheur n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Isabeau avait saisi. Révoltée, mais consciente qu'elle devait canaliser sa peur, elle se leva pour l'affronter debout, face à face. Elle était presque aussi grande que lui, ce qui était rare pour une femme. Le regardant dans les yeux, elle demanda :

— Pourquoi m'enfermer dans un couvent ? Ma tante a décidé de me confier la gouvernance du palais ; je serai plus utile ici que dans un cloître.

Le visage du prêtre resta impassible, mais ses gestes – calculés elle en aurait juré – trahirent ses sentiments. Il se signa en soupirant, puis dit d'une voix miellée :

— Que la paix du Seigneur pénètre ton âme et te donne le courage d'affronter ton destin. Il y a une heure que doña Maria a reçu l'absoute de mes mains avant de rejoindre le royaume des cieux. Malgré la souillure infligée

par la présence et le contact de l'hérétique, c'était une personne pieuse qui s'était confessée récemment. Elle est heureuse désormais.

Orpheline pour la deuxième fois. Une douleur violente lui broya la poitrine. Nauséuse, Isabeau reconnut les premiers symptômes de la crise. Sueurs, tremblements et plongée dans le noir. Vierge Marie, pas ici, pas maintenant, pas devant ce monstre. Elle se cramponna à son prie-dieu pour ne pas tomber et s'agenouilla la tête dans les mains, comme si elle priait. Se forçant à respirer profondément et lentement, elle finit par recouvrer peu à peu la vue. Son mal de tête persistait, lui martelant les tempes. Depuis la mort de ses parents, elle était parfois sujette à ce genre de malaise, surtout lorsqu'elle était confrontée à des émotions trop fortes.

L'Inquisiteur, les mains jointes, la fixait sans la voir, perdu dans ses pensées, attendant qu'elle reprenne ses esprits.

Elle comprit alors que cette mort sonnait le glas de sa liberté. La tristesse céda la place à la colère :

— Vous êtes responsable. Si vous n'aviez pas interdit la présence de Tchalaï...

— Le chagrin t'égare, la coupa Alonso Jimenez d'une voix excédée. Cette sorcière a fait boire à ta tante une potion qui l'a empoisonnée. Elle en répondra devant Dieu. Malgré le malheur qui te frappe, ne sois pas ingrate. Dans son testament, ta marraine te laisse en dot un cinquième de ses biens afin que tu puisses entrer dans un excellent monastère réservé aux jeunes filles de la haute noblesse. Tu partiras demain matin, après la mise en terre. Ce soir, je te permets de participer à la veillée et au repas de deuil. Tu pourras ainsi prendre congé de tes proches.

Cette tirade prononcée d'un ton ferme anéantit les derniers espoirs de la jeune fille. Il lui restait une mission à accomplir, porter la lettre à Myrin de Luz.

Plongée dans ses réflexions, Isabeau s'aperçut avec retard que le Corbeau s'incrustait et la jaugeait. Sous le feu de ce regard, elle redressa les épaules et dit d'une voix hautaine :

— Merci de m'avoir annoncé ces nouvelles avec toute la compassion d'un homme d'Église. Vous pouvez me laisser, je souhaite à présent me recueillir.

Le prêcheur dominicain s'inclina, mais ne bougea pas d'un pouce.

— Je m'en irai quand tu m'auras donné la missive que l'hérétique t'a confiée.

Sûr de lui, il tendit la main. La dernière lettre d'une mère à sa fille. Que n'aurait-elle donné pour recevoir quelques mots de ses parents après leur mort. Elle faillit le supplier, mais la peur de nuire à Myrin l'en dissuada. Vaincue, Isabeau fouilla dans son corsage et lui remit le papier plié en quatre. L'ecclésiastique marmonna un vague remerciement avant de tourner les talons.

Il fit quelques pas. Arrivé à la porte de la chapelle, il ralentit et ajouta :

— Inutile de chercher à sortir de l'Alcazar cette nuit ; les gardes ont l'ordre de t'arrêter, même déguisée en garçon.

Puis il sortit.

Submergée par la rage, la jeune fille réalisa que le papillon noir avait disparu. Pas de nouveau danger en perspective. Elle ricana. Sa tante était morte, et Tchalaï allait subir le même sort. Le couvent était sans doute un moindre mal, mais elle ne parvenait pas à s'en persuader. L'enfermement lui semblait pire que la mort. Le diable emporte l'Inquisiteur. Il fallait qu'elle trouve un moyen de prévenir Myrin. Elle se tourna vers la Vierge à l'Enfant qui la couvait d'un regard bienveillant et se mit à prier.

Un courant d'air réchauffa l'atmosphère et la ramena à la réalité. Quelqu'un venait d'entrer dans la chapelle. Sa relégation dans un couvent était désormais connue de tous. Elle était seule, sans amis, ni protection. Son oncle n'avait aucun intérêt à prendre sa défense. Isabeau se raidit sur son prie-Dieu, prête à se battre, avant de se rappeler qu'elle n'avait pas d'arme. Elle allait se lever pour affronter l'intrus quand une silhouette furtive s'agenouilla à ses côtés. Une voix amicale murmura :

— Je suis à votre service, doña Isabeau. Si je peux vous aider de quelque façon, donnez vos ordres et j'obéirai.

Surprise, elle s'efforça de contrôler ses larmes. Pedro l'observait d'un air compatissant. Sa peau mate, ses cheveux noirs et bouclés, ses yeux sombres trahissaient ses origines mauresques. Seul le petit bouc à l'espagnole prouvait qu'il était du bon côté. Le grand-père d'Isabeau l'avait recueilli à l'âge de sept ans dans les ruines fumantes d'un village ennemi. Il l'avait ramené au château et l'avait fait baptiser. Entraîné dès son enfance au métier des armes, il avait été soldat, puis récompensé pour sa bravoure et sa fidélité en devenant le maître d'armes de la famille. C'était un homme fier et taciturne qu'elle appréciait ; un sentiment de honte rosait ses joues. Elle l'avait oublié.

Gênée par son regard franc, où elle pouvait lire de la pitié, mais aussi de l'amitié, Isabeau répondit :

— Pas question.

— J'ai entendu Son Excellence. Vous êtes prisonnière. Je dois aller dans la Juderia prévenir la fille de dame Tchalaï. Sa vie est en danger.

Indécise, l'adolescente examina le visage marqué par une existence passée sur les champs de bataille à semer mort et désolation parmi les musulmans. Plus d'une fois, après une séance d'entraînement, elle avait failli lui poser des questions. Ressentait-il parfois des remords ? Mais elle avait toujours reculé, par peur de l'embarrasser ou de réveiller des douleurs secrètes. Le Maure était un homme ombrageux mais surprenant. Isabeau se sentait plus proche de lui que des autres membres de sa famille, doña Maria exceptée.

Un jour d'automne sombre et venteux. Quelques jeunes recrues

s'entraînent au maniement des armes dans la cour du château. Cachée derrière un pan de mur, une petite fille regarde les combats avec avidité. Comme tous les jours, elle enregistre les passes, les conseils, les reproches, pour ensuite répéter seule dans sa chambre les gestes des combattants. Sans doute à cause de sa taille et de sa minceur, elle s'est choisie une arme à sa mesure, une dague, fictive bien sûr, mais qu'elle sent bien réelle dans sa main. Et puis un soir, elle n'y tient plus et vole la sienne à un jeune garçon de son âge. Ivre de joie, elle se cache dans une réserve pour utiliser son nouveau jouet. Mais très vite, elle perd pied. Sa colère, sa haine, son chagrin la transforment en furie et elle s'acharne sur des sacs d'orge, de blé, d'avoine. Pour punir son père et sa mère de l'avoir abandonnée, pour se venger de ne plus être une fille sans pouvoir être un garçon, pour châtier son oncle d'avoir élu domicile dans la chambre de ses parents après lui avoir ravi son domaine et son titre. Une main dure se pose sur son épaule droite et la broie. Aveuglée par sa rage, elle réagit au quart de tour et sans se retourner tourne sa dague vers le bas-ventre de l'arrivant et frappe. Ou plutôt tente de le toucher, mais l'intrus, d'un coup sec sur le poignet, fait tomber sa lame. Elle pivote aussitôt sur elle-même et plante ses dents dans la main qui vient de la frapper. La main du maître d'armes qu'elle admire tous les jours et dont elle ne rate jamais une leçon. Dégrisée, elle desserre sa mâchoire, masse d'un air penaud son poignet endolori, incapable de s'expliquer. Elle aimerait s'excuser, mais sent que ses paroles ne lui rendront pas justice. Ses griefs sont fondés et n'ont pas disparu. Alors elle se tait et le regarde fixement dans les yeux.

— Tu te bats comme un manant. Je pensais que tu aurais mieux profité des leçons que tu m'as volées. Demain matin, dix heures, dans la salle de garde. Peut-être pourrais-je faire de toi un bon combattant. Si tu t'accroches.

Après cette scène, Pedro l'avait aidée à surmonter son chagrin et à canaliser ses émotions en lui apprenant le maniement des armes. Un maître exigeant, peu loquace, mais qui avait su gagner sa confiance.

Devait-elle lui communiquer le secret de Tchalaï ? Pedro avait juré fidélité aux seigneurs de Jerez, dont son oncle était le représentant officiel. Pour gagner du temps, elle demanda :

— Pourquoi un bon catholique désobéirait-il à l'Inquisition ? Vous risquez votre vie en m'aidant.

— Par amitié et fidélité à votre maison.

Devant l'expression dubitative de son interlocutrice, Pedro soupira. Baissant instinctivement la voix, il murmura :

— Je suis né à Grenade dans une famille musulmane. Votre aïeul m'a sauvé la vie et je l'ai servi avec respect, mais ses deux descendantes sont mortes et vous allez partir... Rien ne me retient plus dans ce lieu. Je veux rejoindre les miens.

Isabeau se décida :

— Vous connaissez son échoppe ?

— Depuis l'interdiction de commercer avec les Juifs, j'y allais chercher des crèmes et des onguents pour notre maîtresse.

— Voici les derniers mots de Tchalai.

Quand elle se tut après avoir répété fidèlement les paroles de la guérisseuse, Pedro fixait le vide d'un air étrange.

Inquiète, elle regarda autour d'elle, mais ne vit rien qui pût expliquer la réaction de son confident.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

D'une voix enrouée, il répondit :

— Je les transmettrai mot à mot.

Isabeau regarda le soldat avec perplexité. Pedro le converti semblait ému par le message de la guérisseuse. À moins qu'il ne soit bouleversé par son sort ? Elle se concentra sur le présent :

— Dites à Myrin de fuir la ville sans tarder.

Le maître d'armes acquiesça d'un mouvement de tête :

— Grenade serait un refuge possible pour elle, du moins dans un premier temps...

Il se leva et s'inclina devant la jeune fille pour prendre congé. Isabeau le retint par la manche de son pourpoint.

— Si vous avez besoin d'un gîte sûr entre Jerez et Grenade, présentez-vous au couvent de Santo Domingo et demandez le prieur Diégo Guzman. C'est un cousin de ma mère. Il vous accueillera et vous protégera.

2

Myrin

LES GARDES DE LA PORTE NORD, située dans la muraille qui séparait le palais de la cité, laissèrent passer le maître d'armes, non sans accompagner sa sortie de quelques quolibets. Pour ces soudards, toute virée nocturne impliquait l'existence d'une maîtresse. Enveloppé dans une houppelande bleu indigo qui dissimulait ses habits de voyage et ses sacoches où il avait fourré à la hâte ses affaires personnelles, Pedro leur répondit par quelques réparties insolentes. Il y était question de bâtards et de cornes. Une fois hors les murs de l'Alcazar, il lança son cheval au galop dans les ruelles sombres qui menaient au quartier juif.

Ces mercenaires analphabètes avaient raison, songea-t-il en souriant intérieurement, il courait rejoindre une vieille connaissance. Il l'avait vue grandir dans l'ombre de sa mère, fillette délurée qui s'en allait cueillir fleurs et plantes médicinales le long des chemins. Elle les rapportait ensuite dans les cuisines de l'Alcazar. Là, perchée sur un grand tabouret, elle aidait sa génitrice à préparer les remèdes et les potions destinés à la pharmacie des châtelains. À la puberté, la gamine s'était transformée en une créature flamboyante qui fascinait et terrorisait les gens par la rousseur de sa chevelure. Pour les chrétiens, cette couleur était diabolique car elle symbolisait les flammes de l'enfer. Âgée aujourd'hui de dix-sept ans, comme Isabeau, elle sortait peu de son échoppe, se consacrant à son métier de guérisseuse. Difficile d'imaginer deux jeunes femmes plus différentes.

Le soldat se portait avec d'autant plus d'ardeur au secours de Myrin que le message de Tchalaï avait réveillé des souvenirs oubliés depuis longtemps. C'était le jour de ses sept ans ; comme tous les soirs, sa mère était venue le border dans son lit. Habituellement elle lui apprenait comment vaincre les méchants djinns quand ils vous tourmentaient. La solution, occultée depuis la mort de son père, lui revint en mémoire. Il fallait, à l'en croire, traîner les démons dans la lumière et ils vous couvriraient alors de cadeaux. Il sourit en se rappelant qu'enfant, il croyait dur comme fer à ces sornettes. Ce soir-là pourtant, elle avait changé de registre pour lui conter une vieille légende. Il n'en avait plus jamais entendu parler et voilà qu'une guérisseuse juive la

rappelait à sa fille. Le manuscrit d'Abraham existait-il réellement ? Quelques semaines plus tard, il avait pour la première fois accompagné son père, un orfèvre, dans sa tournée. Le village où ils avaient passé la nuit avait été attaqué et incendié. Son père était mort et il n'avait jamais revu sa mère.

En pensant à Myrin, un doute s'insinua dans son esprit. Accepterait-elle de gagner Grenade en sa compagnie ? Malgré son visage avenant, ses taches de son, ses yeux couleur de miel et ses talents de guérisseuse, la belle n'était pas facile. Une sorcière, comme sa mère !

Cette pensée lui fit l'effet d'un seau d'eau glacé. Avant de quitter le château, il avait appris la condamnation de Tchalaï. Elle serait bientôt la proie des flammes. Ramené à la réalité, il comprit qu'il allait devoir annoncer la nouvelle à sa fille. Il ralentit sa course, soudain moins pressé de parvenir à destination. En approchant du centre de la cité, une odeur de fumée et de porc grillé lui donna un haut-le-cœur.

Éperonnant les flans de son cheval barbe, il dévala la Grand-Rue jusqu'à la place de la future cathédrale offerte à la ville par la confrérie des vendangeurs. En attendant sa construction, on la sanctifiait du sang et des cendres des Infidèles. Un bûcher y était dressé en permanence pour les pauvres pêcheurs condamnés le plus souvent après dénonciation. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et les gens se pressaient en masse pour assister au spectacle. Ce soir était soir de fête car on brûlait une meurtrière, juive et sorcière de surcroît. Que cette femme ait soigné et guéri de nombreux membres de la communauté catholique, n'incommodait personne.

Quand Pedro déboucha sur la place, le corps de la condamnée n'était plus qu'une torche vive. Par réflexe, il se signa. À ses pieds, deux vigneron commentaient le spectacle.

Malgré le brouhaha, il saisit quelques bribes qui confirmèrent son intuition. La condamnée était inconsciente quand les soldats l'avaient portée jusqu'au bûcher puis l'y avaient attachée. Le feu avait enflammé sa robe, sans qu'elle pousse le moindre cri.

Tchalaï était-elle morte sous la torture ? Pedro décida de garder cette information pour lui.

Depuis qu'un émissaire du marquis de Jerez était venu chercher l'accoucheuse en catastrophe, Myrin tournait en rond comme une bourrique autour d'un puits.

Après son départ, la jeune fille avait ouvert la boutique d'apothicaire. Chaque fois que le médecin s'absentait pour aller soigner ses malades, elle la remplaçait. Le travail l'avait aidée à supporter les longues heures de l'après-midi malgré la rareté des clients. Quelques gentils s'étaient glissés en catimini dans la Juderia pour venir chercher des potions pour la toux ou des onguents pour soulager les hémorroïdes. Quant à ses coreligionnaires, ils préféraient les conseils d'une personne d'expérience, surtout les hommes. Ils n'avaient fait

que passer puis s'en étaient retournés en la voyant. Elle avait l'habitude. Que craignaient-ils le plus, son inexpérience ou ses formes plaisantes ?

Dès la tombée de la nuit, son inquiétude revint. Des ondes douloureuses lui brûlaient le ventre déchiré par une terreur sourde. Pour se calmer, Myrin se réfugia dans la chambre qu'elle partageait avec sa mère au premier étage. Elle alluma la lampe à huile posée sur la table qui servait de bureau et de coiffeuse, s'assit devant le miroir et contempla son image.

Ses traits étaient tirés. De grands cernes noirs lui donnaient l'air d'une vieille chouette. Sa peau laiteuse, parsemée de taches de son, trop blanche par manque de soleil, lui reprochait ses journées enfermées dans l'ombre de l'échoppe. La jeune femme enleva son bonnet, libérant ses cheveux roux qui tombèrent en flots sur ses épaules. Elle ouvrit le coffret en bois de rose marqueté de nacre pour y prendre une brosse.

Devant la bague posée en évidence au milieu du nécessaire de toilette, elle tressaillit. Sa mère ne se séparait jamais de sa pierre de lune, un talisman que les femmes de sa famille se transmettaient de génération en génération.

Tchalaï de Luz savait qu'elle ne reviendrait pas ! Désormais, la gemme magique appartenait à Myrin.

Hypnotisée par le bijou, l'héritière fit un geste vers lui, puis s'arrêta, incapable de le toucher. En le regardant, elle voyait la main de sa mère, fine et nerveuse, douce et chaude, mais tavelée et ridée comme celle d'une centenaire. Pourtant, Tchalaï n'avait que trente-sept ans.

Refermant la boîte, Myrin saisit le jeu de tarots caché dans un tiroir secret du meuble et l'éta la sur la table. La jeune magicienne savait que ce tirage était vain et que le destin était accompli, mais elle ne pouvait se résoudre à accepter la vérité.

Elle choisit six cartes et retourna la première. L'image dévoilée la terrifia.

La Foudre représentait un donjon en flammes. Présage effrayant ! La vision d'un bûcher se superposa à la peinture sur carton et un corps de chair remplaça le corps de pierre. Refoulant ses larmes, elle saisit la deuxième carte.

Celle qui sait, que les initiées appelaient tendrement Bibi, caressait d'une main le serpent de la connaissance lové sur ses genoux. Enveloppée dans un sari composé de fleurs des champs, elle donnait de la main gauche le signal du départ. Le peuple élu connaissait bien cette vieille femme qui apparaissait quand il devait reprendre la route de l'exil. Inquiète, Myrin poursuivit son exploration.

La Guérisseuse l'attendait. Vêtue d'une longue robe blanche, une grenade dans la main droite, un bouquet de mauves et de gentianes dans la gauche, elle descendait un magnifique escalier de marbre. Derrière elle, on apercevait un paysage champêtre protégé par un arc-en-ciel. On appelait aussi cette carte *La Petite Mère aux herbes*. Elle symbolisait la femme sage qui connaît les plantes médicinales et la sage-femme, celle qui est capable

d'accoucher les corps et les âmes. C'était la carte de Tchalaï. Et depuis peu de temps, la sienne.

Cette image bouleversa l'orpheline qui ferma les paupières quelques secondes pour se ressaisir.

La signification générale était claire.

Les yeux embués de larmes, elle contempla longuement les deux figures féminines afin de les fixer dans sa mémoire. Ce travail apaisa sa douleur. Le temps du deuil n'était pas venu. Il fallait obéir à Bibi, vivre et agir.

Elle examina les trois arcanes suivants :

La première lame lui dévoila l'ennemi. *Le Pourvoyeur*, un géant drapé dans une robe noire, le visage dissimulé par un masque d'argent, se saisissait de petites créatures nues agenouillées devant lui.

En deuxième position, un *Cavalier d'épée* galopait à sa rencontre. Un guerrier d'un certain âge à la figure avenante ; le petit bouc qui cachait un menton pointu lui donnait un air coquin, presque égrillard, mais les yeux qui la détaillaient en douce étaient bienveillants. Un protecteur et un ami. Elle ne perdit pas de temps en vaines supputations et retourna la dernière lame.

Aggarrtha !

Parce que le drame l'avait fragilisée, *L'Œil du pays caché* l'hypnotisa et l'avalait. Un boyau étroit et sombre. Les parois rugueuses déchirent ses vêtements, écorchent sa peau qui s'effiloche en lambeaux. Paniquée par le noir et le manque d'air, elle rampe malgré la douleur et la peur, persuadée de mourir si elle s'arrête, arrosant le sol de sang et de larmes. Le temps s'étire. Elle avance à l'aveuglette, en appui sur ses avant-bras et ses genoux jusqu'à ce que la galerie s'agrandisse peu à peu. Une lumière irisée baigne soudain les parois brillantes comme un miroir. Les murs s'estompent, Myrin se retrouve dans une salle lumineuse, balayée par des courants d'air frais et suaves. Partout des livres, sur les rayonnages le long des murs, sur les tables au centre de la pièce. Lentement elle s'approche de l'une des tables et pose délicatement la main sur la magnifique reliure d'un livre qui semble très ancien. À sa grande surprise, un flot d'informations envahit son esprit.

Myrin se recueillit quelques minutes pour rendre grâce à la sagesse du tarot. D'un geste décidé, elle rouvrit la cassette en bois, saisit la bague et la passa à son annulaire gauche. L'anneau s'adapta à son doigt et l'enserra. Elle évita de penser au danger qu'il représentait, pour les autres et pour elle.

La jeune femme n'eut pas le temps de s'appesantir sur les terribles pouvoirs de sa pierre car le marteau de la porte d'entrée venait de retentir. Elle jeta un coup d'œil à l'image du cavalier et se dépêcha de descendre l'escalier pour aller lui ouvrir.

La présence de Pedro la surprit. Elle le connaissait depuis son enfance et l'appréciait. Qu'il ne soit pas insensible à ses charmes n'était pas pour lui déplaire. Pas besoin d'être une sorcière pour voir le trouble que sa présence éveillait chez cet homme séduisant malgré son âge. Devant la mine anxieuse du maître d'armes, elle comprit qu'il cherchait ses mots pour lui annoncer la

mauvaise nouvelle. Elle dit d'une voix ferme :

— Tchalaï de Luz savait ce qui l'attendait en se rendant à l'Alcazar. Elle avait pris ses précautions et n'a pas souffert. Entrez vite !

Soulagé, il se faufila dans la boutique, tout en expliquant :

— Il faut partir. Vous êtes en danger, ainsi que ceux de votre religion. Le Grand Inquisiteur va utiliser la mort de doña Maria pour provoquer un pogrom.

Une pensée émue pour Bibi, Celle qui sait, apparue quelques minutes plus tôt dans son tirage. Son peuple devait prendre le chemin de l'exil. N'avait-il été élu que pour fuir de pays en pays ?

— Laissez-moi quelques minutes pour rassembler mes affaires.

Ses derniers doutes balayés, Myrin empoigna un sac en peau retournée, y jeta quelques vêtements, des objets personnels puis choisit des fioles et des sachets d'herbes médicinales sur les étagères.

Pendant que la jeune femme sélectionnait les produits qu'elle voulait emporter, le soldat dit d'une voix où perçait une certaine émotion :

— Doña Isabeau m'a confié un message oral pour vous. Dame de Luz l'avait écrit, mais le prêtre a intercepté le papier.

Les dernières paroles de sa mère. Myrin frissonna. Elle n'était pas prête. Désireuse de gagner du temps, elle demanda :

— Vous rentrez au palais ?

— Je pars pour Grenade, ma ville natale.

— Alors je vous accompagne, si cela vous convient. Vous me répétez le contenu de cette lettre plus tard. Avant de partir, je dois prévenir mes voisins du danger qui les menace. Mon peuple doit se préparer à l'exil.

— Nous n'avons pas le temps ! Le Grand Inquisiteur est un homme intelligent. Le message de Tchalaï va éveiller sa curiosité, et vous êtes la seule à pouvoir lui en donner la signification.

L'émotion du guerrier était palpable, ainsi que son anxiété. Que savait-il ? Myrin faillit céder, mais l'image de la vieille Bibi s'imposa et elle se contint. Tout en dissimulant sa longue chevelure sous un châle qu'elle noua sur sa nuque, elle déclara :

— Je vais tenir compte de vos conseils et aller réveiller le rabbin. Il s'occupera de son troupeau. Ensuite nous quitterons la cité par une porte dérobée que connaissent bien les bohémiens, les contrebandiers, les prostituées... Et mes coreligionnaires.

Elle allait sortir quand il la retint par la manche. Pointant sa dague vers le cercle de tissu jaune cousu sur son épaule, il suggéra :

— Mieux vaut l'enlever.

— En êtes-vous sûr ? Si l'on découvre que je suis juive et que je ne porte pas la rouelle, vous savez ce qui m'attend.

— Si les sbires de l'Inquisiteur vous attrapent, ce sera la torture et le bâcher. Vous n'avez pas le choix. Je suggère que nous voyagions comme mari et femme. Il vous faut christianiser votre prénom. Si l'on nous pose des

questions, vous êtes mon épouse, Maria. N'oubliez pas, nous sommes tous deux des *conversos*. Les gens nous détestent suffisamment pour ne pas mettre en doute une telle affirmation. Qui se vanterait d'être né musulman dans ce pays catholique ?

En proie à une rage froide qui durcissait ses traits, Alonso Jimenez regardait fixement le bout de papier qui le narguait depuis une heure. Après l'avoir arraché à la nièce du marquis, il l'avait rangé, attendant d'être seul pour en prendre connaissance.

Obéissant aux devoirs de son sacerdoce, il avait assisté au repas de deuil où, selon la tradition, chaque habitant du château était invité à festoyer, quel que soit son rang ou son statut, du plus humble au plus important. Le cœur au bord des lèvres, le frère prêcheur s'était détourné des plats trop riches qui se succédaient. Poules et chapons aux épices de cannelle et de safran, agneaux enrobés de miel et rôtis à la broche, viandes taurines grillées au feu de bois. Les odeurs l'assaillaient avec violence, lui qui avait fait vœu de pauvreté. Autour de lui, tous se gobergeaient car un tel festin n'avait lieu qu'en cas de noces ou de deuils.

Ensuite il avait animé la veillée funèbre jusque tard dans la nuit. Enfin il avait pu se réfugier dans ses appartements pour lire la lettre d'adieu de la sorcière. Banale en première lecture. Elle demandait manifestement à sa fille de prendre sa suite et de continuer à soigner les malades. Puis en réfléchissant sur la dernière phrase, le doute s'était insinué. Il avait consulté un certain nombre de livres, juifs, chrétiens et musulmans, sans trouver la moindre trace de cette prophétie.

Sa haine des Juifs lui avait fait oublier que la précipitation peut être un défaut capital. L'hérétique ne pourrait plus lui donner d'explications. Elle était morte, empoisonnée par une de ses potions, avant d'atteindre le bûcher. Maigre consolation, cette femme n'aurait pas parlé sous la torture, il en était persuadé.

La jeune Isabeau aurait-elle compris le message ? Il en doutait, mais regretta de l'avoir envoyée au monastère avant les festivités et la veillée. Sa méfiance avait été la plus forte malgré la promesse qu'il lui avait faite. Il se signa. Ce garçon manqué était une monstruosité de la nature qu'il aurait volontiers confiée aux flammes, s'il avait eu le moindre doute sur la force de sa foi. Le couvent lui enlèverait ses mauvaises habitudes. Pourtant, cette insolente ne risquait-elle point de souiller les demoiselles qui y priaient pour le salut de leurs âmes ? Un fait important lui revint en mémoire : la fille de la sorcière. La lettre lui était destinée. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il frappa dans ses mains. Un moinillon apparut.

— Va me chercher le commandeur !

Quelques minutes plus tard, sanglé dans un uniforme, un immense Noir fit son entrée et s'inclina devant lui. La large chemise ceinturée de cuir ne parvenait pas à dissimuler la puissante musculature du guerrier. Bottes et

hauts-de-chausses complétaient la tenue des chevaliers de Gregorio que l'on reconnaissait aussi à la grande croix rouge dessinée sur le dos de leur mantel anthracite.

— Monseigneur a besoin de moi ?

L'Inquisiteur contempla la face monstrueuse déformée par des scarifications. Nulle obséquiosité chez cet homme à genoux, nulle peur dans les yeux attentifs fixés sur lui. Les mêmes que ceux de l'enfant qu'il avait rencontré trente ans auparavant.

1461, Mistra, capitale du despotat de Morée et dernier bastion chrétien de l'Empire byzantin, est à la merci des Ottomans. Debout aux pieds du trône de Thomas Paléologue, frère du défunt empereur de Constantinople, un négrillon d'environ onze ans dévisage l'ambassadeur officieux de l'Inquisition espagnole. Cheveux crépus, figure horriblement couturée, mais un regard d'une profondeur bouleversante. Un geste maladroit et le garçon distrait renverse une coupe de vin. Par un réflexe puéril qu'il ne s'explique toujours pas, Alonso Jimenez prend le risque d'indisposer le prince en s'intercalant entre son épée et la tête du négrillon. Et réalise que sa stupidité va lui coûter cher. Torquemada, le prieur du couvent de Ségovie, l'a envoyé à Mistra pour y chercher le crâne de l'apôtre saint André afin de le mettre à l'abri en terre catholique. Son élève vient de tout gâcher. À la grande surprise d'Alonso, le Despote, célèbre pour ses colères, sourit. Puis promet de confier à ses bons soins le crâne du martyr. Mais, dans la nuit, le négrillon l'avertit que le Byzantin s'apprête à partir vers le Saint Empire romain germanique avec la relique comme viatique.

Le dernier Paléologue parviendra à fuir, mais sans son précieux trésor qui repose désormais dans la cathédrale de Ségovie.

Grâce à ce coup d'éclat, le jeune prêcheur dominicain de vingt ans réalise son rêve : devenir le secrétaire particulier de Torquemada. Jusqu'à ce que son maître soit élu sur le trône de Saint-Pierre en 1481 sous le nom de Tomas 1^{er} ; l'année même où les Mamelouks, profitant de la mort du conquérant de Constantinople Mehmet II et de la faiblesse de son successeur Bayezid II, s'emparent du royaume aragonais des Deux-Siciles.

Peu de temps après le sacre de Tomas, Alonso Jimenez est nommé Grand Inquisiteur d'Andalousie.

Perdu dans ses souvenirs, le prélat se leva pour contempler le grand globe terrestre posé devant la fenêtre de son bureau. Il le fit tourner jusqu'à l'apparition d'une grande botte reconnaissable. Il se pencha sur les anciennes terres d'Italie et de l'index parcourut les contours de la botte pour s'arrêter sur Rome.

Curieuse destinée que celle de la papauté, pensa-t-il. Le grand schisme de 1378 a coupé l'Europe chrétienne en deux obédiences, celle du pape de Rome et celle du pape d'Avignon, déjà soutenu par la Castille et l'Aragon.

Rome l'a emporté en 1417. Pour quelques décennies seulement : en 1483, les Arabes envahissent l'Italie, Avignon redevient le siège de la chrétienté. Grâce à la mort du roi de France Louis XI qui n'aimait guère l'Inquisition, Torquemada a pu créer les États théocratiques de Provence. Ce n'est pas le successeur de Louis XI, le jeune Charles VIII, qui du haut de ses treize ans pouvait s'opposer à la forte personnalité du pape espagnol. Les voies de Dieu sont insondables, la Reconquista de l'Espagne s'achève, mais l'Italie est devenue musulmane. Heureusement que le Saint Empire résiste aux assauts des Ottomans.

Il prit soudain conscience que le géant toujours agenouillé attendait ses ordres, un vague sourire sur les lèvres. Revisitait-il lui aussi le passé et son destin improbable ? L'esclavon noir ramené dans ses bagages avait profité des opportunités offertes. Grâce au parrainage de son mentor, il était entré dans l'ordre des chevaliers de Gregorio dont il était désormais le commandeur. Koldo était plus dévoué qu'un chien, et plus féroce qu'un loup. Le seul être en qui il avait confiance.

— File à la boutique de l'apothicaire dans la Juderia et ramène-moi sa fille Myrin. Je la veux vivante.

L'exécuteur des basses œuvres s'empressa de quitter la pièce ; il connaissait ces traits tourmentés, ce front plissé, indices d'une humeur exécrationnelle. Quand son maître faisait cette tête, ce n'était pas le moment de poser des questions.

La dernière lettre de Tchalaï de Luz obsédait l'Inquisiteur. Ou plutôt son incapacité à la déchiffrer. Cette sorcière avait-elle fait un pacte avec le diable ? En proie à une inquiétude lancinante dont il ne comprenait pas la cause, et qui torturait son âme, Alonso Jimenez décida de guérir le mal par le mal. Il enleva son scapulaire et sa robe blanche. Une fois torse nu, il s'agenouilla sur son prie-dieu devant le grand Christ en croix qui veillait sur lui, saisit son martinet aux lanières garnies de clous et se flagella le dos, sans un cri et sans une grimace, en psalmodiant le Credo. Quand la souffrance devint plus forte que ses angoisses, il retrouva assez de quiétude pour pouvoir se concentrer sur d'autres problèmes. Il enfila une épaisse chemise de chanvre pour absorber le sang de ses blessures, puis remit ses habits religieux. Il travaillait à son bureau quand il entendit des bruits de bottes. Puis trois coups brefs sur la porte.

— Entre, Koldo.

Un seul regard sur le visage désolé du grand Noir lui fit comprendre qu'il avait échoué. Ses yeux se rétrécirent, ses lèvres se pincèrent, mais il resta silencieux, attendant les explications de son bras droit.

— Quand je suis arrivé chez l'apothicaire, le nid était vide. J'ai fouillé la maison. Armoire béante, tiroirs ouverts, fioles absentes, la juive est partie précipitamment, comme si elle avait été prévenue.

En proie à une bouffée de colère qui empourpra sa peau lisse et pâle,

l'Inquisiteur se fustigea mentalement. Puis voyant l'air contrit de son second, il se contrôla :

— C'est ma faute. J'ai péché par orgueil en sous-estimant Isabeau. Elle a manifestement réussi à faire parvenir un message à la fille de la sorcière. Prends une dizaine d'hommes et fouille chaque maison de la Juderia. Si tu la trouves, envoie au bûcher la famille qui l'a accueillie.

Impassible, le géant acquiesça d'un signe de tête. Il allait quitter la pièce, quand il s'arrêta.

— Que dois-je faire si elle est introuvable ?

Obnubilé par les six vers qui lui trottaient dans la tête, le Grand Inquisiteur n'avait guère eu le temps d'analyser réellement la situation. Il joignit les mains paume contre paume, geste qui l'avait toujours aidé à se concentrer et réfléchit. La fille se savait en danger. Où pouvait-elle se réfugier ?

Il écarta l'Empire ottoman, refuge de nombreux juifs, trop loin ! L'Italie était plus proche, mais depuis la conquête arabe, ses ports méditerranéens étaient sous blocus français et espagnol. D'ailleurs les cités italiennes s'étaient vidées de leurs nobles, de leurs écrivains, de leurs artistes. Ceux-ci s'étaient éparpillés dans les grandes villes de la chrétienté. Les prophéties de son cher Hieronymus Savonarole, qui prêchait contre le profit, le luxe, la dépravation de la noblesse et du clergé avec une éloquence rarement égalée, s'étaient réalisées. Quand il avait prédit qu'un nouveau Cyrus envahirait l'Italie pour y mettre de l'ordre et moraliser les mœurs dissolues, il n'imaginait pas que ce serait des adeptes d'un Islam pur et dur qui réaliseraient ses rêves. Paix à son âme. Il était mort en martyr avant d'assister à la réalisation de son grand projet mis en œuvre par ses tortionnaires. Les envahisseurs venus d'Égypte, après avoir interdit les jeux, les fêtes, les images, avaient enfin dressé le bûcher des vanités où avaient disparu livres et œuvres impies.

Quant à rejoindre les royaumes berbères, il fallait qu'elle gagne Gibraltar pour embarquer. Trop compliqué ! Il restait la dernière enclave maure en terre catholique.

— Prends deux de tes meilleurs hommes et explorez les routes et les auberges qui mènent à Grenade, vous la trouverez.

3

Yasmin

ENFERMÉE DANS SA CHAMBRE, Yasmin enrageait. Tout son corps lui faisait mal. Elle se redressa péniblement et quitta son lit pour s'asseoir sur un gros coussin moelleux afin d'avoir le moins de contact possible avec des surfaces dures. Mais la douleur n'était rien comparée à la haine que les coups de fouet avaient éveillée et à la peur qu'elle ressentait. Le sort que lui réservait son père l'épouvantait

Elle aurait dû savoir que cet homme ombrageux et taciturne ne lui pardonnerait jamais la disparition de ses sœurs. Quelle injustice ! Battue, insultée, maudite, alors qu'elle était restée par pitié pour son géniteur. Comment avait-elle pu commettre une telle erreur de jugement ? Connaissant la violence des hommes de son peuple, elle aurait dû savoir qu'une fille n'est jamais innocente, même quand elle n'est pas coupable, et s'enfuir avec les autres.

Elle ferma les yeux pour revivre les temps heureux où les jumelles virevoltaient au son des tambourins dans le grand salon du harem.

Tout avait commencé avec l'arrivée de la nouvelle concubine. Une gazelle du désert au caractère enjoué. Sa venue avait transformé l'existence monotone des trois princesses. Leila, experte dans les arts d'agrément, s'était prise d'amitié pour les gamines et leur avait enseigné la couture, la musique et la danse. Très cultivée, elle avait aussi composé des poèmes qui parlaient d'amour, de palais enchantés et de princes charmants, semant ainsi les graines empoisonnées qui changeraient leur destin.

Rien ne serait arrivé si leur père, le seigneur du Taifa del Ubrique, n'avait passé son temps à guerroyer pour les Rois Catholiques dont il était devenu le féal. Dès le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, il avait compris que Grenade, dernier bastion maure d'Andalousie, était perdue. Il avait préféré capituler. Pour le récompenser, ses suzerains l'avaient nommé *corregidor* de Madina. Il avait ainsi continué à gouverner son fief d'une poigne de fer.

Les djinns mécontents s'étaient vengés en mettant deux beaux chevaliers sur le chemin des princesses. Comme chaque vendredi, elles avaient été

déjeuner sur la tombe de leur mère en compagnie de la favorite et de quelques servantes. La joyeuse bande s'en revenait au palais, enchantée par cette journée printanière passée hors les murs, quand la rencontre avait eu lieu. Les jeunes filles, encouragées par une Leila complice, ne rêvaient que romance et coup de foudre. La suite était prévisible.

À la vue de ces charmantes demoiselles, les hidalgos étaient descendus de leurs montures et avaient galamment demandé la permission de les escorter. Dans le plus grand secret, et grâce à la protection du grassouillet eunuque soudanais que la concubine couvrait de pierres précieuses, les deux galants avaient été invités dans l'un des jardins réservés aux princesses. Là, assis sur un tapis persan posé sur la pelouse, enivrés par le parfum enchanteur des orangers en fleurs, chrétiens et Mauresques avaient appris à se connaître et à se plaire.

Les rencontres, agrémentées de jeux de cartes et de dés, de joutes poétiques et musicales, étaient devenues quotidiennes. À l'heure du thé, une esclave noire leur apportait boissons chaudes et pâtisseries au miel et aux amandes. Un après-midi, poussées par Leila, les jumelles, âgées de seize ans, s'étaient élancées pour mimer la danse du mouchoir, récoltant applaudissements et encouragements. La vision de leurs silhouettes sensuelles avait rendu fous d'amour les jeunes visiteurs.

Honteuse, Yasmin se souvint de la jalousie qu'elle avait alors éprouvée. Malgré ses quatorze ans et sa petite taille, elle était aussi belle que ses sœurs, avec ses longues boucles noires, ses grands yeux en amande aux cils démesurés, ses pommettes saillantes, sa bouche cerise et ses rondeurs adolescentes. Mais personne ne lui avait demandé de chanter, de jouer du luth ou de danser. Les invités n'avaient d'yeux que pour ses aînées.

Quand Youssouf, le fidèle chien de garde du seigneur de Madina, lui avait révélé que ses jumelles, prunelles de ses yeux, s'étaient amourachées de chevaliers chrétiens et qu'elles s'étaient enfuies avec eux, celui-ci était entré dans une colère effroyable. Il avait lancé ses cavaliers les plus féroces sur les traces des fugitifs, mais ceux-ci étaient revenus bredouilles.

Quelques minutes après leur retour, son père était entré comme un taureau sauvage dans la chambre de sa benjamine pour la molester. Entre deux coups de badine, il l'accablait de reproches :

— Ton devoir filial était de me prévenir du comportement indigne de Zohra et de Fatima.

Révéler la conduite de ses sœurs, c'était les condamner à une mort atroce. L'accusation l'avait révoltée :

— C'est de votre faute. Vous avez refusé toutes les propositions de mariage. Vous ne supportiez pas l'idée que des hommes vous enlèvent vos filles au milieu de l'allégresse générale et des youyous des femmes.

Une avalanche de coups de fouet s'était abattue sur elle. C'est à ce moment-là que la haine avait remplacé l'amour et le respect qu'elle devait à son seigneur.

Elle s'était exclamée d'une voix méprisante :

— Vous n'êtes qu'un vieil homme égoïste qui a peur de finir ses jours seul. À cause de votre entêtement, vos filles ont choisi leurs époux.

— Des chrétiens ! Le sang lavera ce déshonneur.

Yasmin savait ce que ces paroles signifiaient. Elle allait payer le prix de son silence. Mourir à quatorze ans, pure et innocente. Comme Leila, enfermée dans un sac de jute avec trois chats et lancée dans un puits.

Par la fenêtre ouverte, elle apercevait le jardin suspendu bordé par la balustrade de pierre. Les jasmins embaumaient et leurs effluves sucrés se mêlaient au parfum entêtant des roses et à l'odeur acidulée des orangers et des citronniers. De la terrasse de l'Alcazar, elle voyait en contrebas la cité blanche de Madina accrochée sur le flan de la montagne. Au-delà, s'étendaient les vertes prairies où paissaient vaches, taureaux et pur-sang arabes semblables à ceux qui avaient attendu les fugitives aux pieds des remparts. Où étaient-elles désormais, ses sœurs jumelles qui aimaient tant rire et danser ? Converties et mariées, faisant les fières aux bras de leurs cavaliers ? Yasmin se sentait abandonnée. Personne vers qui se tourner. Aucun appel au secours possible. Grâce à son alliance avec les Rois Catholiques, son père régnait en despote sur ses sujets musulmans.

Dans moins d'une heure, le disque rouge qui ensanglantait l'horizon finirait sa course en plongeant derrière les pics de la Sierra del Ubrique. Quand la nuit serait d'encre, Iblis le démon viendrait la chercher, empruntant les traits de Youssef, le chien de garde de son père. Le bourreau attendrait-il qu'elle soit endormie pour brandir son yatagan et trancher son cou dénudé ?

Épuisée, elle s'assoupit pour se réveiller dans un merveilleux jardin. Assaillie par les effluves disparates des fleurs multicolores qui s'étendaient à perte de vue, elle faillit vomir. Sa tête tournait, son estomac se révolta, ses yeux se voilaient.

— Ne résiste pas. Laisse-toi envahir par les odeurs, accepte-les, reconnais-les, conserve-les en toi.

Une voix douce et aimante lui murmurait à l'oreille des paroles incompréhensibles. Elle leva la tête vers le ciel. Assise sur un nuage en forme de jument blanche, sa mère lui souriait. Bouleversée par ce prodige, l'adolescente leva les bras vers le mirage qui semblait si proche. Consciente que ce n'était qu'un rêve, elle demanda cependant à l'apparition féerique :

— Comment peuvent-elles m'aider ?

D'une main légère comme une plume, la cavalière caressa le front de sa benjamine et disparut. Un sentiment poignant d'abandon réveilla Yasmin qui courut à la fenêtre. Dans un ciel aux teintes mauves, roses et orangées, un cheval blanc cotonneux s'éloignait, poussé par une brise légère. Était-ce la vue de ce nuage, alliée aux parfums du jardin, qui avait engendré ce songe ?

Quelques petits nuages blancs apparurent dans le ciel, semblables à un troupeau de brebis. Chahutés par le vent, ils se dispersèrent, puis se réunirent par petits groupes et se figèrent dans une position précise. En blanc sur le ciel

pourpre apparurent les six lettres de son nom : YASMIN, tandis qu'une odeur de jasmin flottait dans l'air. Rêveuse, elle revint vers sa couche et s'allongea. Ses douleurs avaient disparu. Surprise, elle enleva sa longue robe en soie déchirée par les coups de fouet pour examiner son corps. Sa peau était lisse et douce comme celle d'un nouveau-né. Elle toucha ses seins, émerveillée de les retrouver sans la moindre éraflure, deux petites pêches douces et satinées. Sa main descendit vers son ventre qu'elle caressa en cercles concentriques, puis lentement s'approcha de sa toison brune. Les yeux mi-clos, elle laissa le plaisir l'envahir.

Alanguie sur son lit, elle tentait de retrouver des souvenirs de sa mère, morte quand elle avait quatre ans. Impossible de se rappeler son visage. Une silhouette dans un jardin, penchée sur un parterre de roses, de tulipes ou de pois de senteurs selon les saisons, était la seule image qu'elle conservait d'elle. En revanche, elle entendait ses paroles, une phrase souvent répétée, « les femmes de notre famille ont la main verte ». Un rire joyeux, puis une plaisanterie : « Nous sommes les descendantes des nymphes des fleurs. »

Le croissant écarlate venait d'apparaître derrière les montagnes quand des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit. Son père apparut, suivi de son chien de garde. Sans daigner porter les yeux sur elle, il ordonna d'une voix atone :

— Prépare quelques affaires, tu pars habiter chez ma sœur. Youssouf t'accompagnera.

Puis il tourna les talons et quitta la pièce.

Ainsi ce tyran cruel n'était qu'un lâche qui ne voulait pas d'assassinat sous son toit. Le bourreau attendrait d'être loin de la ville pour accomplir sa mission. Voisins et connaissances croiraient la version paternelle et plaindraient cet homme si digne, frappé par le déshonneur. Personne ne se poserait de questions sur sa disparition.

Tristesse et peur avaient disparu, remplacées par un mélange de colère et de haine. Sous l'œil vigilant du cerbère, elle prit le temps de choisir ses robes, ses chaussures, ses voiles et son nécessaire de toilette. Elle plia ses vêtements avant de les ranger dans un petit coffre en cuir de Cordoue qu'elle lui donna à porter. Forcé de jouer son rôle de protecteur, il n'osa pas refuser.

Une carriole attachée à une mule grise les attendait dans la cour du palais fortifié. Ils s'installèrent côte à côte et l'homme prit les rênes. Quand le véhicule s'ébranla, Yasmin se retourna pour jeter un dernier regard sur la propriété. Son père n'était pas là. Son absence renforça sa rage.

Les événements s'étaient déroulés si rapidement qu'Isabeau n'avait pas eu le temps de réagir. Quand, enfin apprêtée, elle avait voulu rejoindre la grande salle d'apparat où avait lieu le repas de deuil, elle avait découvert qu'on l'avait enfermée. Elle était prisonnière.

Furieuse, elle avait hurlé, tempêté, donné des coups violents dans sa porte avec une chaise en bois, sans résultat. Elle avait fini par s'allonger sur

son lit, épuisée par sa colère et ses gesticulations. Une demi-heure plus tard, on l'avait réveillée sans ménagement. L'esprit embrumé, elle avait obéi aux ordres donnés d'un ton sec par l'Inquisiteur qui avait investi sa chambre avec ses sbires. Une servante l'avait habillée, pendant que d'autres enfournaient dans des malles ses vêtements, ses coffrets, ses bijoux, ses objets de toilette, son écritoire, ses livres. Puis elle avait été traînée vers les communs à travers des corridors désertés. Le moment avait été bien choisi. Les gens festoyaient en souvenir de doña Maria. Devant l'écurie, un carrosse l'attendait. Elle avait eu la surprise d'apercevoir sa jument accrochée par une corde derrière la charrette qui transportait ses bagages.

Son oncle ne s'était pas montré. Désormais l'héritage d'Isabeau lui appartenait.

Elle fit le tour de la cellule où on l'avait cloîtrée. Le bruit métallique du verrou claquait encore dans ses oreilles. Ses malles avaient été déposées contre les murs du cachot, mais elle ne les avait pas ouvertes. Ranger ses objets personnels signifiait rendre les armes, accepter d'être emprisonnée à vie ; elle ne pouvait s'y résoudre. La pièce était vaste, correctement meublée, plutôt agréable pour toute jeune fille qui acceptait de passer sa vie dans un couvent.

Ce n'était pas son cas.

Le monastère d'Arkosch ne lui était pas inconnu. Avec sa marraine, elle était souvent venue y rendre visite à des relations. L'abbesse, une vieille dame agréable, était une cousine éloignée de sa famille. Par bonté pour les demoiselles qu'on lui confiait, souvent contre leur gré, elle avait obtenu de son évêque la permission de revenir à la Règle Mitigée, plus douce que la Règle Primitive qui exigeait pauvreté, silence, prière et travail manuel.

Quelques années auparavant, une bataille féroce avait déchiré les communautés religieuses. Les carmélites volontaires exaltées par une foi intense étaient prêtes à tous les sacrifices. Mais le pape d'alors, conscient que de nombreux monastères servaient de refuges à des jeunes filles sans avenir, avait signé la bulle de Mitigation. À demi cloîtrées, les religieuses avaient le droit de garder leurs vêtements laïques et de recevoir des visites extérieures à condition que cela ait lieu dans une grande pièce commune.

Le parloir ressemblait davantage à un salon mondain qu'à un lieu de recueillement. Les mauvaises langues se régalaient des dernières rumeurs de la Cour. Isabeau n'y avait pas rencontré de nonnes recueillies mais des jouvencelles nobles, puériles et bavardes ou de vieilles coquettes trop poudrées qui se comportaient comme des gamines. Leurs rires étouffés résonnaient encore à ses oreilles. Voilà le genre de vie qui l'attendait désormais. Travaux d'aiguille, prières et minauderies.

Soudain elle entendit des bruits de pas. Quelqu'un s'arrêta devant sa porte, puis glissa la grosse clé de fer dans la serrure. Le cœur battant, Isabeau se demanda qui pouvait venir la voir en pleine nuit. Elle espéra un moment que son oncle, mis au courant de sa séquestration, venait à son secours. Son

espoir s'évanouit en voyant un prêtre encore jeune pénétrer dans sa chambre. L'air patelin d'un chat mais l'œil vif sous la paupière tombante, il avait tout de l'abbé de Cour, habitué à flatter les riches douairières.

— Bonjour, doña Isabeau. Je suis le confesseur de ce couvent. Étant absent à votre arrivée, je viens vous souhaiter la bienvenue. Je sais que les premières heures sont difficiles pour les nouvelles pensionnaires. Je peux vous aider à vous adapter.

Jamais je ne m'adapterai, hurla intérieurement Isabeau. Et ce n'est pas un homme comme vous qui me fera changer d'avis. Je vous connais, vous, les confesseurs de nonnes, entrés en religion par obligation, parce que vous n'aviez d'autres choix. Votre frère aîné a hérité du domaine familial, le suivant a choisi le métier des armes. À vous, il ne restait que le giron de l'Église, une vie sans famille, sans femme et sans enfants. Enfin, officiellement. Je vous vois venir avec votre air patelin, vos mines chafouines et votre gentillesse écœurante. Vous vous moquez de mes sentiments, de mon bien-être, de mon avenir. Ce qui vous intéresse est plus trivial. Quel beau rôle : consoler une jeune fille éplorée, devenir son confident, la dorloter puis la mettre dans son lit. Voilà à quelle engeance vous appartenez. Sauf que, dans mon cas, je ne ressemble pas à une jeune fille mais à un jeune homme. Cela n'a pas l'air de vous contrarier. Mais puisqu'ils m'ont envoyée dans un couvent de filles, je vais utiliser une arme de filles.

Lui dédiant un sourire timide, elle soupira :

— Je meurs de soif et de faim. L'Inquis...

Embarrassée par son faux pas, elle baissa les yeux comme pour ce repentir de cette mauvaise pensée, puis enchaîna :

— Je n'ai rien avalé depuis midi, et je me sens défaillir.

Elle vit que sa demande rassérénait son interlocuteur. Il ne pensait pas être si bien accueilli. Il avait dû avoir connaissance des injures lancées par la jeune révoltée à son arrivée. Tout sourire, il s'empessa de répondre :

— Nous allons soigner votre faiblesse par une petite collation. Je n'ai pas mangé ce soir et, si vous le permettez, je serai ravi de partager votre repas. Ainsi, nous ferons connaissance.

D'un pas rapide il s'en alla vers les cuisines, non sans avoir refermé à clé la porte de sa cellule. Avenant mais prudent.

Tout en grignotant du bout des doigts pétales de jambon et de fromage accompagnés de tranches de pain blanc, Isabeau confiait ses angoisses et ses tourments au prêtre qui l'écoutait avec compréhension. Elle n'avait pas eu de mal à l'attendrir en lui racontant les longues heures de souffrance de sa marraine. Puis la novice s'était jetée à l'eau en lui confiant qu'elle ne regrettait pas le mariage, mais que la vie au couvent lui semblait dénuée d'intérêt. Elle rêvait d'actions éclatantes :

— Si j'étais un homme, je partirais guerroyer contre les Ottomans ou les Sarrasins. Je donnerais ma vie pour défendre les pèlerins. Voilà ce que

j'appelle se mettre au service de Dieu.

Touché par tant de candeur et d'enthousiasme, son confesseur s'exclama :

— Ma chère enfant, votre âme est belle ! Je ne serais pas étonné que vous suiviez un jour la voie des mystiques.

— Il me reste des progrès à faire dit-elle en éclatant de rire, sincérité qu'il prit pour de l'humilité, car il secoua la tête d'un air satisfait :

— À force d'accompagner et de confesser de jeunes âmes féminines, je puis vous assurer que je parle sérieusement

— Si Dieu le veut. Je voudrais que vous m'éclairiez sur un point qui m'intrigue. J'ai vu que ma jument m'avait suivie en ce lieu. À qui est-elle destinée ? Car je ne crois pas que l'on me laissera galoper en liberté dans les champs alentour.

Pour la première fois son visiteur sembla désarçonné, mais il reprit vite son air affable et amical.

— Pardonnez mon ingratitude. Cet animal magnifique fait partie de votre dot. Notre Mère supérieure m'a annoncé que je pourrais l'utiliser pour visiter les autres monastères dont j'ai la charge. C'est un immense bonheur et je vous en remercie. Soyez assurée que je le traiterai bien. Je suis d'ailleurs passé par l'écurie avant de venir vous voir, votre jument était calme.

— Votre vie est bien remplie. Je dois vous l'avouer, ici j'ai peur de m'ennuyer. Le temps me semblera bien long à ne rien faire.

— Accepteriez-vous que je vous lise un passage de saint Augustin avant de vous laisser reposer ? Je suis persuadé que notre grand homme vous aidera à trouver la paix.

Comme elle regardait dans le vide d'un air songeur, il lui offrit une boisson au sirop d'orgeat. Puis il se servit du vin, posa son gobelet sur la table basse qui les séparait et commença sa lecture d'une voix légèrement emphatique.

C'était le moment qu'elle attendait. Elle sortit la petite fiole de Tchalaï et en versa discrètement une larme dans le breuvage de son visiteur tout en saisissant sa timbale en argent. La boisson sucrée lui fit du bien. L'oreille attentive, l'œil aux aguets, elle écouta avec recueillement la parole de saint Augustin.

— « Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent et le présent du futur. Ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire. Le présent du présent, c'est l'intuition directe. Le présent de l'avenir, c'est l'attente. D'où il résulte pour moi que le temps n'est rien d'autre qu'une distension. Mais une distension de quoi, je ne sais au juste, probablement de l'âme elle-même. Car, qu'est de grâce, ô mon Dieu, ce que je mesure, quand je dis : "Cette durée est plus longue que celle-là." ? Je mesure le temps, je le sais. Je ne mesure pas l'avenir qui n'est pas encore, je ne mesure pas le présent qui n'a pas d'étendue, je ne mesure pas le passé puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que

je mesure ? »

Interloquée et séduite par la pensée du vieil évêque, Isabeau se laissa emporter à son tour dans des divagations philosophiques sans s'apercevoir que l'orateur s'était tu. Quand elle revint sur terre, elle vit qu'il contemplait le résultat de sa stratégie avec satisfaction. Cette jeune recrue ferait une bonne carmélite devait-il se dire. Quelques instants plus tard, la gorge asséchée par sa lecture, il avala son vin d'un trait et s'endormit aussitôt sur son siège. Le bruit du gobelet sur le sol de marbre fit sursauter Isabeau qui contempla sa fiole avec étonnement.

— Heureusement que je n'ai pas forcé la dose, je l'aurais tué.

S'approchant du jeune abbé si serviable, elle le dépouilla de ses habits. Un déguisement parfait. Avant d'enfiler la soutane, elle rassembla sa longue chevelure blonde, en fit une tresse qu'elle coupa difficilement avec ses ciseaux à ongles. Le miroir lui renvoya une image désastreuse. Elle passa la main dans ses cheveux hirsutes, essayant en vain de les domestiquer. Le temps s'écoulait – lequel ? aurait demandé saint Augustin – cette pensée l'amusa. La robe du moine lui allait bien. Elle bâillonna le dormeur avec un de ses châles et lui emprunta son trousseau de clés. Un bref inventaire de ses coffres lui permit de retrouver ses dagues soigneusement dissimulées dans une boîte à poulaines. Elle les glissa dans les bottes en cuir souple qu'elle chaussait pour monter à cheval. Puis elle empaqueta quelques affaires, rafla la couverture qui couvrait son lit, s'empara des provisions qui restaient, sans oublier la gourde d'eau fraîche mise à sa disposition par l'une des nonnettes du couvent à son arrivée. Avant de sortir dans le couloir, la nouvelle pensionnaire rabattit la capuche de bure sur sa tête, et prit la poudre d'escampette en ayant soin d'enfermer son sauveur à double tour.

Les couloirs étaient vides ; Isabeau arriva sans problème devant la grille du cloître. Comme elle l'avait deviné, le prêtre en avait la clé. La gardienne devait avoir l'habitude des allées et venues du confesseur, elle ne se montra pas. Contournant l'église, la fugitive se dirigea rapidement vers les communs. Sa jument l'accueillit avec un silence complice, mais son œil brillait. Isabeau la guida doucement vers le portail de bois qui permettait de quitter les murs du monastère. Une fois encore elle trouva la bonne clé dans le trousseau du confesseur. Dès qu'elle fut dehors, elle sauta sur son cheval et s'enfuit vers l'est, en direction du couvent de son oncle qui se situait à environ six heures de cheval d'Arkosh de la Frontera.

La peur lui donnait des ailes. La volonté d'échapper à son sort lui faisait oublier la fatigue. Au lever du jour, le corps endormi du prêtre serait découvert et la chasse commencerait.

Pour gagner sa destination, elle avait le choix entre la voie pavée qui serpentait en terrain plat le long de lacs et de rivières ou emprunter des chemins de contrebandiers, plus escarpés et plus dangereux. Les montagnes étaient infestées de brigands et d'assassins, mais le souvenir de sa cellule lui

glaça les sangs. S'ils la trouvaient, les gens d'armes de la Santa Hermandad la ramèneraient sans ménagement dans sa geôle. Pas les bandits ! Cette pensée eut raison de ses dernières hésitations. D'ailleurs, qui irait imaginer qu'une jeune fugitive se lancerait seule dans des contrées à risques ?

La nuit était claire, illuminée par une lune presque ronde, couleur d'argent. Sa brillance éclipsait les étoiles, éclairait les paysages et dessinait par endroits de sombres silhouettes immobiles. À bride abattue, elle franchit l'orée de la forêt et s'enfonça dans les sous-bois. Quand elle fut sûre d'être à l'abri des regards, elle ralentit et mit sa jument au trot pour la ménager.

En chevauchant sur le sentier qui grimpait vers les contreforts des montagnes, le visage empourpré de rage de l'Inquisiteur lui apparut. De bonne humeur, elle se pencha sur l'encolure de sa monture pour lui susurrer des mots de réconfort. Isabeau réalisa alors l'ironie de la situation. Elle s'enfuyait d'un couvent pour se réfugier dans un autre. Mais la chartreuse de Santo Domingo n'accueillait que des hommes qui avaient choisi leur destinée. Le prieur, son cousin, lui donnerait les contacts nécessaires pour quitter l'Espagne. Soudain, elle fut submergée par la tristesse. L'exil était une notion nouvelle et irréaliste. Sa fuite avait été irréfléchie, un concours de circonstances, une opportunité saisie au vol. Où irait-elle ? Le royaume de France était l'allié des Rois Catholiques. Trop dangereux, trop proche ! Le Saint Empire romain germanique ? Elle n'y avait ni amis ni famille, que ce soit dans les Flandres, en Autriche, en Germanie ou en Hongrie. Le royaume de Brittany était à feu et à sang, en proie une fois de plus à des guerres de succession. Quant à ses cousins romains, ils s'étaient réfugiés en Aragon en 1483 quand les Arabes s'étaient emparés de l'Italie.

L'avenir lui parut soudain très sombre.

4

Le Vagabond

— PESTE SOIT DE CET ASTRE LUMINEUX ! Grommela Pedro.

Une nuit d'encre eût été préférable.

Sa compagne resta silencieuse. Elle n'avait pas prononcé le moindre mot depuis leur départ. Taciturne, enfermée dans ses pensées douloureuses, elle l'avait suivi avec détermination et courage, sans se plaindre du train d'enfer qu'ils menaient depuis le début.

Malgré la clarté d'un ciel mercuriel, l'étoile du berger veillait et lui permettait de garder son cap. Après une bonne heure de galop pour s'éloigner le plus rapidement possible de Jerez, les deux fugitifs avaient alterné trot et pas, ne s'arrêtant que pour faire boire les montures. S'il avait été seul, le soldat aurait continué à pied pour épargner son cheval, mais Myrin semblait à bout de forces. Ils chevauchaient depuis trop longtemps, surtout pour une jeune femme sédentaire. Une halte devenait nécessaire. Leurs montures aussi avaient besoin de se reposer et de manger.

Scrutant l'horizon baigné par l'étonnante luminosité du ciel, le maître d'armes aperçut enfin les hautes falaises d'Arkosh, couronnées par la cité qui se découpait, tel un décor plaqué, sur le firmament. Presque en même temps, il entendit le doux murmure du Guadalete qui avait creusé son lit en bas des rochers. Le solstice d'été approchait et, comme il s'y attendait, le niveau du fleuve était déjà bas. Quand son cheval entra dans l'eau, ses étriers restèrent secs. La traversée serait facile.

Rassuré, il se retourna pour vérifier que Myrin le suivait. Elle somnolait tassée sur sa selle ; sa tête dodelinait en cadence, ses mains avaient lâché les rênes pour s'agripper à la crinière de la mule. Il se pencha, attrapa la bride trop lâche et guida l'animal jusqu'à l'autre rive. Sautant sur le sol, il s'empessa de prendre la dormeuse dans ses bras pour la déposer au pied d'un rocher dans une anfractuosité accueillante. Les bêtes se précipitèrent vers le bord de l'eau pour étancher leur soif.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Sur terre, là où vivent les créatures de Dieu quand elles habitent toujours leurs corps de chair.

D'un geste vif, Pedro sortit son épée, prêt à occire la silhouette longue et

maigre qui venait de surgir sans bruit d'une grotte voisine. Un rire grinçant salua sa prestation. Quand le vieux bonhomme s'approcha, impossible de deviner ses intentions. Une barbe broussailleuse dissimulait une grande partie de sa figure et en dépit de la clarté lunaire, on ne pouvait distinguer ses yeux protégés par un chapeau pointu à large bord. Malgré la fraîcheur de la nuit, son long manteau de laine d'une couleur indéfinissable semblait incongru, d'une autre époque, d'un autre pays. Pedro avait déjà eu affaire à ce genre de personnage. Un vagabond malmené par la vie, qui survivait en colportant histoires, anecdotes et nouvelles d'un village à l'autre. Ces gens-là savaient se servir de leur langue et en usaient comme d'une arme.

Mécontent de cette présence intempestive, le maître d'armes rangea sa lame et salua l'intrus d'un bref mouvement de tête.

— *Hombre*, vous nous avez fait peur.

— Désolé, le plaisir d'avoir soudain de la compagnie m'a fait oublier la politesse et... la prudence.

— De la compagnie ou de la nourriture ? s'enquit Myrin d'une voix suave.

— Manger ne me fera pas de mal, mais c'est votre arrivée, jeune guérisseuse, que je guettais. Sachez que je vous attends depuis le coucher du soleil ; les humains sont si lents ! répondit le visiteur en s'asseyant auprès du feu de bois que Pedro, en habitué des bivouacs militaires, avait préparé en un tour de main.

Les propos du mendiant le secouèrent. Il jeta un coup d'œil à Myrin. Bouche bée, elle semblait aussi surprise que lui. Il lui fallut quelques secondes pour recouvrer la parole :

— Comment savez-vous qui je suis ? Et pourquoi m'attendez-vous ?

Un rire léger comme un vol de libellules l'interrompit.

— L'écriture dit : « Elohim créa l'homme à son image. » Et de même que le firmament est marqué d'étoiles et d'autres signes lisibles aux sages, de même la peau qui est l'enveloppe extérieure de l'être est marquée de rides et de lignes lisibles aux sages. Ces marques de la peau sont particulièrement lisibles sur votre visage. Ce sont celles de *La Petite Mère aux herbes* que l'on nomme aussi la Guérisseuse. Je suis sûre que vous savez de quoi je parle. Voilà pour le comment.

Pedro faillit s'étrangler. Du charabia de cabaliste. Son chapeau pointu aurait dû lui mettre la puce à l'oreille.

— Qui êtes-vous ? demanda Myrin. (Frissonnante, elle drapa son châle autour de ses épaules puis s'assit à son tour devant le feu de bois ; tendant les mains vers les flammes, elle ajouta :) Pas un simple vagabond en tout cas !

— Un charlatan affamé prêt à toutes les pitreries pour gagner sa pitance, ironisa Pedro.

— Bonne idée, mangeons, lança l'inconnu d'une voix guillerette. Ensuite nous discuterons du pourquoi.

Sentant que Myrin allait exploser, Pedro s'empressa de distribuer de

maigres rations de fromage et de pain.

— Il a raison, nous sommes épuisés. Commençons par nous restaurer.

L'errant avait l'air inoffensif, ce n'était pas une raison pour l'offenser. Pedro n'avait jamais confondu courage et témérité ; grâce à ce trait de caractère, il était encore en vie à trente-deux ans, après des années passées à guerroyer sur les champs de bataille.

Trois personnes amies autour d'un feu de bois, voilà de quoi nous avons l'air, pensa-t-il en observant le vieil homme qui mâchouillait avec application son pain bis. La présence de Myrin, trop proche de lui, le troublait ; elle sentait la fleur d'oranger, et cette simple odeur ravivait ses souvenirs. Il n'avait même pas besoin de tourner la tête pour voir ses yeux mordorés qui, gamine, le fixaient d'un air tout à tour sérieux ou espiègle. Dès leur première rencontre, il avait été ému par son visage de chat criblé de taches de rousseur que dissimulait en partie sa crinière rousse.

Le cœur battant, il se décida enfin à regarder la jeune fille assise à ses côtés. Ce qu'il vit le stupéfia. La bague de Myrin captait les rayons de lune et les transformait en une spirale chatoyante et mouvante. La pierre semblait vivante. Quant à sa propriétaire, elle était hypnotisée par le tourbillon flamboyant. Éclairés par les flammes du foyer, ses traits reflétaient toute une gamme d'émotions conflictuelles : émerveillement, fascination, chagrin, peur, refus, désir.

Bien que n'ayant jamais été directement confronté à la magie, Pedro ne la niait pas. Dans les ruelles des marchés, et même parmi les notables et la noblesse, nombre d'histoires invraisemblables circulaient. Il leur avait toujours prêté une oreille distraite. De temps en temps, l'Inquisition accusait des enfants, des hommes et des femmes d'être des Doués. Les Talents qu'on leur reprochait étaient variés et plus qu'improbables. Untel pouvait se rendre invisible et violer la couche d'une honnête femme, une telle invoquer les morts ou les démons. Certaines personnes avaient la capacité de se transformer en animaux, chats, loups-garous, corbeaux... Aucune preuve directe mais des accusations de voisins malfaisants. Le manque de preuves ne sauvait pas la vie des personnes incriminées, très bavardes sous la torture. À Jerez, une petite fille avait même été accusée par ses demi-frères d'avoir métamorphosé son beau-père en crapaud. On ne l'avait jamais revu, ni sous sa forme humaine ni sous sa forme animale, mais pour une fois l'affaire s'était bien terminée. Pendant son prêche dominical, le curé avait annoncé que des objets précieux, un ciboire en vermeil et un chandelier en argent, avaient disparu en même temps que le bonhomme. La fratrie avait préféré renoncer à ses accusations. Pedro n'avait pas d'opinion sur le sujet. Ou plutôt, il était comme saint Thomas, il ne croyait qu'à ce qu'il voyait ou touchait. Sauf que là, il devenait le témoin d'une chose étrange. Il ne put s'empêcher de demander :

— Quel est ce prodige ? Quel Talent possédez-vous ?

La pierre s'éteignit aussitôt. Myrin sortit de sa transe en lui lançant un

regard excédé. Dépité, il marmonna :

— Une arme efficace nous aiderait, surtout si le chien de guerre de l'Inquisiteur nous rattrape.

La pensée du géant monstrueux, à la figure bouffie de cicatrices, les plongeait dans un silence éloquent.

— Je n'ai aucun Talent marmonna-t-elle. Je suis une guérisseuse, j'ai appris les bienfaits et les dangers des plantes, c'est une science, pas un Talent. Cette gemme agit comme un miroir, c'est tout.

Cette demoiselle le prenait pour un imbécile. Il faillit la rabrouer, mais se retint en remarquant qu'elle tremblait. Il fit semblant de la croire :

— Dommage !

Le vieil homme dont ils avaient complètement oublié la présence se rapprocha de la guérisseuse et saisit sa paume.

— Vous permettez ? Les lignes de la main cachent de grands mystères... Ah ! voici votre pierre de lune, elle apparaît dans le triangle compris entre vos lignes de vie, de chance et de santé. Héritage délicat. Usez-en avec parcimonie, craignez et respectez sa puissance. Grands dangers et grands espoirs, perte de temps ou gain de temps, à vous de voir. Me voici rassasié, il me faut prendre congé. Merci pour votre hospitalité. Ah ! j'oubliais, vous aimez les parfums ? Ils peuvent être utiles quand on sait les utiliser. À vous revoir, guérisseuse, et vous, Grenadin. Que votre errance soit récompensée et vos rencontres talentueuses.

Avec une agilité surprenante, il sauta sur ses jambes, empoigna un grand bâton clouté qu'aucun d'eux n'avait vu auparavant, une arme formidable qui fit frémir le guerrier, puis s'éloigna à grands pas. Étonnés, les fugitifs virent leur visiteur se fondre littéralement dans la nuit claire. Il marchait et soudain il ne fut plus là.

Pedro jeta un coup d'œil à sa compagne. Elle s'était levée et fixait l'endroit où le vagabond avait disparu. Elle avait l'air tellement perdue qu'il faillit s'approcher d'elle pour la reconforter. Bridant son désir, il se contenta de remarquer d'un ton neutre :

— Drôle de bonhomme ! Il avait l'air de vous connaître.

Comme Myrin ne semblait pas disposée à se confier, il se leva pour verser de l'eau sur les braises et éteindre le feu. La fumée et le crépitement lui rappelèrent qu'il avait un message à transmettre :

— Voulez-vous que je vous répète les paroles confiées à doña Isabeau par dame Tchalaï ?

Le visage de sa compagne passa de l'effroi au chagrin. Dans ses yeux, il vit danser les flammes d'une torche humaine, et sut que son esprit avait suivi le même cheminement. Furieux de sa maladresse, il grommela :

— Il est temps de repartir. Il nous reste deux bonnes heures de route pour atteindre notre prochaine étape.

Après avoir étrillé et massé leurs montures, ils reprirent le chemin des crêtes, quittant peu à peu les pâturages d'Arkosch pour s'aventurer dans les

forêts montagneuses. Ils se lancèrent dans un galop tranquille sur un sentier tracé à travers les sapins. Vers minuit, après avoir franchi un col de mauvaise réputation sans rencontrer le moindre contrebandier, ils arrivèrent devant une maison en piteux état. Portes et fenêtres arrachées, murs décrépis, tuiles envolées, la vieille auberge n'était plus qu'une carcasse inhospitalière. Pour plus de précautions, ils dissimulèrent le cheval et la mule dans ce qui avait été une écurie quand l'endroit servait de relais de poste. Puis ils pénétrèrent dans l'ancienne hostellerie qu'ils visitèrent de fond en comble. Toutes les pièces étaient vides. Quant à l'escalier qui desservait les chambres, il n'existait plus.

Pedro s'empara d'une corde qui traînait sur le sol, la lança vers la balustrade du premier étage où elle s'enroula autour d'un poteau. Tout en tirant dessus pour éprouver la solidité du pilier, il demanda à sa compagne :

— Nous serions plus en sécurité là-haut. Sauriez-vous utiliser ceci ?

Pour toute réponse, Myrin retroussa sa jupe, l'accrocha à sa ceinture à l'aide de troussoirs et se mit à grimper, lui offrant la magnifique vision d'une chute de reins bridée par une culotte longue. Un vêtement pratique pour enfourcher un cheval et pour grimper à la corde. Mais une rude épreuve pour un gaillard d'une trentaine d'années. Quand elle fut en haut, il lui lança sacs et couvertures de selles puis la suivit. Il alluma une bougie, étendit les étoffes de laine sur le sol et lui fit signe de prendre place. Une fois installés, ils partagèrent les fruits secs que Myrin avait emportés et burent quelques gorgées d'eau.

Pedro s'apprêtait à s'allonger quand une voix ferme déclara :

— Maintenant, il est temps pour moi d'entendre le message de ma mère. Je vous écoute.

Juste au moment où il aspirait au repos. Il grimaça. Cette rouquine était contrariante. Entre la fatigue du voyage et le désir qu'avaient éveillé les contorsions culottées de Myrin, Pedro n'avait qu'une envie, faire le vide dans sa tête et sombrer dans un sommeil sans rêve. Mais sa voisine le fixait de ses grands yeux clairs, attendant qu'il se décide à parler. Il soupira, puis lentement répéta d'un ton monocorde les mots si souvent ressassés depuis son départ de l'Alcazar :

— Ma fille bien-aimée, c'est à toi que je confie le lourd fardeau de remplir la mission imposée à notre lignée. Rappelle-toi le chant que je te fredonnais le soir au coucher, et qui commence par ces mots : « D'Abraham le Béni entendez la prophétie. »

De nouveau bouleversé par ces paroles, Pedro ferma les yeux pour se remémorer la voix de sa mère scandant ce lai en arabe littéraire. Il avait oublié la suite du poème, trop tôt séparé des siens, mais il était conscient qu'un même mystère reliait ces deux femmes, la juive et la musulmane. Deux filles d'Abraham choisies par le destin. Sa compagne restait muette. Il respecta son silence. Quand elle se décida à parler, ce fut d'une voix enrouée par l'émotion :

— Je me souviens de cette phrase.

— C'est tout ?

— Oui !

La réponse avait jailli trop vite. Myrin mentait. Pedro résista à l'envie de lui demander en quoi consistait la mission dont elle héritait. Il décida de lui laisser le temps. Elle se confierait quand elle serait prête, il en était persuadé. Sans doute gênée par son ton tranchant, elle ajouta :

— Depuis mon enfance, ma mère me parle d'un secret de famille qu'elle me dévoilera en temps voulu. Malheureusement, elle est morte avant de me l'expliquer. Je n'en sais pas plus.

— Une femme d'une grande sagesse. Pour l'instant cette ignorance vous protège. Faisons-Lui confiance. Si telle est Sa Volonté, Il nous enverra des signes ! Maintenant dormons. Nous repartirons dès le lever du jour. Nous aurons une longue route avant d'atteindre notre prochain bivouac.

— Vous avez raison, je suis épuisée et courbaturée. Je vais avaler une de mes potions magiques et rejoindre le domaine des songes. Bonne nuit.

Mélancolique, le soldat s'enroula dans sa couverture et ferma les yeux. Ils auraient quelques journées de voyage pour réfléchir au message de dame Tchalai. Il s'endormit en entendant la voix de sa mère scander en arabe les paroles mystérieuses. Mais, malgré ses efforts, il fut incapable de se les rappeler.

Pedro fut réveillé en sursaut par un rire cristallin. Le spectacle était si bizarre qu'il se frotta les yeux. Une dizaine de bougies éclairaient la chambre où ils s'étaient endormis. Sur le sol, une nappe blanche, de la porcelaine fine, des verres en cristal et des mets savoureux. Myrin, resplendissante dans une robe en soie rouge, était penchée sur lui et lui présentait un verre de vin au bouquet capiteux. La vue de ses seins blancs, parsemés de taches de rousseur, qui débordaient de son décolleté et se rapprochaient dangereusement de son visage, le perturba. Son désir se réveilla, et son corps réagit vigoureusement. Impossible de cacher son état. Furieux, il essaya de tirer sur sa chemise, mais le résultat fut pitoyable. Le tissu s'écartait désespérément de son bas-ventre. Il s'assit, s'adossa contre le mur et releva ses genoux.

Céder à ses pulsions masculines serait une erreur qu'il regretterait toute sa vie. À son âge, il devait être capable de se contrôler. Elle était trop jeune, traversait une période difficile, venait de perdre sa mère. Seul un butor profiterait de sa faiblesse et de sa folie passagère. Malgré ses bonnes résolutions, son corps sous tension vibrait de désir.

Amusée par ses contorsions, Myrin éclata de rire et dit d'une voix moqueuse :

— Vous m'avez demandé si j'avais un Talent ? Eh bien, voici la réponse. Ma bague possède les mêmes caractéristiques que la lampe d'Aladin. Il me suffit de formuler un souhait et elle l'exauce aussitôt.

Comme il la regardait avec intensité, mais sans esquisser le moindre geste, elle ajouta :

— Allons buvez ce nectar. Il vous déliera la langue et vous donnera un peu de courage. Ne faites pas cette tête ! Croyez-vous pouvoir cacher votre état à une sorcière ?

D'un geste presque brutal, elle le renversa sur le dos et se pencha vers lui pour poser ses lèvres sur les siennes. Malgré lui, malgré sa conviction qu'il fallait à tout prix résister à la tentation, il ouvrit la bouche, laissant leurs langues se prendre. Son membre se durcit davantage. Sans cesser de l'embrasser avec fougue, elle posa une main sur son bas-ventre, défit la cordelette qui maintenait ses hauts-de-chausses, libéra son sexe douloureux, et se mit à le caresser. De l'autre main, elle se débarrassa de sa robe et apparut dans toute sa nudité. Il n'eut pas le temps de l'admirer, elle s'allongea sur lui, ventre contre ventre, pubis contre pubis, et se mit à onduler avec douceur en ronronnant. Pedro gémit de plaisir et de douleur ; aurait-il la force de résister à un tel assaut ? « Rappelle-toi d'elle enfant. Il s'agit de la jolie fillette rousse qui te faisait rire et fondre, déjà, quand elle venait livrer ses herbes au palais. » Il ne pouvait la prendre comme ça dans une auberge abandonnée, comme une de ces filles de joie qui suivent toutes les armées du monde. Pas elle, pas la flamboyante Myrin.

Tous ses efforts furent réduits à néant quand elle se redressa pour s'asseoir. Elle rejeta la tête en arrière, cambra la taille lui offrant la vue de ses seins magnifiques, de sa taille fine, de son ventre légèrement bombé. Subjugué, il poussa un cri plaintif, posa ses larges mains sur ses hanches arrondies, la souleva et la posa sur son vit dressé à la verticale ; elle s'en saisit et le guida vers l'intérieur, chaud et moite. Toute réserve abolie, avec un grondement sourd, il la pénétra et perdit aussitôt toute notion de lieu et de temps. Les mains sur ses seins, il allait et venait en elle, grisé par ses gémissements et son visage extasié. La jouissance les emporta en même temps, si forte qu'ils s'assoupirent presque instantanément.

Au petit matin, un vacarme infernal réveilla les fuitifs. Encore marqué par les souvenirs de sa nuit agitée, Pedro se leva d'un bond, regarda autour de lui avec anxiété puis avec effarement. Il ne subsistait rien des agapes de la veille ; tout avait disparu, les bougies, la nappe, la vaisselle, les reliefs du repas. Soulagé, il comprit qu'il avait rêvé. Heureusement qu'il ne s'était rien passé. La suite du voyage aurait été un cauchemar. Quel fou il était ! Myrin était si jeune. Pourtant en évoquant les caresses échangées, il ne pouvait empêcher son corps de réagir vigoureusement.

Claquements de sabots et roues grinçantes : des voyageurs approchaient. Il jeta un coup d'œil à sa compagne qui émergeait péniblement. La robe rouge des filles de joie était redevenue une modeste chemise blanche portée sur une longue jupe bleu pervenche ; quant au corset à manches courtes qui protégeait sa chemise, il lui comprimait si fort la poitrine, qu'elle semblait plate comme une planche à pain. Ce qui était faux, Pedro en était convaincu.

Trop ensommeillée pour s'apercevoir de l'attention que son guide lui

portait, Myrin s'assit, se frotta les paupières, ajusta son châle sur ses épaules puis lui sourit d'un air complice. Un instant Pedro eut l'impression qu'elle était au courant de ses fantasmes nocturnes. S'était-il trahi ? Avait-elle été la proie de rêves érotiques ? À moins qu'elle ne fût une sorcière, une vraie, et dans ce cas... Le bruit se rapprochait. Cela lui évita de dangereuses pensées.

D'un signe de tête, il lui montra l'extérieur. Prudents, ils évitèrent de se pencher à la fenêtre, préférant regarder par les trous qui s'étaient formés entre des pierres descellées. À l'orient, un mince croissant solaire auréolait de rouge la crête d'une montagne dénudée.

Une carriole tirée par une belle mule grise venait de s'arrêter devant l'auberge. Sur le siège, un moustachu enturbanné à la mine renfrognée et une adolescente recroquevillée sur elle-même. Un voile diaphane couvrait sa chevelure d'ébène. Son teint avait la couleur du miel. Sa robe richement brodée était recouverte d'un long manteau en soie blanche cousue de fils d'or. Tous ces détails prouvaient qu'il s'agissait d'une musulmane de bonne famille.

L'homme sauta de son siège, et, sans ménagement, fit descendre sa passagère qui se débattait.

Les deux fugitifs se regardèrent.

— Que fait-elle dans ce lieu perdu ? chuchota Myrin.

— Et surtout en compagnie d'un tueur... compléta le soldat.

5

Rencontres

MORDU À LA MAIN PAR DE JEUNES CANINES AFFÛTÉES, Youssouf poussa un cri de douleur. D'un geste brutal, il projeta sa prisonnière sur la terre caillouteuse. Yasmin se releva aussitôt pour faire face au plus féroce serviteur de son père. Depuis toujours il veillait sur son maître, écartant les importuns, espionnant sa maisonnée, tuant ses ennemis. Un homme impitoyable qui, malgré son âge, s'entraînait encore chaque jour dans la salle d'armes de l'Alcazar. Elle ne pouvait lutter contre ce diable souple et musclé. À travers ses larmes, elle étudia le visage rageur pour y trouver une faille. La face était dure, fermée, haineuse même. Elle décida pourtant de tenter sa chance.

L'apprentissage de la séduction, l'art de plaire aux hommes, d'éveiller leur désir, tous ces talents faisaient partie de l'éducation du harem. Chaque fillette savait que sa vie future en dépendait. Aux grandes séductrices, le rôle d'épouse ou de favorite, aux autres la vie cloîtrée du gynécée, les amours féminines, les jours passés à se goinfrer de loukoums, de gâteaux au miel, de thé à la menthe trop sucré, sans parler des rivalités parfois mortelles qui naissaient entre les élues d'un soir.

D'un geste sensuel, elle fit glisser son manteau sur le sol, entrouvrit les boutons de sa robe pour dénuder sa poitrine menue, enleva son voile qu'elle noua autour de ses hanches pour les mettre en valeur, et se mit à mimer lascivement la danse du foulard, tout en susurrant :

— Youssouf, regarde-moi : je suis jeune, je suis pure, je suis vierge. Je suis l'épouse que le Tout Puissant te destine.

Sans la quitter des yeux, le sicaire se mit à psalmodier d'une voix calme l'Hymne qui ouvre le Livre sacré. Son regard la traversait sans la voir, aveugle à ses charmes, tourné vers l'intérieur, protégé par les paroles qu'il récitait.

— Louange à Dieu Seigneur des mondes, le Très Miséricordieux, le Tout Miséricordieux, Maître du jour de la rétribution. C'est Toi que nous adorons, et c'est Toi dont nous implorons secours. Guide-nous dans le chemin droit, le chemin de ceux que Tu as comblés de bienfaits, non pas de ceux qui ont

encouru Ta colère ni de ceux qui s'égarent.

Au dernier mot, il empoigna Yasmin par les épaules et la força à s'agenouiller. Puis il sortit son yatagan qu'il brandit au-dessus de sa nuque courbée.

— Recommande ton âme coupable au Miséricordieux avant de te présenter devant Lui.

Abandonnant tout espoir de le séduire ou de l'attendrir, l'adolescente tenta de le raisonner :

— Mon père a perdu la tête, aveuglé par son chagrin. Dénoncer mes sœurs, c'était les condamner à mort. Je n'ai pas pu. Dès qu'il aura repris ses esprits, il regrettera sa décision. Et son courroux retombera sur toi.

Un rire mauvais secoua son agresseur, dissipant la sérénité puisée dans la prière. Toute dignité envolée, il redevint la brute sans scrupule qu'elle connaissait :

— Pauvre innocente ! Mais tes sœurs sont mortes ! La tête coupée par cette même lame qui va trancher ton cou virginal.

Les jumelles venaient d'avoir seize ans.

Choquée par la nouvelle, furieuse de sa naïveté, Yasmin se laissa dévorer par le désir de tuer. Sa pulsion destructrice lui déclencha un violent mal de tête et des élancements douloureux dans la nuque. Un serpent de glace descendit le long de son dos et se métamorphosa en foyer incandescent. Une boule de feu enflamma ses reins, son ventre, son sexe, provoquant des pulsations qui déclenchèrent une extase violente, inconnue, presque douloureuse. Légèreté, impression de flotter, cœur qui défaille et qui brûle, ravissement et volupté. La houle tumultueuse remonta vertèbre par vertèbre vers sa gorge avec une telle force que Yasmin perdit le contrôle. L'effluve enivrant du jasmin jaillit de sa bouche comme un jet d'écume pour envelopper le visage de Youssouf d'un nuage mortifère. Le bandit se mit à trembler de tout son corps, puis à osciller sur ses jambes. Son sabre courbe lui échappa et il tomba comme une masse.

Tout avait été si rapide que l'adolescente resta prostrée, pantelante, chair et âme bouleversées, incapable de réfléchir. Quand elle reprit ses esprits, elle comprit que cette mise à mort lui avait déclenché une jouissance dont elle ressentait encore les effets. Quelle sorte de Talent était-ce là, qui associait mort et jouissance ? Elle ne regrettait pas son acte. C'était elle ou lui. Mais les conséquences... Le prix à payer ressemblait à une récompense, et cette pensée était troublante. Il faudrait utiliser ce pouvoir avec prudence, apprendre à le dominer, s'entraîner dans des situations moins dramatiques. Et vérifier si d'autres parfums floraux possédaient des effets plus subtils.

Elle se releva péniblement et secoua le bas de ses vêtements pour en chasser la terre. Ses sœurs étaient vengées. Son père ne saurait jamais que sa cadette avait survécu. Il attendrait en vain son garde du corps. Aurait-il des regrets, des remords ? Elle le revit avec son fouet, sombre, ombrageux, et sa colère revint. Puis l'envie de lui souffler son haleine mortelle au visage.

Comme tombée du ciel, une voix jeune et féminine s'exclama :

— Il est mort ?

Encore perturbée par son expérience, Yasmin leva la tête. Au premier étage de la maison en ruine, un Maure d'un certain âge et une rousse flamboyante lui souriaient amicalement.

— Je crois.

Elle n'en était pas sûre, mais l'espérait. Comment allait-elle justifier ce qui ressemblait à un prodige ? En terre catholique, il était dangereux d'utiliser la magie. Avant qu'elle ait eu le temps de trouver une explication logique, l'homme s'écria :

— Ne bougez pas, nous descendons.

Yasmin s'assit sur le marchepied de la calèche pour les attendre. Une légère odeur de jasmin l'entourait. Quand ils s'approchèrent, elle les arrêta d'un geste :

— Restez où vous êtes. Je ne voudrais pas que vous soyez incommodés.

Les inconnus se figèrent sur place.

Soudain, le ciel se voila. Une nausée violente lui retourna l'estomac. Des flots de bile jaillirent de sa bouche sur la terre desséchée, empuantissant l'air d'odeurs nauséabondes. Le sol se mit à tourner, elle s'effondra.

Allongée sur le côté, elle vit la fille qui fouillait dans une sacoche puis, blessée par la lumière trop vive, ferma les yeux. Des bras d'homme la soulevèrent délicatement et l'emportèrent. Peu à peu ses tremblements cessèrent, ses sanglots s'espacèrent. Un liquide anisé lui coula dans la gorge ; elle fit un effort pour ouvrir les paupières. Penchée sur elle, la rouquine l'examinait attentivement. Yasmin réalisa qu'elle était quasiment nue.

La jeune femme lui sourit :

— Tout va bien. J'ai été chercher quelques affaires de rechange dans votre coffre. Quand vous vous sentirez mieux, habillez-vous et rejoignez-nous dans l'auberge.

Encore sous le choc, Yasmin murmura timidement :

— Merci pour tout.

Quand elle entra dans la venta, elle eut l'impression que les étrangers se disputaient et qu'elle était la cause de leur mésentente. Ils se turent en la voyant.

— Nous ne devrions pas nous attarder, c'est dangereux. Dès que vous serez prête, nous partirons.

Yasmin examina celui qui venait de parler. Un converti d'origine berbère, la trentaine, bel homme malgré son âge. Un visage buriné par les ans et la vie au grand air. Pas d'uniforme, mais l'allure et la musculature d'un soldat. Un regard d'une grande douceur malgré son air bourru. Que faisait-il sur des sentiers de contrebandiers en compagnie d'une belle juive ? Un couple étrange, mais sa seule chance de survie était de les suivre tous deux. Impossible de retourner chez elle ou de se réfugier chez sa tante. Son père l'y retrouverait. Quel avenir pour une jeune musulmane sans famille et sans

argent ? Elle acquiesça :

— Où irons-nous ?

— À Grenade.

Envahie par la tristesse, Yasmin comprit qu'une porte se fermait définitivement sur le palais de ses ancêtres, ses patios ensoleillés, ses jardins fleuris et les murailles protectrices de son enfance. Une terreur soudaine lui noua le ventre. Elle avoua :

— Pourquoi pas ? Je n'ai nulle part où aller.

À sa grande surprise, la femme qui l'avait soignée avec tant de sollicitude, secoua la tête d'un air mécontent :

— Ce n'est pas une bonne idée. J'ai l'Inquisition à mes trousses. En restant avec nous, vous risquez la mort. Il vaut mieux que nous nous séparions.

Yasmin dévisagea la jolie rouquine. La belle était agacée par la proposition du soldat. « Elle se fera à ma présence, sinon j'ai d'autres parfums dans ma manche... » pensa-t-elle en lui dédiant son sourire le plus charmeur.

— C'est mon ange gardien qui vous a mis sur mon chemin, dit-elle à haute voix, Je n'ai d'autre solution que de vous suivre. Une adolescente solitaire n'a aucune chance de survivre sur les routes d'Andalousie. Elle se tourna vers le soldat et lui tendit la main : « Je m'appelle Yasmin. »

— Pedro, pour vous servir, et voici mon épouse Maria. Nous sommes de bons chrétiens, mais un voisin nous a accusés de continuer à pratiquer la religion musulmane. Nous avons pris la fuite pour échapper aux questions de l'Inquisition. Même les innocents n'en sortent pas indemnes. »

Le soldat mentait mal. Un coup d'œil vers celle qu'il présentait comme son épouse persuada Yasmin que l'on essayait de la berner.

— Si vous m'acceptez comme compagne de voyage, vous devez me faire confiance.

Devant l'air surpris et penaud de Pedro, la dénommée Maria se dérida :

— Cette demoiselle a raison. Nous lui devons la vérité. Pedro dit vrai en ce qui le concerne, c'est un converti. Quant à moi, je m'appelle Myrin, je suis juive et guérisseuse. Mais pour l'Église, je suis surtout une sorcière en fuite. Afin ne pas éveiller les soupçons, nous avons décidé de voyager comme mari et femme. (Elle l'examina d'un œil critique puis sourit.) Vous pourriez passer pour la fille de Pedro, d'un premier mariage évidemment.

— Bonne idée, répondit ce dernier d'un ton soulagé. Les gens d'armes recherchent une rouquine solitaire, pas une famille de trois personnes. Votre présence nous serait bénéfique. Mais vous ne pouvez garder votre prénom. Anna vous conviendrait-il ?

Consciente qu'elle venait de remporter une victoire, même s'il restait des zones d'ombre dans leurs explications, elle acquiesça.

— Celui-là ou un autre.

Rassurée sur son sort, elle examina son aînée et révisa son jugement. La jeune femme avait une aura particulière, qu'elle n'aurait sans doute pas perçue

avant de découvrir son propre Talent. Mais il y avait autre chose. Sous son assurance, Yasmin sentit une grande tristesse.

Le regard du soldat allait de l'une à l'autre, les jaugeant d'un œil scrutateur.

— Avez-vous des vêtements de rechange, jolie demoiselle ?

— Une pleine malle.

— Il serait plus sage que vous soyez toutes deux habillées de la même façon. En ce moment, nos nobles dames aiment se vêtir comme des princesses maures. C'est une chance.

Maussade, la juive accepta d'enfiler une robe vert olive et un châle assorti. Malgré elle, Yasmin sourit. La mauvaise humeur de sa nouvelle compagne l'amusait. Élevée par deux sœurs plus âgées, elle savait reconnaître les émois du cœur. Curieusement, malgré son âge, le guerrier ne laissait pas Myrin indifférente.

Le souvenir des jumelles lui fit monter les larmes aux yeux.

Rageuse, elle regarda Pedro saisir le cadavre de Youssouf par les pieds et le tirer à l'intérieur de l'auberge. Il revint ensuite avec deux montures, attacha la mule à l'arrière de la voiture et enfourcha son cheval. Yasmin s'installa sur le siège de la carriole suivie par Myrin à qui elle laissa ostensiblement les rênes. Inutile de montrer qu'elle ne savait pas conduire un attelage. Avant de s'éloigner au petit trot, Pedro les contempla avec satisfaction :

— Chère Anna, notre rencontre tient du prodige. Un vagabond de notre connaissance nous a parlé de l'existence de votre Talent. Il peut nous être utile. Profitez donc du voyage toutes les deux pour parler chiffons et parfums.

Puis, sans daigner remarquer l'air courroucé de Myrin, il serra les cuisses et son étalon partit au galop.

Titubant de fatigue, Isabeau sentait qu'elle ne tiendrait plus éveillée très longtemps. Il fallait qu'elle trouve un abri pour dormir. Après sa fuite, pressée de s'éloigner le plus possible du monastère, elle avait traversé en coup de vent les prairies verdoyantes où paissaient les célèbres taureaux d'Arkosch. Il fallait gagner au plus vite les forêts qui recouvraient les contreforts de la sierra. Une fois dans les montagnes qui la séparaient de Setenil, elle avait pu cheminer plus sereinement à l'abri des regards, alternant trot et galop pour ne pas fatiguer sa monture. Toute rencontre pouvait lui être fatale. De loin les vêtements du prêtre la protégeaient, mais de près les gens s'apercevraient de son forfait.

Les sentiers se croisaient, serpentaient à flancs de collines le long de ravins impressionnants, plongeaient dans des vallées profondes et inhospitalières, traversaient des falaises par des boyaux si étroits qu'une seule mule passait de front. Les paysages changeaient sans cesse. Selon l'altitude et l'exposition, pins, chênes-lièges, buissons, rochers pelés se succédaient sous un ciel étoilé et froid. Une fois, elle s'était trompée de chemin. Elle s'était rendu compte de son erreur en découvrant un col au nom inconnu. Épuisée,

mais animée d'une volonté farouche, elle avait fait demi-tour pour retrouver le bon passage.

Au petit matin, sur le haut d'un rocher escarpé, une tour de guet déserte lui offrit un toit. Elle descendit péniblement de sa monture et lui donna à boire avant de l'attacher avec une grande corde à un anneau de fer serti dans la pierre du bâtiment, près de l'entrée. Les jambes flageolantes, elle utilisa ses dernières forces pour enlever sa selle, et la transporter avec ses affaires dans la tour. Jetant sa couverture sur le sol, elle s'allongea et s'endormit aussitôt d'un sommeil peuplé de cauchemars terrifiants. Les gens d'armes de la Santa Hermandad la réveillaient à coups de pieds et la ramenaient au couvent où l'Inquisiteur la fouettait violemment en public pour la punir. Une autre version la jetait aux mains de brigands sanguinaires qui se battaient ensuite entre eux pour s'emparer d'elle.

Un hennissement la sortit de ses mauvais rêves. De grosses lèvres humides poussaient doucement sa tête. En nage, courbaturée, affamée, elle se leva, saisit sa gourde, en but quelques gouttes puis versa le reste dans la bouche de sa jument. Dehors le soleil dardait ses rayons brûlants sur les rochers désertiques, rendant l'air irrespirable. Impossible de continuer sa route par une chaleur aussi intense. La faim lui donnait le tournis. Des victuailles offertes par le petit abbé, il ne restait qu'une miche de pain blanc qu'elle partagea en deux parts égales. L'une pour elle, l'autre pour sa monture qui émit des claquements de langue satisfaits. Sa faim apaisée, Isabeau se recoucha.

Malgré sa fatigue, le sommeil la fuyait et ses pensées, tout naturellement, la ramenèrent vers Pedro et Myrin. Où étaient-ils ? Avaient-ils pu s'enfuir à temps ? Oui bien sûr ! En cas contraire, Alonso Jimenez le lui aurait dit. Pour doña Maria, il avait pris des gants. Pour Tchalai, il s'en était vanté d'une horrible façon, persuadé d'avoir débarrassé la terre d'une sorcière.

En proie à un chagrin trop longtemps refoulé, elle se mit à pleurer. Ses deux seules amies disparues le même jour. Drôle d'époque où l'on assassinait les gens pour leurs croyances. Elle se représenta les prêtres de l'Inquisition devant les portes du paradis. Saint Pierre les foudroyait de son courroux et les projetait hurlant de peur dans les entrailles infernales où ils brûleraient éternellement sans jamais se consumer, tandis que leurs victimes jouissaient de la présence du Seigneur. Comme d'habitude, la colère chassa peu à peu la tristesse, assécha ses larmes et lui redonna l'envie de se battre et de vivre. La descendante de l'illustre famille Guzman était devenue une fugitive, comme Pedro et Myrin. S'ils passaient par le couvent de son oncle comme elle le leur avait suggéré, peut-être les retrouverait-elle. Apaisée par cette pensée, elle plongea dans un sommeil sans rêve.

Le froid la réveilla. Tout aurait été pour le mieux si son estomac n'avait pas été aussi vide. Isabeau se leva, rassembla ses affaires, boucla son sac et sortit. La nuit était tombée. Sous une lune blonde et ronde, tirant sur sa longe,

sa jument traquait le moindre buisson avec entrain. Ce serait un plaisir de chevaucher au pas sous cette lumière douce qui éclairait chaque roche et chaque brin d'herbe.

Au petit matin, tenaillée par la soif et la faim, titubante de fatigue, elle repéra au loin le toit d'une maison. Consciente de son imprudence mais incapable de résister à l'idée d'un bon repas chaud, elle éperonna son cheval.

En s'approchant elle faillit pleurer de déception. L'auberge était abandonnée et en piteux état. Démoralisée, Isabeau sauta à bas de sa jument qui se dirigea en hennissant vers un grand figuier ployant sous les fruits. L'animal s'attaqua aux feuilles vertes et rafraîchissantes tandis que sa cavalière engloutissait les fruits noirs, juteux et sucrés. Non loin de là, elle aperçut la margelle d'un puits et fit une courte prière pour qu'il ne soit pas asséché. Ramassant une pierre, elle l'y jeta. Un plouf réconfortant retentit. S'emparant du seau attaché à une corde, elle entreprit de remonter de l'eau.

Sa monture l'avait déjà rejointe. Une fois désaltérée, Isabeau pénétra dans la grande salle où elle eut la surprise de découvrir un cadavre. L'homme, un Arabe moustachu, mince et musclé, avait à peu près sa taille. Il portait des vêtements d'été anodins, appréciés par de nombreux cavaliers, quelles que soient leurs origines, un pantalon en peau naturelle, une longue chemise grège, ceinturée de cuir marron, et une veste sans manches en cuir. Un turban protégeait sa tête des rayons du soleil d'été. Cette coiffe cacherait ses cheveux blonds. Tout à fait ce qu'il lui fallait pour passer inaperçue. Il était temps de jeter sa soutane.

Pestant contre l'ironie du sort qui lui faisait déshabiller deux hommes à quelques heures d'intervalle, la fugitive s'empara des habits de l'inconnu et les enfila. Elle lui prit aussi sa dague, mais laissa le yatagan, une arme dont elle n'avait pas l'habitude. Puis elle passa dans la pièce voisine, allongea sa couverture sur le sol et s'endormit.

— Lève-toi, sale chien, et rends-moi mes frusques avant que je te coupe la tête.

Réveillée en sursaut, Isabeau poussa un cri : le cadavre était bien vif ! Penché sur elle, il la menaçait de son arme courbe et effilée. Stupéfaite, elle étudia la face de bouledogue, cherchant dans ce visage une once d'humanité qui pourrait lui sauver la vie. Mais le Maure l'avait déjà condamnée. Dès qu'il aurait récupéré ses vêtements, il la tuerait. La situation semblait désespérée. Tout s'était si bien passé jusque-là. Mourir si près du but... Submergée par la peur, elle sentit ses tempes bourdonner, sa vision s'atténuer, son cœur s'emballer. Elle reconnut les symptômes. Dans quelques secondes elle serait complètement aveugle, à la merci de son agresseur. Malgré cette certitude, elle tenta sa chance.

— Un mort vivant n'a pas besoin de vêtements.

Sa voix chevrotait. Tant mieux. Plus elle semblerait inoffensive, plus elle aurait de chance d'en réchapper. Puis elle réalisa que son papillon porte-

malheur était absent. Cela la réconforta.

Un rugissement accueillit ses paroles :

— C'est toi la diablesse ! Tu crois me tromper par ta transformation en garçon, mais ta nouvelle apparence ne m'abuse point. Tu es Yasmin, une sorcière comme ta mère, et je vais te tuer.

Désarçonnée par ces propos délirants, Isabeau décida de lui rendre ses habits le plus vite possible dans l'espoir de le calmer. Elle s'apprêtait à enlever le turban qui dissimulait sa tignasse blonde quand une cavalcade lui redonna espoir. Des chevaux venaient de s'arrêter devant l'auberge. Trois grands Noirs en uniformes pénétrèrent dans la pièce. Ils s'arrêtèrent en voyant la drôle de scène qui se jouait sous leurs yeux. Un jeune homme assis sur le sol, la gorge menacée par une lame courbe tenue par un Sarrasin en chausses. L'un des arrivants portait un heaume métallique. Tremblante, Isabeau reconnut le commandeur des Chevaliers de Gregorio, chien de chasse de l'Inquisiteur qu'il vénérât comme un saint. Elle espéra qu'il ne la regarderait pas de trop près. Que faisait-il loin de sa base ? Qui poursuivait-il ? Toujours aucun papillon noir à l'horizon, donc pas de danger la concernant. Elle repensa à la lettre de Tchalaï. Nouvelle réconfortante : Pedro avait réussi à sauver Myrin. Mais une meute sauvage poursuivait les fuyards.

D'une voix impérieuse, habituée à commander, le guerrier au masque d'argent demanda :

— Que se passe-t-il ici ?

Bien décidée à saisir la planche de salut que le hasard lui lançait, Isabeau s'écria en latin, langue que l'Inquisiteur employait souvent avec son protégé.

— Cet homme est un démon. Il n'a repris apparence humaine qu'en vous entendant arriver. Il portait de grandes cornes comme un bouc, une queue fourchue et des sabots.

Furieux que son prisonnier s'exprime dans un langage qu'il ne comprenait pas, l'Arabe brandit son yatagan :

— Tu vas te taire vermine !

Il n'eut pas le temps d'expliquer son affaire comme il en avait l'intention. Trois poignards se plantèrent dans son cœur. Koldo et ses sbires étaient d'une efficacité redoutable, surtout quand on leur parlait de démons ou de goules. Sans même accorder un regard à sa victime, le commandeur se tourna vers elle.

Se levant, elle s'inclina :

— Merci, Monseigneur, de m'avoir sauvé la vie. (Puis d'une voix hachée, encore mal remise de ses émotions, Isabeau raconta l'histoire qu'elle avait eue le temps d'élaborer pendant ses longues chevauchées.) J'ai reçu Luis comme nom de baptême. Je suis le troisième fils d'une honorable famille de Cadix, les Da Silva, et je rejoins les troupes de la reine Isabelle et du roi Ferdinand qui font le siège de Grenade.

Mélange de vérité et de mensonge. Il existait bien une famille de ce nom à Cadix. Le reste était pure invention.

Son interlocuteur approuva d'un hochement de tête :

— Aurais-tu par hasard croisé une jeune fille rousse qui se dirige elle aussi vers Grenade ? Il se pourrait qu'elle voyage en compagnie d'un mercenaire.

Myrin et Pedro. Elle ne s'était pas trompée. Surprise d'avoir de leurs nouvelles d'une façon aussi étrange, Isabeau faillit se trahir. Pour expliquer son sursaut, elle prit un air consterné :

— Hier, à Ronda, j'ai vu un couple de détrousseurs qui correspond à votre description. La femme était rousse, mais l'homme n'avait pas l'air d'un mercenaire. C'était un Maure.

Son histoire était plausible. Les voleurs qui écumaient les foires et les marchés agissaient souvent par deux. La fille aguichait le badaud pendant que l'homme lui volait sa bourse. Un silence accueillit sa réponse pourtant banale. Koldo réfléchissait. Malgré le masque qui dissimulait son visage et ses sentiments, Isabeau savait qu'il lui ferait confiance. Ne venait-il pas de la sauver d'une mort certaine ?

— Merci. La femme est une sorcière juive très dangereuse. Si tu la croises, préviens les *hermandades* les plus proches. Que les gens d'armes s'en saisissent et l'emprisonnent, mais ne lui fassent pas de mal. La Sainte Inquisition la veut vivante. Adieu, jeune Luis, que le Seigneur t'accompagne.

En entendant ces mots, elle se signa avec ostentation. Les trois sbires de l'Inquisition tournèrent les talons et s'en allèrent vers le sud, la laissant seule.

La peur lui faucha les jambes. Nauséuse, elle fut obligée de se rasseoir. Elle l'avait échappé belle. Il lui fallut un long moment pour réaliser qu'elle était sortie d'affaire. Mais un danger terrible menaçait ses amis. La Santa Hermandad avait été créée bien avant sa naissance aux Cortes de Madrigal pour lutter contre le banditisme, véritable fléau qui ravageait les campagnes. Le Royaume avait été divisé en districts et chaque cité devait fournir des troupes ; regroupées en *quadrillas*, elles pouvaient agir dans les villes ou se déplacer dans les campagnes. À partir de trente habitants, chaque village devait fournir deux *quadrilleros*, l'un choisi parmi les nobles ou les bourgeois, l'autre parmi les roturiers.

Quand les membres de cette police d'État pourchassaient un criminel, ils faisaient sonner les cloches dans toutes les paroisses où ils passaient afin de recevoir l'aide de la population. Malheureusement, cette sainte fraternité avait désormais obligation de prêter main-forte à l'Inquisition, et personne n'avait le courage ou la volonté de s'y opposer. Si leur proie se réfugiait dans un sanctuaire, religieux ou privé, et que l'on refusât de la livrer, les gens d'armes avaient ordre de prendre le bâtiment en question et de le raser. Une fois le fugitif repris, la Santa Hermandad appliquait son propre code pénal, avec des sanctions proportionnées aux fautes. Cela allait de la simple amende aux supplices corporels, aux amputations ou à la mort lente sous la torture.

Pensive, elle sortit dans la cour et grignota quelques figues. Après avoir rempli sa gourde d'eau fraîche, elle laissa sa jument s'abreuver, puis

l'enfourcha, bien décidée à retrouver Myrin et Pedro au couvent de Santo Domingo. Ses amis n'avaient que quelques heures d'avance, mais elle savait comment les rattraper.

Somnolente sur sa selle, accablée par un soleil de plomb, Isabeau cheminait lentement sur des sentiers muletiers à flanc de collines. Le soleil était à son zénith quand elle aperçut, en haut d'un piton rocheux, la cité blanche d'Olvera, célèbre repaire de contrebandiers qu'il valait mieux éviter. Les grottes percées dans les parois verticales abritaient des hordes de brigands regroupés en clans. Ces bandes sanguinaires sillonnaient les royaumes d'Espagne, allant jusque dans le Nord attaquer les pèlerins qui empruntaient les chemins de Compostelle. Puis ils revenaient se réfugier à Olvera.

Depuis que les Rois Catholiques avaient rassemblé leurs troupes au camp de Santa Fé pour faire le siège de Grenade, dernière enclave maure en terre chrétienne, les brigands pouvaient détrousser les voyageurs en toute impunité. Ils savaient que cela ne durerait pas et en profitaient sans vergogne.

Elle découvrit enfin le raccourci qu'elle cherchait et engagea sa monture dans la pente caillouteuse, en direction de la rivière qui serpentait dans une gorge étroite et sinueuse. Encore quelques courbes, et la ville troglodyte de Setenil apparaîtrait au loin, perchée sur sa montagne creusée par les eaux du Guadalporcun.

Isabelle et Ferdinand avaient reconquis la cité en 1485. Leur première décision avait été d'y construire une église et un couvent. Une fois par an, doña Maria s'y rendait pour voir son frère ; sa nièce l'accompagnait.

Isabeau se réjouissait d'arriver bientôt au monastère quand, au détour d'un amas de roches grises, elle se trouva nez à nez avec quatre bandits. Trois traîne-savates aux mines féroces suivi par un homme à cheval.

6

Santo Domingo

QUAND LA CARRIOLE S'ARRÊTA DEVANT LE COUVENT de pierre grise accolé au flanc droit de l'église encore en chantier, Myrin et Yasmin eurent du mal à s'en extirper. Les reins douloureux, elles firent quelques pas pour détendre leurs corps rompus par les chemins cahoteux des Sierras. Des heures de voyage monotone malgré les paysages changeants, les routes serpentineuses, les cols étroits, les descentes vertigineuses, les forêts rafraîchissantes, les dômes chauffés à blanc par un soleil torride.

Myrin ne se faisait aucune illusion. Les meilleurs limiers de l'Inquisiteur pourchassaient une jeune femme rousse et un soldat d'un certain âge. Grâce à la présence de Yasmin qui brouillait les cartes, leur petit groupe avait pu cheminer en toute quiétude. Il était reçu avec sympathie dans les bourgades. Un père, sa jeune femme et sa jolie fille, cela piquait la curiosité des aubergistes et des clients réguliers. Et l'histoire concoctée, un soldat, jeune marié de surcroît, qui partait rejoindre son régiment à Santa Fé, ne laissait personne indifférent.

Toute l'Espagne savait que les Rois Catholiques y avaient rassemblé leurs troupes placées sous le commandement de l'évêque de Tolède, Gonzalez de Mendoza, âgé de vingt-six ans. Et toute l'Espagne priait pour que ce jeune général en chef prenne Grenade et mette ainsi fin à la Reconquête de l'Andalousie. Commencée des siècles auparavant, elle s'était interrompue, quasiment achevée, deux siècles auparavant avec la prise de Cordoue et de Séville. Mais le royaume de Grenade, planté comme une verrue dans un éden chrétien, continuait à exister grâce à l'intelligence de ses sultans. Ceux-ci avaient très tôt prêté allégeance aux envahisseurs et les avaient même aidés à s'emparer des autres cités musulmanes.

Les cloches sonnaient les vêpres quand Pedro se présenta devant l'entrée réservée aux piétons. Le martèlement de la main de bronze sur son socle clouté finit par attirer l'attention du moine portier. D'un œil affable, il examina rapidement les trois personnes harassées qui le regardaient comme un bienfaiteur et sourit :

— Bienvenue, voyageurs. La partie hostellerie de la chartreuse se trouve

de l'autre côté de la place. Sœur Anna vous y attend. Auparavant, veuillez laisser votre carriole dans la deuxième cour sur votre droite et mener vos montures à l'écurie où l'on prendra soin d'elles.

Pendant que leur protecteur s'acquittait de cette tâche, les jeunes filles, mal à l'aise dans un milieu où on les considérait comme des infidèles, se dirigèrent lentement vers l'auberge. Grâce à la profession de sa mère, Myrin avait souvent été en contact avec des chrétiens. Ce n'était pas le cas de sa jeune compagne qui avait eu une enfance protégée par de hauts murs. Myrin lui jeta un regard en coin. Son visage était crispé, sa démarche mal assurée. La peur de commettre un impair et de se trahir rendait Yasmin nerveuse et dangereuse.

La guérisseuse glissa sa main dans celle de l'adolescente et la serra gentiment. Mais l'autre se dégagea brutalement et s'éloigna de quelques pas. Myrin n'insista pas. Pendant tout le voyage, l'adolescente était restée sur ses gardes, bien décidée à ne pas leur accorder une confiance qu'elle avait pourtant quémandée. Malgré les faits, elle avait nié posséder le moindre Talent, imputant la mort de son assaillant à un malaise. Quant au parfum de jasmin qui émanait d'elle lors de leur rencontre, elle ne l'avait jamais senti. Une aussi mauvaise foi pouvait s'expliquer de deux façons : soit elle avait peur de son propre Talent et ne le maîtrisait pas encore, soit elle se méfiait de ses compagnons. Le temps ferait son œuvre. Il suffisait d'attendre. Ensemble elles longèrent le parvis de l'église, un magnifique poème gothique dont la flèche de dentelle encore inachevée s'élançait vers l'azur, et pénétrèrent dans le vaste hall de l'auberge.

Sœur Anna, une nonne plantureuse d'âge canonique, aux joues rouges et rebondies, les accueillit avec bienveillance et les guida jusqu'au réfectoire, où Pedro les rejoignit. Autour de la longue table de bois, des dîneurs éparpillés finissaient leur repas du soir. Il y avait quelques pèlerins des deux sexes, une petite troupe de saltimbanques, des marchands de drap.

Les solitaires mangeaient en silence, les autres chuchotaient pour ne pas troubler la quiétude du lieu, ou pour sauvegarder les secrets de leurs métiers.

On leur servit une pleine assiette de soupe épaisse aux choux, carottes et navets, où surnageaient de petits morceaux de lard maigre. Myrin et Yasmin échangèrent un coup d'œil consterné. Attirés par leur beauté et leur jeunesse, quelques voyageurs les dévisageaient. Pedro récita à voix basse le bénédicité, se signa et commença à manger. Courageusement, Myrin plongea sa cuillère dans le brouet compact pour saisir les dés de viande interdite. La Mauresque l'imita. Une grosse miche de pain bis accompagnait ce festin. Pendant un bon quart d'heure, on n'entendit plus que le bruit des cuillères dans le potage.

Rassasiée, la guérisseuse jouait avec une boulette de mie de pain, quand elle s'aperçut que son voisin le plus proche, un vieux moine décharné, avait les yeux fixés sur sa bague. La nonne plantureuse en charge du réfectoire remarqua son attitude et contempla la pierre avec curiosité. La jeune femme s'empessa de cacher sa main sur ses genoux.

À la fin du repas, un moineillon leur servit une tisane odorante avant de les conduire vers les lieux où ils allaient passer la nuit. Les filles entrèrent dans une cellule minuscule meublée de lits jumeaux. Épuisées, elles jetèrent leurs sacs sur le sol et s'allongèrent sur des couches de paille recouvertes d'une enveloppe rustique et d'une couverture en laine. Alors que l'enfant guidait Pedro vers le dortoir des hommes, Myrin entendit la voix aiguë de sœur Anna qui le hélait :

— Le prieur voudrait vous voir ainsi que vos compagnes.

Sa voix était essoufflée, comme si elle avait couru.

Pleine d'appréhension, Myrin tendit l'oreille. Quand il répondit, le maître d'armes semblait plus étonné qu'anxieux.

— Que nous veut-il ?

— Vous souhaiter la bienvenue, je suppose.

Son ton était hésitant. Myrin se leva et entrouvrit la porte de sa cellule pour observer la religieuse. Une menteuse maladroite, mais son expression était amicale. Elle se retourna pour prévenir Yasmin. Assise sur son matelas, l'adolescente la fixait avec inquiétude.

— Alors nous ne pouvons que vous suivre pour le remercier de sa sollicitude. Prenons ces dames au passage.

Pedro avait parlé d'un ton égal. Myrin admira son calme. Prenant par la main sa compagne, qui cette fois se laissa faire, elle sortit dans le couloir.

— Nous sommes prêtes. (Mâchoires crispées, elle chuchota à l'oreille du soldat :) Nous aurions dû nous présenter à l'abbé de ce couvent dès notre arrivée et lui dire que nous venions de la part d'Isabeau.

— Nous en avons déjà discuté ! Tant qu'il ignore notre identité, il ne peut être accusé d'abriter des fugitifs, répondit-il dans un murmure.

Sœur Anna frappa à la porte, l'ouvrit sans attendre la réponse et leur fit signe d'entrer rapidement dans la pièce. Le prieur de Santo Domingo était assis devant une grande table et lisait une lettre manuscrite. Le sceau rouge sang de l'Inquisition était apposé au bas de la missive.

Les visiteurs s'avancèrent de quelques pas puis attendirent que l'abbé remarque leur présence. Avec un froncement de sourcils, leur hôte releva la tête et les observa à tour de rôle. Il jeta un coup d'œil curieux à l'adolescente, hocha la tête d'un air entendu en examinant Pedro et s'attarda sur Myrin. Après un long soupir qui trahissait son embarras, il prit enfin la parole :

— Sœur Anna a reconnu la pierre de lune. Tu es la fille de dame Tchalaï de Luz. Je te présente mes condoléances. L'Église traverse une période difficile et certains de ses bergers sont malheureusement des fanatiques possédés par le diable. Il se tourna vers Pedro : Toi, tu es le maître d'armes de doña Maria, que Dieu l'accueille à ses côtés ! Puis il regarda Yasmin d'un air interrogatif.

Ne sachant quoi dire, celle-ci se tourna vers Myrin qui la rassura d'un sourire, avant d'expliquer :

— Ses sœurs ont été assassinées sur ordre de leur père. Yasmin a failli subir le même sort. Désormais sans toit et sans famille, elle a décidé de nous accompagner à Grenade.

Un hochement de tête accueillit cette confiance.

Le prieur resta silencieux quelques instants, puis il s'adressa à Pedro d'un air chagrin.

— En sauvant Myrin des griffes de l'Inquisition, tu as accompli une action dont tu ne soupçonnes pas l'importance. Cette jeune fille est une Douée, comme sa mère, sa grand-mère et toutes les femmes de sa lignée. Mais ce n'est pas son pouvoir qui la rend si spéciale. Elle a été choisie pour exécuter une mission extraordinaire. (Il s'arrêta de parler et ferma les paupières comme s'il cherchait ses mots ou tentait de suivre le fil de sa pensée. Quand il les rouvrit, une expression de colère brillait dans ses yeux). Ensuite, tu as été bien mal inspiré. En arrivant, il fallait venir me voir et ne pas t'afficher en public avec ces demoiselles. L'Inquisition est partout et même dans mon couvent, elle veille. Hélas ! le mal est fait. Espérons que ton manque de jugement n'aura pas de conséquences néfastes.

Myrin esquissa une moue en voyant le trouble du guerrier. Le cerveau en ébullition, il se taisait, sous l'œil inquiet de ses compagnes et réprobateur du prêtre. Était-il désarçonné par son erreur d'appréciation qui pouvait leur coûter la vie, ou par la révélation qu'elle était une Douée ? Révélation ou confirmation ? Elle réalisa alors que cet abbé semblait bien la connaître. Curieuse, elle demanda :

— Comment savez-vous tout cela ? Je trouve étrange que vous soyez au courant de ma mission, alors que j'ignore en quoi elle consiste réellement. Tchalaï n'a pas eu le temps de me l'expliquer, ajouta-t-elle d'une voix rauque où la frustration le disputait au chagrin.

Le prêtre lui sourit avec mélancolie :

— Lors de la Grande Peste, j'exerçais mon sacerdoce dans un couvent de Jerez. C'était une époque terrible. Les rues et les maisons étaient jonchées de cadavres que les croque-morts n'arrivaient pas à brûler assez vite. Les malades venaient se réfugier à l'hospice où ta grand-mère essayait de soulager leurs souffrances, sans parvenir cependant à les sauver. À ses côtés, une fillette courageuse l'aidait à distribuer potions et onguents. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Tchalaï. Nous sommes toujours restés en contact. Ta mère venait dans ce couvent tous les mois soigner les malades. C'était une Douée capable de visualiser certains événements futurs qui ne nous plaisaient ni à elle ni à moi. Elle m'a fait l'honneur de me confier le secret de sa lignée. Elle affirmait que tout s'éclairerait le moment venu. Que sais-tu exactement ?

— Peu de chose. Six vers mystérieux :

D'Abraham le Béni,
Entendez la prophétie.
Dissimulé dans le fruit
Celé dans un manuscrit
Un trésor dort à l'abri

La voix de Tchalai, tendre et grave, lui revint en mémoire. Submergée par l'émotion, Myrin fut secouée par une violente quinte de toux.

— Connaissez-vous la signification de ces paroles ? demanda Pedro à l'abbé.

— Une ancienne légende andalouse annonce que Grenade tombera aux mains des chrétiens en janvier 1492. Et que sa chute entraînera la mort de milliers de croyants, juifs, marranes, musulmans, convertis et même catholiques sincères. Dame de Luz affirmait que cette hécatombe pouvait être évitée grâce à un livre secret. Ce livre aurait été écrit par Abraham, et concernerait ses descendants. Cela devient encore plus intéressant quand on sait qu'un parchemin essénien, ramené à Rome par les chevaliers du Temple, parle lui aussi du manuscrit d'Abraham et annonce l'apparition d'une nouvelle Jérusalem. Nous savons tous que la première partie de la prophétie va se réaliser. En ce mois de juin 1491, Grenade est un fruit mûr qui tombera bientôt aux mains des Rois Catholiques.

— Vous croyez vraiment que ce manuscrit existe ? intervint Myrin d'un ton sceptique.

— Je l'ignore, mais si j'étais plus jeune, je vous accompagnerais dans la « ville fruit » pour le chercher. Des nuages de cendre et de sang planent sur les temps à venir. Partez à la recherche de ce trésor et découvrez ce qu'il recèle. Je n'ai pas d'autres conseils à vous donner. Mes prières vous accompagneront et le Seigneur vous guidera. Ayez confiance.

Au moment où l'abbé levait la main droite pour les bénir, son regard se porta sur la lettre posée sur sa table. Il hésita, la saisit, puis la lut à haute voix :

— La juive Myrin de Luz est soupçonnée de sorcellerie. Quiconque lui donnera asile s'attirera les foudres de la Sainte Inquisition. Si vous croisez cette infidèle, contactez dans les plus brefs délais les *hermandades*. Il se tut quelques instants. Soyez prudents. Reposez-vous quelques heures, puis fuyez avant l'aube. Votre carriole et vos montures vous attendront sur la route en bas de la montagne, le long du fleuve.

Accompagnés par sœur Anna, les trois voyageurs regagnèrent la cellule des filles.

— Il vaut mieux que Pedro ne vous quitte pas, chuchota la nonne en les faisant entrer dans la petite chambre.

Bien installées sur leur lit, les demoiselles s'endormirent aussitôt. L'inconscience de la jeunesse, pensa Pedro en écoutant avec envie leur respiration paisible. Assis par terre contre la porte, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. *Dissimulé dans le fruit, celé dans un manuscrit, un trésor dort à l'abri pour les maudits et les bannis.* L'esprit possédé par cette ritournelle mystérieuse, il avait l'impression de devenir fou. Un gémissement s'échappa de la couche où dormait Myrin. Le sommeil de la jeune femme n'était pas si paisible. Que s'était-il réellement passé dans la venta abandonnée ? La pierre

de lune avait-elle des pouvoirs magiques ? Il frissonna. Quand il perdit conscience, ce fut pour se retrouver dans un rêve angoissant.

Transformé en berger, une pomme dans la main gauche, une crosse en bois dans la droite, il contemplait trois jeunes femmes magnifiques debout devant lui. La guerrière tenait une épée, la princesse, un énorme rubis et la fille en tenue d'Ève, une coupe en or pleine de sang. Toutes le contemplaient avec attention, comme si elles attendaient sa décision. Tout à coup, il tomba à la renverse. Sa tête cogna le sol de marbre avec un bruit mat. La douleur lui arracha un juron.

Un jeune moine le secouait avec vigueur en chuchotant :

— Vite, il faut partir, Koldo et ses chevaliers viennent d'arriver.

La présence des traqueurs le réveilla. Il se redressa, se précipita sur ses compagnes :

— Debout, il faut fuir !

Effrayées, les jeunes filles s'exécutèrent sans un mot.

Leur guide marchait vite. Ils empruntèrent quelques couloirs silencieux pour enfin sortir dans la nuit, au milieu du potager.

Le moine se dirigea alors vers un puits. Sans un mot, il s'empara des baluchons des demoiselles, les mit sur son épaule, enjamba la margelle du puits, et disparut. En se penchant, Pedro aperçut une échelle de fer. Il chuchota :

— Myrin, toi d'abord. Yasmin, tu la suis. Je ferme la marche.

Ils descendaient en silence depuis quelques minutes quand ils arrivèrent devant une grotte creusée dans la paroi. Leur sauveur les y attendait avec une torche allumée. Il les aida à passer de l'échelle au couloir, puis s'en alla. Les fuyards s'empressèrent de lui emboîter le pas. La montagne était un véritable labyrinthe de galeries inclinées. Ils y croisèrent des rats et dérangèrent des chauves-souris. Des bêtes moins féroces que les sbires de l'Inquisition.

Au bout d'une demi-heure environ, ils atteignirent le bas de la montagne, où les attendait leur équipage. Sans un mot, le moine leur fit signe de se diriger vers la gauche, puis il tourna les talons et repartit en sens inverse.

Une fois les filles installées sur le banc de la carriole, Pedro lança son cheval au petit trot. La route caillouteuse longeait le fleuve. Plongés dans leurs pensées, secoués par les cahots, les voyageurs se taisaient. L'avenir était une énigme et leur mission semblait impossible à réussir. Un manuscrit hypothétique, un trésor caché...

Au-dessus d'eux, perché sur son rocher, le village de Setenil abritait le sommeil paisible d'une bande de tueurs lancée à leurs trousses. Devant eux, à cinq heures de cheval environ, Grenade assiégée résistait à Isabelle et Ferdinand. Les Rois Catholiques n'avaient qu'un seul désir : qu'un sang pur abreuve la terre sacrée d'Espagne. Une seule foi, une seule race ! Une épée de Damoclès menaçait juifs et musulmans. Pedro cravacha sa monture.

Arrivé vers minuit, Koldo s'était entretenu avec le prieur du couvent de

Santo Domingo, avant de dîner frugalement en compagnie de ses chevaliers. Puis les trois hommes avaient été conduits dans une grande chambre réservée aux hôtes de marque. En réalité cette chambre avait été offerte au bras droit du Grand Inquisiteur d'Andalousie, mais le commandeur avait exigé que l'on rajoute deux matelas pour ses compagnons.

Bercé par les respirations des dormeurs, Koldo étudiait une carte de la région. D'un geste machinal, il passa ses doigts sur les cicatrices boursoufflées qui le défiguraient. Posé sur la table, sous la chandelle, son masque d'argent miroitait comme un bijou. Le traqueur aimait cet objet qui le protégeait des regards tout en effrayant les faibles et les pêcheurs. L'aube se levait. La chasse allait reprendre.

Où était passée la jeune sorcière ? Avait-elle pris le risque de coucher à Olvera malgré la mauvaise réputation de la cité ? Avait-elle ses entrées chez les contrebandiers ? Il fallait qu'il contacte le maître espion de la reine qui avait infiltré la bande de Tio Pepe. Cet homme naviguait dans toutes les sphères de la société, côtoyait les nobles, les bourgeois, les renégats, les marchands, les juifs, les musulmans, les marranes, les brigands. Un caméléon sans états d'âme entièrement dévoué à sa souveraine Isabelle de Castille. Si une communauté protégeait la fugitive, l'espion le saurait.

Koldo s'habillait quand on frappa discrètement à sa porte. Intrigué par cette visite inattendue, il alla ouvrir. Un vieux moine décharné se glissa furtivement dans la chambre. En voyant sa figure défigurée par les scarifications, il blêmit et recula de quelques pas. Encore un pleutre qui avait passé toute sa vie dans l'abri confortable d'un couvent. Tout chez cet homme le dégoûtait, une anguille hypocrite aux yeux fuyants, au menton inexistant, aux chairs molles, mais il savait que ce genre de vieillard rendait de grands services à l'Inquisition. Mieux valait écouter ce qu'il avait à dire. Car son flair ne le trompait jamais, ce sale bonhomme venait dénoncer quelqu'un. Un confrère, un membre de la communauté, un bourgeois de la cité.

Il l'apostropha avec rudesse :

— Je suis sûr que vous n'êtes pas venu me déranger à l'aube sans raison. Je vous écoute.

— Le prieur vous a menti Excellence ! La sorcière rousse que vous recherchez est ici. Elle est arrivée hier après vêpres avec un mercenaire et une jeune musulmane déguisée en chrétienne. Un châle cachait les cheveux de la juive, mais j'ai reconnu la bague de l'infidèle Tchalai de Luz à son doigt.

— Comment la connaissais-tu ?

— L'abbé était son ami et lui permettait de venir à l'hospice soigner les malades. Malgré l'interdiction de l'Inquisition.

Furieux d'avoir été berné par l'accueil souriant du prieur, un homme dont il n'avait aucune raison de se méfier car il faisait partie de la famille Guzman de Jerez, le grand noir passa sa colère sur son visiteur. Ses énormes mains saisirent le moine aux épaules et le secouèrent comme un enfant désobéissant :

— En ne les dénonçant pas, et en laissant une impure soigner des chrétiens, tu t'es rendu complice de leurs actes. Tu pourrais le payer de ta vie. Où sont-ils ?

Grimaçant de douleur et de peur sous les doigts du chevalier qui s'enfonçaient dans ses chairs, incapable de répondre, l'homme s'étouffait. Réveillés par ses couinements, les dormeurs se précipitèrent sur leur chef et lui firent lâcher prise. Le vieillard s'empressa de dire, entre deux halètements :

— J'étais venu le dire à Votre Excellence. Les trois mécréants dorment dans une cellule réservée aux voyageurs.

— Conduis-nous, ordonna le commandeur en réajustant à la hâte le masque sur son visage et en empoignant son épée.

Suivi de près par les trois hommes, leur guide les fit sortir du couvent par une petite porte dérobée. Ils traversèrent la grande place et entrèrent dans la venta. Quand ils arrivèrent devant la chambre des fugitifs, Koldo ouvrit lui-même la porte à la volée. Le nid était vide !

Fou de rage, il hurla :

— Que l'on fasse sonner les cloches pour prévenir les *hermandades* !

Les cloches de la nouvelle église réveillèrent l'abbé qui s'était permis un somme après matines. Il sut immédiatement ce qu'elles signifiaient. Les agents de la Santa Hermandad, police d'État et tribunal, avaient été appelés en renfort. L'envoyé de l'Inquisiteur avait appris la présence des fugitifs et il ne pouvait plus ignorer que le prieur les avait accueillis en toute connaissance de cause. Il devait être fou de rage. Appliquerait-il la loi dans toute sa rigueur et permettrait-il aux *hermandades* de brûler le monastère ? Qu'allaient devenir ses moines ?

En pensant aux sanctions qui guettaient celui qui avait accordé le droit d'asile, le prieur se signa. La torture le terrifiait. Le commandeur des chevaliers de Gregorio irait-il jusque-là ?

Dieu merci, Myrin et ses compagnons étaient partis depuis longtemps. Loué soit l'œil de sœur Anna qui avait reconnu la bague du médecin Tchalaiï de Luz et l'avait prévenu sur-le-champ.

Conscient qu'il n'allait pas tarder à être dérangé, le prieur se leva, fit un brin de toilette et revêtit ses vêtements sacerdotaux. Puis il s'agenouilla sur son prie-dieu, face au grand Christ de bois crucifié qui l'accompagnait depuis des années et se mit à réciter le Credo.

Manuel

FACE AUX INDIVIDUS QUI BARRAIENT LE SENTIER, trois piétons armés de sabres, de haches et de poignards suivis par un homme à cheval, la jument d'Isabeau s'arrêta, ne laissant d'autre choix à la jeune fille que de se livrer sans combattre. Sa première pensée avait été de passer en force, mais la décision de l'animal lui avait sans doute sauvé la vie. Les trois gredins belliqueux qui l'entouraient, tous coiffés d'un foulard noué à la façon des pirates barbaresques, étaient débraillés, sales et ivres. Des cauchemars ambulants.

Contrairement à ses acolytes, le cavalier silencieux semblait se désintéresser de sa personne. Ce fut lui pourtant qui, se frayant un passage au milieu des gaillards vociférants, s'approcha d'elle, et se pencha pour attraper ses rênes. Dans un hennissement joyeux, les naseaux de leurs montures se touchèrent, lèvres retroussées, comme si la situation les amusait. Quand l'inconnu se redressa, elle remarqua son arme. Logée dans un fourreau luxueux accroché sur la gauche de son ceinturon de cuir, l'épée se distinguait par un pommeau sculpté et surtout par une fusée en bois précieux cloisonné d'or et d'argent, travail caractéristique des artisans de Damas.

Étonnée de voir un bandit de grand chemin arborer une rapière de cette valeur, elle leva les yeux et plongea dans l'eau limpide de deux aigues-marines qui la fixaient sans ciller. Son visage fin et racé arborait un sourire énigmatique qui disparut aussitôt. La prestance d'un hidalgo, vingt-deux ans environ... Que faisait-il en compagnie des coupe-jarrets vulgaires qui l'encerclaient ?

Sa tunique en lin indigo, une couleur rare et chère, lui descendait aux genoux, et laissait apparaître une chemise en soie blanche ornée de broderies. De belles bottes de cuir fauve cachaient une partie de ses chausses du même bleu que sa tunique. Ne manquaient que le pourpoint aux manches évasées et la toque bicolore pour en faire un homme de Cour. Un étrange chapeau de cuir aux larges bords couvrait ses cheveux blonds. Une coiffure démodée depuis quelques années qui ne cadrait pas avec le reste de sa personne et trahissait le marginal ou le renégat.

Devant ses yeux bleus qui la transperçaient comme une épée, Isabeau fut soudain envahie par une peur insidieuse. Pouvait-il deviner ce qu'elle était ? Discerner dans le jeune homme qu'il scrutait une jeune fille noble de dix-sept ans ? Tandis que ces réflexions désagréables lui traversaient l'esprit, l'inconnu s'attarda quelques instants sur son turban avant d'examiner ses traits en fronçant les sourcils d'un air soucieux. Il observa rapidement son corps athlétique, sa poitrine plate, ses mains posées sur le pommeau de sa selle, des mains hâlées par ses nombreuses chevauchées, puis jeta un coup d'œil distrait sur les vêtements simples qu'elle portait, Affichant une mine désappointée, il s'exclama d'une voix forte :

— Quelle prise, *hombres* ! Un *vaquero* sans fortune. Heureusement que sa monture vaut de l'or. À qui as-tu volé ce trésor, petit ?

Oubliant toute prudence, Isabeau posa la main sur sa dague et déclara d'une voix hautaine :

— Mon nom est Luis Da Silva et cette jument m'appartient.

Les trois brigands s'esclaffèrent grossièrement, et le plus gros hurla :

— Attention don Manuel, ce gosse va vous embrocher !

Profitant du tintamarre, le cavalier grommela entre ses dents :

— Si tu tiens à la vie, jeune homme, descends de ce cheval et obéis-moi sans broncher. Ces hommes n'hésiteront pas une seconde à te tuer.

Choquée, Isabeau jeta furtivement un coup d'œil sur le reste de la bande et frémit. Hochant la tête, elle rangea son arme dans sa ceinture et se laissa glisser à terre. Son interlocuteur l'imita, passa les rênes de la jument à l'un des brigands et reprit son chemin en tenant son alezan par la bride. Peu rassurée, elle s'empressa de le suivre. Se faufilant entre les trois brigands qui l'enserraient d'un peu trop près à son goût, elle rejoignit l'hidalgo mystérieux pour cheminer à ses côtés. Don Manuel l'ignora tout en esquissant une moue ironique. Derrière elle, les hommes se disputaient sur le prix du butin.

Ils ne marchèrent pas longtemps. Au détour d'un éperon rocheux, ils pénétrèrent dans une grotte et s'enfoncèrent dans la montagne percée de tunnels. Au bout d'une demi-heure de montée en pente douce, ils parvinrent dans une grande caverne qui surplombait les gorges du fleuve. Le chevalier y abandonna son cheval aux bons soins d'un gamin aux yeux malicieux.

L'habitation troglodyte, composée d'une enfilade de salles creusées dans la montagne, abritait une cinquantaine de bandits. Leur arrivée passa quasiment inaperçue. C'était l'heure de la sieste. La plupart des hommes dormaient allongés sur des tapis précieux. Quelques-uns jouaient aux dés, d'autres grignotaient des olives, du pain et du fromage. Leur groupe entra enfin dans une pièce où trônait, dans un fauteuil en bois doré, un chauve imposant à la barbe fournie taillée au carré. Quelques brigands l'entouraient. Malgré l'heure tardive, le vin coulait à flots. Les hommes étaient déjà très imbibés. Quand le chef des bandits aperçut l'étrange troupe, il s'exclama :

— Don Manuel, mon ami, quelle bonne surprise ! Viens trinquer avec nous. Nous fêtons la réussite de notre dernière escapade dans le Nord, au col

de Roncevaux. Une route très fréquentée par les pèlerins francs et germaniques. Tu arrives à point, nous avons mis la main sur des trésors que tu pourras vendre avec succès à la Cour. Mais je vois que tu n'es pas seul. Que m'amènes-tu ?

Le dénommé Manuel s'inclina puis s'approcha du géant pour lui donner l'accolade.

— Une prise bien maigre en vérité, un garçon pauvre comme Job, mais la jument devrait te plaire.

Avec une agilité étonnante pour un homme de sa stature et de son poids, le maître des lieux sauta sur ses pieds pour s'approcher de la cavale qui piaffait fièrement sur le sol rocheux. Il lui flatta l'encolure, lui ouvrit la bouche pour admirer sa denture, fit le tour de la bête en lui caressant la croupe au passage et poussa un sifflement admirateur.

— Quelle beauté ! Une croupe pareille, ça fait monter la sève. Pas vrai les gars ?

Rires et applaudissements accueillirent sa boutade. Se rengorgeant comme un coq de combat, Il leva le bras pour attirer l'attention et lança quelques clins d'œil à la ronde en mettant un doigt sur ses lèvres. L'air gourmand il s'approcha d'Isabeau, la fit virevolter sur elle-même et l'inspecta de la tête aux pieds. Sans être laid, son visage était ingrat. Les yeux noirs, trop petits, brillaient d'intelligence et de ruse. Le nez cabossé témoignait de ses bagarres et de ses victoires. Quant à ses lèvres épaisses, c'étaient celles d'un jouisseur et d'un glouton. Le tout d'une propreté douteuse. L'homme sentait la sueur, la friture, l'alcool.

L'estomac au bord des lèvres, Isabeau crut un instant qu'il allait aussi lui ouvrir la bouche pour vérifier ses dents. Après l'avoir contemplée des pieds à la tête, il se contenta de lui flatter le bas des reins en disant :

— Qu'allons-nous faire de ce jeune homme ? Le vendre comme esclave aux Barbaresques ? Il est racé, nous en tirerons un bon prix. Mais auparavant, il partagera ma couche cette nuit.

La jeune fille sentit le sang se retirer de son visage. Elle espéra un instant que c'était une blague mais déchantait vite. Consumé par le désir, l'homme la dévorait des yeux. La bave gouttait dans sa barbe. Même ses gestes fébriles trahissaient son excitation. Les vauriens l'acclamèrent. L'hidalgo resta impassible. Ses yeux pâles comme de la glace vive observaient sans ciller le prince des brigands qui finit par se détourner d'Isabeau pour affronter le regard tranchant de son visiteur.

— Manuel, mon ami, tu as ta figure des mauvais jours. Que se passe-t-il ? Ne me dis pas que ce jeune homme t'intéresse ?

— Pepe ! Tu n'as pas oublié que tu me dois une vie ? Je réclame ce garçon en compensation.

Cette exigence plongea la salle dans un silence consterné. La nièce de doña Maria arrêta de respirer et lorgna en douce la réaction des sauvages qui l'entouraient. Tous semblaient abasourdis. Sur leurs figures basanées, la peur

le disputait à une excitation malsaine.

Elle comprit que l'hidalgo jouait sa tête et que les *bandoleros* flairaient déjà l'odeur du sang. Que deviendrait-elle si le dénommé Manuel mourait ? La terreur lui déchira le ventre.

Debout devant Isabeau qu'il dépassait d'une bonne tête, Tio Pepe, sourcils froncés et lèvres serrées, semblait plongé dans une réflexion intense. Soudain une courte épée, apparue comme par magie dans sa main droite, s'enfonça légèrement dans le nombril de la jeune fille suspendue entre espoirs et idées noires.

Persuadée qu'il allait appliquer le jugement de Salomon et la couper en deux, elle s'apprêtait à recommander son âme à Dieu, quand un immense éclat de rire secoua le colosse, au point qu'il faillit s'étouffer. Courbé en deux, il se mit à tousser, à hoqueter, comme s'il manquait d'air. Un de ses hommes lui tapota le dos, pour être aussitôt projeté contre un mur par un revers vigoureux du bras droit. Quelques raclements de gorge suivis d'un crachat vigoureux permirent à Tio Pepe de retrouver une respiration normale. Il se redressa, jeta sa lame en l'air, la rattrapa par la pointe et la présenta à celui qu'il prenait pour un jeune homme. Peu désireuse de lui manquer de respect, la descendante des Guzman saisit l'épée qu'on lui offrait en s'inclinant bien bas. Des soupirs de déception s'élevèrent un peu partout dans la salle. Le silence revint quand le prince des voleurs prit la parole :

— Manuel, mon ami, tu as du cran. Comme je suis un homme juste et bon, je t'accorde ce petit qui, d'une certaine façon, te ressemble. Vous formez un très joli couple. Cette épée est mon cadeau de fiançailles.

Son ton devint plus menaçant quand il ajouta :

— J'espère qu'il vivra plus longtemps que ton dernier favori. Et maintenant trinquons à nos retrouvailles.

Pendant que les deux amis réconciliés parlaient affaires et échangeaient des pièces d'or contre des objets précieux, des manuscrits grecs et des bibles latines, ce qui leur prit tout l'après-midi, Isabeau s'installa dans un coin de la pièce pour feuilleter un bréviaire byzantin que Tio Pepe avait vendu à son protecteur. Les enluminures étaient exceptionnelles, certainement l'œuvre d'un grand artiste, peintures naïves d'anges, d'oiseaux, de personnages des Écritures saintes, de paysages champêtres. Les couleurs étaient d'une fraîcheur inattendue. Elle eut une pensée émue pour les gens qui avaient possédé un tel trésor et l'avaient perdu pendant un pèlerinage. Puis elle réalisa avec tristesse que les pèlerins n'étaient sans doute plus de ce monde. Tio Pepe et ses *bandoleros* ne devaient pas s'embarrasser de prisonniers.

Quand vint le soir, et l'heure du souper, don Manuel s'approcha d'Isabeau plongée dans ses lectures et dit à haute voix :

— Luis, aide-moi à transporter mes sacoches.

Quand ils furent près l'un de l'autre, il murmura :

— Surtout, assieds-toi à mes côtés et ne t'éloigne jamais de moi.

Effrayée par son ton pressant et sa mine soucieuse, elle se fit l'effet

d'une sangsue toute la soirée, sourde aux plaisanteries graveleuses des brigands qui ricanait. Malgré sa fatigue, elle resta jusque tard dans la nuit assise à la table du banquet en compagnie de gredins ivres et grossiers. Le repas se passa sans incident.

Vers minuit, l'hidalgo chargea ses sacoches sur ses épaules, saisit un bougeoir, prit sa main, salua en s'inclinant le seigneur des lieux qui leur lança un clin d'œil égrillard. Il l'entraîna alors dans une pièce sombre où il avait installé leurs affaires. Elle s'allongea sur l'unique paille, un peu inquiète quand elle se rendit compte qu'il se couchait à ses côtés.

Bien décidée à garder ses distances, elle se pelotonna sur le bord du matelas. Jusque-là, Manuel s'était comporté comme un parfait gentilhomme, mais Isabeau n'arrivait pas à se détendre. C'était la première fois qu'elle dormait à côté d'un homme. Des pensées surnoises lui traversaient l'esprit. Des bribes de conversation surprises dans les cuisines du château lui revenaient en mémoire. Quand elles parlaient de la gent masculine, les servantes étaient intarissables. Elles semblaient toutes d'accord sur un point : les hommes ne pensaient qu'à culbuter les filles dans le foin. Leurs reproches s'accompagnaient de rires joyeux, réaction qui avait toujours surpris Isabeau. Dieu merci, son compagnon la prenait pour un garçon. Puis elle se rappela les sous-entendus grivois de Tio Pepe. Le brigand avait désiré le jeune Luis. Se pouvait-il que l'hidalgo partageât les mêmes goûts ? Emportée par le sommeil, elle n'eut pas le temps d'approfondir sa réflexion.

Engluée dans un songe bizarre, Isabeau ne parvenait pas à se réveiller. Elle rêvait qu'elle était assise sur sa monture, mais à l'envers pour surveiller leurs arrières pendant que sa jument suivait le cheval de Manuel. Le pommeau de sa selle arabe, un bâton chantourné utile pour se cramponner dans les sentiers montagneux, lui meurtrissait le dos.

S'arrachant enfin aux brumes de l'inconscience, la jeune fille se retrouva avec soulagement sur son matelas. Elle sentit quelque chose de dur contre le bas de ses reins et bougea pour s'en libérer. Un gémissement de frustration fusa, tandis que Manuel cherchait à se rapprocher. Son compagnon de lit dormait profondément, mais son sexe frémissait de vie. L'image du vit dressé s'imprima dans son cerveau. Le rouge lui monta aux joues pendant qu'une grande chaleur l'envahissait.

Elle eut alors l'étrange sensation que son cœur se réfugiait dans son bas-ventre pour y battre la chamade. Soumis à des pulsations de plus en plus désordonnées, il finit par exploser dans un arc-en-ciel éblouissant. Secouée par la force de sa jouissance, elle mit quelques secondes à reprendre ses esprits. À cause de son corps androgyne, elle avait rarement éprouvé le besoin de se toucher. Quelques caresses suivies d'un plaisir fugace et léger. Elle hésita entre rester tranquille encore quelques instants pour savourer ce qui venait de se passer ou quitter sa couche pour s'éloigner de son compagnon aux yeux trop bleus. Elle se leva chancelante, enfila ses bottes de cuir souples, y cacha les deux dagues qu'elle avait dissimulées sous son matelas, puis

s'esquiva sur la pointe des pieds. Non loin de là, dans une pièce réservée à cet usage, des trous creusés dans la roche servaient de latrines.

Elle renouait la ficelle qui maintenait ses chausses à la taille quand le papillon noir surgit devant ses yeux, en même temps qu'un claquement de langue satisfait lui donnait des frissons. Un ours se tenait dans l'ombre de la porte et en obstruait le passage. Avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, l'ours se transforma en monstre humain. Jambes nues, revêtu d'une simple chemise qui cachait mal son gros ventre, Tio Pepe ricana :

— Mais ne serait-ce pas là l'agneau innocent que ce cher Manuel a décidé de garder pour lui seul ? Alors, gamin, enfin déniaisé ? Maintenant que mon cher ami a eu le bon goût de te déflorer, je vais pouvoir te faire découvrir des trucs jouissifs. Tu vas voir, avec un mâle, un vrai, c'est encore meilleur.

Le désespoir engendra chez Isabeau une réaction inattendue. Foudroyée par la terreur, elle se figea, les bras ballants, les yeux dans le vide. Sa passivité excita le brigand qui fut sur elle en deux enjambées. Il posa sa paume droite sur sa tête pour la forcer à s'agenouiller. Incapable de réagir, elle avait l'impression d'être dans un état second. Soudain ce fut comme si une autre personne prenait le contrôle de son cerveau. Ses mains entrèrent en action et saisirent ses dagues. Les deux lames se glissèrent dans l'entrejambe du bandit, se croisèrent en ciseaux et lui tranchèrent d'un seul coup testicules et pénis. Un couinement de surprise, le bruit d'une masse qui frappe la roche, puis plus rien. Tio Pepe avait dû s'assommer en tombant car il restait silencieux. Elle rejoignit sa chambre en courant et secoua son compagnon. Son calme l'avait abandonnée et elle paniquait en pensant aux conséquences de son acte. Le dormeur sauta sur ses pieds dès qu'elle l'eut touché.

— Bon sang, que se passe-t-il Luis ? On dirait que tu as vu le diable.

— J'ai émasculé Tio Pepe.

— Sang de dieu !

Il alluma une bougie qu'il lui confia, enfila ses bottes et saisit les besaces qui contenaient ses derniers achats :

— Allons voir où en est ce pauvre homme.

Elle faillit s'étrangler.

— Ce pauvre homme a voulu me violer, asséna-t-elle avec rage.

— À qui la faute ? Je t'avais dit de ne jamais t'éloigner de moi et tu cours te jeter dans la gueule du loup.

Une fois sur place Manuel lui reprit la chandelle pour examiner le corps énorme affalé sur le sol dans une immense flaque de sang. En se relevant il la toisa avec curiosité :

— Une opération parfaitement réussie. On pourrait presque croire que tu as suivi l'enseignement d'un barbier, mon garçon.

Son expression la bouleversa. Un mélange d'admiration, de méfiance et d'un sentiment plus trouble qu'elle n'arrivait pas à définir. Elle recula vers l'ombre pour éviter son regard. Elle se sentait nauséuse, perdue, incapable de comprendre comment elle avait eu le courage de passer à l'acte. Craignant

que sa voix ne la trahisse, elle balbutia :

— Non, j'ai eu un bon maître d'armes.

Dieu merci, il ne remarqua ni sa mine déconfitte, ni les tremblements qui l'agitaient.

— Et moi de la malchance. Me voici définitivement fâché avec cette bande de brigands.

Fouillant dans ses chausses, il en tira une bourse remplie de pièces d'or qu'il vida sur le cadavre. Puis il posa délicatement la bourse qui portait ses initiales sur la poitrine du mort. Comme Isabeau le regardait faire en silence, il expliqua :

— Le temps qu'ils s'entre-tuent pour partager ce trésor et élire un nouveau chef, nous serons loin.

Elle n'avait pas anticipé sa décision, mais ne fut pas surprise. Il parlait d'une voix tranquille comme s'il trouvait normal de s'enfuir avec elle. Il aurait pu la livrer à ses amis, mais cette pensée ne l'avait pas effleuré. Elle ne s'était pas trompée sur son compte. Un hidalgo, en rupture de ban,

— Ne voudront-ils pas venger sa mort ?

— Pour ces bandits, il n'existe déjà plus.

Dans l'immense salle voûtée qui servait d'écurie, le petit garçon aux yeux vifs dormait profondément. Don Manuel harnacha son cheval, et comme elle se dirigeait rayonnante vers sa jument, il lui donna un léger coup de cravache sur les fesses. Furieuse, elle se retourna et pointa sa dague contre son cou, sous son oreille droite. Ils étaient si près l'un de l'autre que leurs poitrines se touchaient. Deux yeux turquoise la fixaient d'un air mécontent.

— Cette jument m'appartient ! cria-t-elle.

Aveuglée par la colère, elle ne vit rien venir. Il la désarma en un quart de seconde, lui croisa les bras derrière le dos et la maintint contre lui pour l'empêcher de bouger. Visage contre visage, haleines mêlées, ils se défiaient du regard quand Isabeau eut la surprise de sentir contre son ventre le sexe de son assaillant. Aussitôt elle vit son trouble, comme s'il était lui-même étonné par les réactions de son corps. Il la lâcha précipitamment, comme on lâche un brandon.

— Désormais cette jument leur appartient. Si nous la reprenons, ils se lanceront à nos trousses. Pour ne pas partir comme des voleurs, nous allons leur acheter cette superbe mule grise. Cela devrait les mettre de bonne humeur, dit-il d'une voix neutre en laissant quelques pièces sur un tonneau qui servait de table.

Désorientée, elle sella sa nouvelle monture et, la tenant par la bride, le suivit dans le labyrinthe qui descendait vers la gorge creusée par les eaux. À la sortie de la grotte, il enfourcha son alezan et lui fit signe de l'imiter. Puis dans l'aube fraîche il s'éloigna sur la route de terre qui longeait le fleuve assoupi sous des lambeaux de brume. Il ne l'avait pas regardée une seule fois depuis leur querelle.

Ravalant sa rancœur, Isabeau se porta à sa hauteur et demanda :

— Où allons-nous ?

En réalité, elle se moquait de la réponse, car elle ne comptait pas l'accompagner. Son seul objectif était de lui fausser compagnie le plus vite possible pour rejoindre le monastère de son oncle. Aussi faillit-elle tomber de sa mule quand il lui confia :

— Au couvent de Santo Domingo.

Un cri de surprise lui échappa :

— Vraiment ?

Il se tourna vers elle et, voyant sa joie, se renfroigna. Soucieuse de réparer sa bourde, Isabeau cherchait un mensonge convaincant, Mais il ne lui posa aucune question. Encore une bizarrerie ! Cet homme était difficile à cerner. Il l'avait sauvé des griffes de Tio Pepe sans rien exiger en échange, semblait se moquer de la mort du brigand avec qui il était en affaires, s'était délesté d'une véritable fortune en pièces d'or par sa faute à elle, mais ne paraissait pas lui en vouloir. Qui était-il réellement ?

Puis sa pensée dériva. Elle était sauvée. Deux lieues la séparaient de la liberté.

Les cavaliers auraient pu se rendre à Setenil en une heure à peine. Mais Manuel menait son cheval au trot et la mule suivait à la même allure. Pressée de revoir son oncle et de retrouver ses amis, Isabeau bouillonnait. Soudain elle se remémora le dialogue entre don Manuel et Tio Pepe. Un échange angoissant qui avait décidé de son sort. La jeune fille hésita à interroger son compagnon, mais la curiosité l'emporta :

— Qu'est-il arrivé au jeune garçon qui m'a précédée ? dit-elle d'une voix forte pour couvrir le bruit des sabots qui claquaient sur le chemin caillouteux.

Le dos du cavalier se raidit. Mettant son alezan au pas, il fit un geste pour l'inviter à le rejoindre. Une fois à sa hauteur, elle vit son visage chagrin et regretta son manque de tact. Elle allait changer de sujet quand il parla, avec un mélange de douceur et de désespoir :

— C'était un jeune esclave franc. Je l'avais racheté aux Sarrasins pour lui rendre la liberté, mais il n'était pas très malin.

Troublée par le souvenir de son corps d'homme collé contre le sien, elle ne put s'empêcher de dire d'un ton acide :

— Un amant ?

Isabeau se mordit les lèvres et baissa les yeux devant le regard glacial de son protecteur. Comment avait-elle pu sortir une telle insanité ? Il aimait les garçons, tant mieux pour lui ! Curieusement, cette pensée lui mit le feu aux joues. Que lui arrivait-il ?

— Le gamin a fait la même erreur que toi. Mais il n'était ni entraîné ni armé. Après l'avoir forcé, le chef l'a accusé de vol et lui a coupé la tête. Auparavant, il a été violé par une vingtaine de bandits. À l'avenir, j'espère que tu auras plus de jugeote que lui. Nous vivons dans un monde cruel. Tu me

sembles parfois trop sûr de toi, Luis.

Bouleversée par son histoire, et consciente qu'il lui adressait un conseil amical, elle hocha la tête pour montrer qu'elle avait compris le message. En pensant au destin du jeune esclave, elle fut contente d'avoir tué Tio Pepe.

Enfin, au détour d'un méandre du Guadalporcun, dans la lumière crue du matin, Setenil apparut. Perché en haut d'une montagne, le village était menacé par un énorme nuage gris de mauvais augure. Pendant plusieurs années, Maures et chrétiens s'étaient disputé ce lieu définitivement conquis par les Rois Catholiques en 1485. Le jour de leur victoire, les vainqueurs avaient ordonné la construction d'une église et d'un monastère que dirigeait son oncle, l'abbé Diego Guzman.

En s'approchant, le nuage se transforma en une grande fumée noire qui s'élevait dans le ciel bleu azur. Son sauveur jura.

— Sacredieu ! Que se passe-t-il là-haut ?

Un mauvais pressentiment envahit l'esprit d'Isabeau. Les sbires du Grand Inquisiteur avaient-ils rattrapé Myrin et Pedro ? Puis elle se rassura. Alonso Jimenez voulait interroger la fille de dame Tchalaï. Oubliant qu'elle-même était en fuite et pouvait être recherchée, la nièce de doña Maria n'eut plus qu'une envie, foncer vers le village. Elle s'exclama :

— Ce feu vient de la place de l'Église. On dirait que le couvent brûle. Dépêchons-nous !

— Toi, tu restes ici, ordonna l'hidalgo. Je vais voir ce qui se passe et, si tout va bien, je viendrai te chercher. En attendant, trouve-toi une cachette et reste tranquille.

— Je dois aller avec vous ! s'écria Isabeau. Je sais me battre. Je peux vous aider, ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

Pour la première fois, son protecteur faillit perdre son sang-froid. D'un ton sarcastique, qu'elle trouva odieux, il persifla :

— Tu en as assez fait pour aujourd'hui mon garçon. Je préfère me passer de tes services.

Puis ignorant son air déconfit, il s'élança au galop sur la route pentue qui menait à la cité.

Mécontente, la jeune fille continua son chemin le long du fleuve jusqu'à une anfractuosité qu'elle connaissait bien pour y avoir joué gamine avec les enfants du village. Sans hésiter elle sauta à bas de sa mule, l'attacha à un arbrisseau puis entra dans la grotte. Une torchère murale allumée en permanence attendait le passage des contrebandiers. Ils étaient protégés par une grande partie de la population, à qui ils rendaient de nombreux services. Elle s'empara d'une chandelle posée sur le sol et l'enflamma.

S'enfonçant dans les galeries qui grimpaient vers Setenil, Isabeau retrouva sans problème le couloir qui menait à la citerne à demi enterrée. Une fois en haut, elle longea les murs de pierre qui recueillaient les pluies, ouvrit

une porte, monta les quelques marches qui la séparaient d'un vaste espace clos par des palissades. Le lavoir situé entre l'église et l'auberge qui hébergeait les pèlerins abritait trois grandes vasques rectangulaires. Celles-ci étaient alimentées par un système complexe de tuyaux qui remontaient l'eau du fleuve quand la citerne était vide.

Dissimulée derrière les planches à claire-voie, Isabeau, découvrit une scène apocalyptique. Elle crut d'abord qu'une armée d'infidèles tentait de reprendre Setenil. Jusqu'à ce qu'elle distinguât les combattants qui s'entretuaient. Des moines en robes de bure marron, armés de bâtons enflammés, luttait au corps à corps contre des soldats qui les massacraient à coup de sabres et de poignards.

Au fond de la place, le couvent n'était plus que ruines. Les toits avaient brûlé ainsi que les portes et les fenêtres. Sur le parvis de l'église, devant le portail central, elle aperçut la silhouette aisément reconnaissable du commandeur des chevaliers de Gregorio et maudit les *bandoleros* qui, en s'emparant d'elle, l'avaient retardée. Lors de leur rencontre à l'auberge abandonnée, elle avait eu la présence d'esprit d'envoyer Koldo dans une mauvaise direction. Un mensonge inutile, hélas !

Le commandeur surveillait la bataille et, bien qu'il soit impossible de lire ses pensées sur son visage masqué, il semblait évident, en voyant son grand corps s'appuyer nonchalamment contre les portes sculptées, que le spectacle le laissait indifférent. Les moines tombaient les uns après les autres. Les quelques rescapés ne tarderaient pas à succomber sous le nombre des *quadrilleros*.

Le cœur serré d'appréhension, Isabeau cherchait son oncle dans la mêlée quand enfin elle reconnut le prieur à ses habits de cérémonie. Il était allongé sur le dos, non loin d'elle, sur le parvis.

N'obéissant qu'à son instinct, la jeune fille sortit du lavoir et franchit en courant les quelques mètres qui la séparaient du corps de son oncle. Elle s'apprêtait à l'interpeller à voix basse quand elle recula, horrifiée, en voyant ce qu'on lui avait fait. Elle se réfugia dans l'ombre d'un mur pour vomir. Mains et pieds tronçonnés, nez coupé, yeux crevés, le prieur avait eu une fin atroce. En suggérant à Pedro et Myrin de se réfugier au monastère, elle avait signé son arrêt de mort. Qu'étaient devenus ses amis ?

Pedro avait-il subi le même traitement ? Myrin ne risquait rien dans l'immédiat, pas avant que le Grand Inquisiteur ne l'ait interrogée en personne. Nauséuse, Isabeau s'était adossée contre les pierres chaudes d'un arc-boutant.

C'est alors que l'hidalgo déboula sur la place.

L'arrivée d'un cavalier au grand galop tira le commandeur de son apathie. Son changement de posture trahit son intérêt. Bien droit sur ses jambes, muscles tendus, tête en alerte, il ressemblait soudain à un fauve à l'affût.

Tremblante, Isabeau se rétracta sur elle-même. Koldo n'allait faire

qu'une bouchée de Manuel. Pourquoi ce dernier était-il allé se jeter dans la gueule du loup ? Trop d'orgueil et de morgue. Ce nobliau croyait sûrement pouvoir manipuler le grand Noir, mais Koldo n'était pas Tio Pepe. Les simagrées de son sauveur aux yeux saphir n'inciteraient pas l'homme masqué à la clémence. Gorge nouée, elle attendait la confrontation avec anxiété. Ce frimeur de Manuel allait-il bénéficier d'un miracle ?

Arrivé devant le commandeur, l'hidalgo sauta de cheval, s'inclina sobrement, puis lâchant les rênes de sa monture, se rapprocha de son interlocuteur. Au lieu de tirer l'épée comme elle s'y attendait, celui-ci ouvrit les bras et donna l'accolade au nouveau venu.

Cette scène pétrifia Isabeau. Elle s'était mentalement préparée à courir au secours de l'hidalgo, sans se préoccuper des conséquences. Elle se sentit doublement trahie. Non seulement les deux hommes se connaissaient, mais avaient l'air de s'apprécier. Plongé dans une discussion amicale, Manuel n'eut pas un regard pour les combattants qui s'affrontaient encore, ni pour les agonisants ou les cadavres ensanglantés. Trop loin pour entendre leurs propos, Isabeau était pourtant suffisamment près pour voir qu'ils parlaient comme de vieilles connaissances et sans animosité.

Secouée par des sanglots de rage, elle recula vers le lavoir et s'y engouffra. Son premier réflexe fut de s'enfuir, mais elle se contrôla. On la rattraperait en peu de temps.

Mieux valait sécher ses larmes, redescendre vers la grotte où elle avait dissimulé sa mule et attendre l'ignoble individu en faisant bonne figure. Dire qu'elle commençait à le trouver sympathique. Ce démon aux yeux de glace vive l'avait bien manipulée. En lui contant l'histoire du garçon assassiné par Tio Pepe, il avait l'air sincèrement désolé, mais comment lui faire confiance désormais, alors qu'il venait d'embrasser le fils spirituel de son pire ennemi ?

Son aveuglement augmenta sa colère. Un jour, elle le tuerait ! Mais auparavant elle découvrirait pourquoi son oncle avait été assassiné. Et le sort de ses amis Myrin et Pedro. Pour cela, il fallait qu'elle lui soutire des renseignements.

Plongée dans ses réflexions, la jeune fille se laissa surprendre par deux gardes qui venaient de pénétrer sans bruit dans le lavoir. Ils se saisirent d'elle et, malgré sa résistance, l'extirpèrent de sa cachette pour l'amener devant Koldo. Son protecteur l'aperçut le premier. Une crispation de colère déforma ses traits puis son visage se ferma et redevint impassible. Sans lui laisser le temps de s'exprimer, il l'apostropha d'une voix irritée :

— Que fais-tu ici ? Je t'avais ordonné de m'attendre à l'entrée du village.

Le masque d'argent se tourna vers elle, puis vers son voisin et s'enquit :

— Vous connaissez cet individu don Manuel ?

— Commandeur, je vous présente Luis Da Silva, mon jeune cousin, un vaurien que j'essaie d'éduquer. Il est curieux comme un chat et sa caboche est aussi dure qu'un roc. Un jour, cela lui jouera des tours.

— Je vous crois ! Nous nous sommes déjà rencontrés dans une *venta* abandonnée. Il était aux prises avec un mort vivant et si nous n'étions pas intervenus, votre parent ne serait plus de ce monde.

En entendant l'exclamation de surprise de l'hidalgo, Isabeau se recroquevilla, s'attendant au pire. Mais le coup de fouet ne vint pas. Elle releva timidement la tête. Il la toisait d'un air goguenard :

— Voilà un épisode que tu t'es bien gardé de me raconter, mon cher Luis. Nous réglerons nos comptes plus tard.

— Il est à bonne école avec vous, don Manuel. Je suis certain que vous en ferez un excellent espion de Sa Majesté la reine. Mais ne restons pas là, allons à l'auberge nous restaurer, et vous m'expliquerez ce que vous faites en ce lieu.

L'hidalgo s'inclina, puis attrapant Isabeau par le bras, il l'entraîna comme un enfant désobéissant. Désorientée, elle n'osa résister et le suivit docilement. Les images défilaient dans sa tête. Manuel commerçant avec le chef d'une bande de brigands sanguinaires. Manuel prenant sa défense au péril de sa vie pour la sauver des assauts de Tio Pepe. Manuel sacrifiant une fortune pour s'enfuir avec elle, ou plus exactement avec le jeune Luis. Manuel fraternisant avec le sicaire impitoyable de l'Inquisiteur. Manuel insensible aux exactions et aux meurtres des *hermandades*. Et maintenant il fallait qu'elle accepte son nouveau rôle : Manuel espion de la reine. Comment concilier toutes ces identités ? Cette révélation expliquait en partie son comportement passé, mais ne le rendait pas plus sympathique ni plus digne de confiance. Au contraire, il était plus que jamais son ennemi, ainsi que celui de Pedro et de Myrin.

Laissant les milices royales finir le travail sous la direction des lieutenants de Koldo, ils se dirigèrent d'un bon pas vers le réfectoire. Dans leur sillage, un vieux moine maigre et décati trottnait pour ne pas se laisser distancer. Tête baissée, il tripotait son chapelet en marmonnant. Remerciait-il Dieu de lui épargner le sort de ses frères ?

Isabeau le détesta d'emblée.

Le réfectoire était vide. Le géant noir s'installa à la longue table commune. Manuel prit place en face de lui et fit signe à son protégé de s'asseoir à ses côtés. Elle obéit, bien décidée à se faire oublier pour pouvoir glaner des renseignements. Quant au vieux prêtre, il resta debout non loin d'eux.

— Qui est-ce ? demanda don Manuel à son ami, en désignant le tonsuré d'un mouvement de tête.

Pendant que les servantes effrayées leur apportaient une marmite de soupe fumante et une grosse miche de pain, Koldo enleva son masque et le posa à côté de son bol. Puis il se coupa une tranche de pain qu'il émietta dans son potage. Enfin, il répondit :

— C'est lui qui m'a prévenu que le prieur avait donné asile à des infidèles. Malheureusement, cet imbécile n'est venu me voir qu'au petit

matin. Et mes proies se sont enfuies.

— Vous les rattraperez. Ils ne peuvent vous échapper.

— Le temps presse. Avant de mourir sur le bûcher, la sorcière juive Tchalaï de Luz a écrit une lettre à sa fille, lettre que le Grand Inquisiteur a interceptée. Or, cette missive s'est révélée incompréhensible et il semble que seule la fugitive puisse en éclairer le sens. Vous savez comme moi que les infidèles passent leurs temps à comploter contre nos souverains. Il faut donc impérativement que l'Inquisition mette la main sur cette Myrin et sur ses compagnons de route, un converti, ancien maître d'armes du marquis de Jerez et une jeune Mauresque. Voilà, vous savez tout. Et vous, que faites-vous en ces lieux ?

— Je suis en possession de bibles rares volées à des pèlerins sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle. Je les ai rachetées à Tio Pepe pour les offrir aux moines de ce couvent afin qu'ils en fassent des copies.

Un spasme de colère réveilla les boursofflures du visage charbonneux. Isabeau eut soudain l'impression qu'un nid de chenilles se mettait en mouvement. Le spectacle était si dérangeant qu'elle ferma les yeux.

— Les monastères ne manquent pas, ni les artisans copieurs. À cause de cet abbé renégat, nous avons perdu la trace de cette sorcière. Alonso Jimenez va être furieux.

Se rapprochant de la table, le vieux prêtre crachota :

— Moi, je connais le contenu de la lettre.

Il recula d'un mètre quand la face menaçante du Noir se tourna vers lui :

— Que dis-tu ?

Effrayé, le vieillard s'empressa de bredouiller d'une traite :

— J'étais dans la bibliothèque à côté du bureau quand le prieur les a reçus. J'ai tout entendu. Les visiteurs ont parlé d'une prophétie qui sauverait Grenade.

Perplexe, Koldo marmonna :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous avez entendu parler d'une prophétie, don Manuel ?

L'hidalgo secoua la tête, puis chuchota :

— Laissez-moi lui parler.

S'adressant au moine, il dit d'une voix douce :

— L'Inquisition est fière de toi, tu viens de lui rendre un immense service. La sorcière et ses compagnons veulent chasser les Catholiques d'Andalousie. Ton aide nous est donc précieuse. Aurais-tu surpris d'autres paroles qui pourraient nous permettre de les retrouver ?

— Je savais que notre abbé était un traître, s'écria le moine, une lueur de folie dans les yeux.

Avec patience, Manuel demanda :

— Qu'a-t-il dit exactement ?

Le vieil homme se mit à pleurnicher.

— Je ne me souviens plus. Je sais juste qu'ils vont à Grenade chercher

un manuscrit qui révèle la position d'un trésor.

— Foudre de Dieu ! jura le grand guerrier en remplaçant son masque et en sautant sur ses pieds. J'ignore la signification de ces paroles, mais cela me semble grave. Don Manuel, j'ai besoin de vos services.

Son interlocuteur se leva et s'inclina :

— À vos ordres commandeur ! Qu'attendez-vous de moi ?

— Je vais ramener ce moine à Jerez afin que mon maître puisse l'interroger. Pour gagner Grenade, nos fugitifs passeront sûrement par Santa Fé, le campement des Rois Catholiques. Allez-y. Je sais que vous avez vos entrées chez la reine Isabelle. Ne parlez à personne de notre affaire. Ni de Myrin, ni de la lettre, ni de la prophétie. Cela regarde en premier lieu la très Sainte Inquisition.

— Que dois-je faire, si je les trouve ?

— Gagnez leur confiance. Jouez votre rôle d'espion. Vous y excellez. Il serait même avantageux que vous les aidiez à réussir leur mission. Il nous faut ce manuscrit, s'il existe.

Recroquevillée sur son banc, Isabeau terminait lentement son bol de soupe, tout en faisant semblant de se désintéresser de la conversation. Intérieurement, elle bouillait.

Qui était en réalité ce scélérat de Manuel ? Plus elle en apprenait sur lui, moins elle le comprenait. Pourquoi se sentait-elle si troublée en sa présence ? Était-elle en train de tomber amoureuse de l'ennemi ?

Leur attirance était réciproque, elle en avait eu par deux fois la preuve, mais il ignorait qu'elle était de sexe féminin. De dépit, elle massacra son dernier morceau de pain.

8

Santa Fé

— NOUS ALLONS BIENTÔT ARRIVER AU CAMP DE SANTA FÉ, hurla Pedro pour couvrir le bruit des roues sur la caillasse.

N'obtenant pas de réponses, il jeta un coup d'œil vers la carriole qui brimbalait à sa suite sur le chemin pierreux. Assommées par le soleil de midi, les passagères somnolaient sur la banquette. Les rênes de la mule flottaient librement tandis que celle-ci suivait d'un pas monotone les traces de son prédécesseur.

Depuis leur fuite du monastère de Santo Domingo, douze heures auparavant, ils ne s'étaient arrêtés que trois fois pour se restaurer et dormir. Jamais plus de deux heures d'affilée. Les voyageuses, excitées par les révélations de l'abbé, n'avaient cessé de parler pendant les longues périodes de voyage sur les chemins de montagne. De nuit comme de jour. La seule idée d'un trésor caché les avait rendues intarissables.

La chaleur torride avait enfin calmé leurs divagations.

Pedro comprenait les réactions de l'adolescente qui trouvait dans les mystères de la mission un dérivatif à sa situation personnelle. Rejetée par sa famille, privée de passé, elle se projetait dans un avenir imaginaire où elle endossait un rôle héroïque.

Même Myrin, une personne sensée, s'était lancée dans les suppositions les plus farfelues. Quant à lui, il devait admettre qu'il était troublé par la coïncidence. Le fait que deux femmes, une juive et une musulmane, connaissent la même chanson – une chanson dont les paroles avaient un sens prophétique et mystérieux – l'interpellait davantage que la quête d'un trésor.

D'un cri bref, le cavalier arrêta sa monture. Derrière, la mule se figea. Réveillées en sursaut, Myrin et Yasmin s'exclamèrent d'une seule voix :

— Que se passe-t-il ?

Le maître d'armes contempla les jeunes filles qu'il s'était promis de protéger. Une peste de quatorze ans, mélange d'innocence et de rouerie féminine, et une rouquine de dix-sept ans au tempérament de feu. Deux sorcières qui allaient le faire tourner en bourrique s'il n'y prenait garde.

— Si vous acceptez de descendre de votre carrosse, je vous réserve une surprise.

Intimidées par son ton cérémonieux, ses compagnes mirent pied à terre.

En proie à une émotion qui lui nouait la gorge, Pedro admirait la cité blanche et rouge qui somnolait sous le ciel flamboyant. Des images oubliées revenaient en force.

La *vega* grenadine, une immense plaine fertile couverte de vergers et de potagers, s'étendait jusqu'aux derniers contreforts de la Sierra Nevada dont les sommets miroitaient de neiges éternelles. La ville s'était éparpillée sur trois collines que les Andalous comparaient aux quartiers ouverts d'une grenade. Dans l'ombre des cyprès, amandiers, orangers, citronniers, figuiers, oliviers, les villas blanches voisinaient avec les moulins à vent, les mosquées avec les palais, les caravansérails avec les échoppes. Entre les collines coulaient les eaux bienfaisantes du Genil et du Darro.

Ce fut Myrin qui interrompit sa contemplation mélancolique.

— Quel âge aviez-vous quand vous avez quitté Grenade ?

— J'avais sept ans ! En fermant les yeux, je revois ses ruelles, son marché, ses minarets. Je sens les odeurs de jasmin qui se mêlent à celles des beignets que des gamins proposent aux badauds. J'entends les cris des porteurs d'eau et le tintement de leurs clochettes.

— Quelle est cette forteresse rouge ? intervint Yasmin en montrant du doigt la colline la plus haute.

— C'est l'Alhambra, la résidence des rois maures. En réalité, cette montagne abrite non seulement les palais de la famille royale, mais aussi les maisons des courtisans et les bâtiments de l'administration. C'est une véritable médina. En ce moment y règne le sultan Boabdil, ou plus exactement Abu Abd Allâh az-Zughbî, mis sur le trône par sa génitrice, la terrible Aïcha, veuve de deux sultans. Sur la colline de gauche, le quartier de l'Albaicin, où ma mère habite, si elle est encore vivante.

Son timbre de voix lui avait paru normal, mais le regard empreint de compassion que lui lança Myrin l'affecta. Sa phrase lui avait échappé. Il tressaillit quand la guérisseuse lui posa la main sur l'épaule.

— Vous n'avez jamais eu de ses nouvelles ?

Sa voix était chaude et sensuelle. Touché par son geste, il secoua la tête. Il se sentait incapable d'exprimer les pensées qui l'avaient si souvent fait douter de sa décision depuis sa captivité. Par peur de trahir des émotions qui le dépassaient, il n'osa la regarder :

— Une fois converti à la religion catholique, j'ai décidé de servir fidèlement le marquis de Jerez qui m'avait sauvé la vie.

Il vit à sa moue qu'elle n'était pas convaincue par sa réponse.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Yasmin d'une voix impatiente.

Pedro se détourna de la ville pour regarder de l'autre côté de la plaine. À vol d'oiseaux, le camp de Santa Fé semblait si près des murs de la vieille cité que l'on racontait que les chevaliers chrétiens et maures pouvaient s'insulter et se défier en tournois singuliers. Montrant de la main la vaste étendue de

tentes dressées les unes à côté des autres, il leur expliqua son plan :

— Je vais aller m'enrôler sous la bannière des Rois Catholiques. Les femmes sont acceptées sous certaines conditions. Vous m'y accompagnerez en tant qu'épouse et fille. N'oubliez pas que nous sommes des convertis. Les Espagnols ne nous aiment guère. Nous devons sans cesse prouver que nous sommes des chrétiens sincères. Alors nous allons profiter de la demi-heure de route qui nous reste pour réviser prières et Évangiles. Remontez dans la voiture, et que le Tout Puissant veille sur nous !

Attentives à la voix grave de Pedro qui leur résumait la vie de Jésus et leur enseignait l'Ave Maria, le Pater et le Credo, elles reprirent la route qui menait au cantonnement de l'armée espagnole. En arrivant à l'entrée du gigantesque campement qui abritait cent mille soldats, ils furent interceptés par deux gaillards en uniforme, aussi dissemblables que le roseau et le cactus. D'un geste péremptoire, ceux-ci ordonnèrent aux voyageuses de descendre de la carriole. Quand Pedro tendit la main à Yasmin pour l'aider, la musulmane chuchota :

— S'ils nous cherchent noise, laissez-moi faire !

— Mes explications suffiront.

Le plus grand les interpella :

— Que désirez-vous, étrangers ?

— Tu vois bien que ce sont des Maures, ils n'ont rien à faire ici, intervint son compagnon en jetant un regard méfiant sur le nouvel arrivant et ses compagnes.

Pedro s'empessa de répondre :

— Nous sommes de bons et loyaux sujets catholiques de Leurs Majestés. Je viens m'enrôler comme maître d'armes.

Les soldats s'esclaffèrent.

— Maître d'armes, rien que ça, ricana le rondouillard.

— Et quel seigneur aurait eu la sotte idée de confier l'entraînement de ses soldats à un basané ? surenchérit le maigrichon d'un ton méprisant.

— Feu le marquis de Guzman de Jerez, mon parrain en religion, avec la bénédiction de Son Excellence Alonso Jimenez, Grand Inquisiteur d'Andalousie, répondit Pedro avec gravité.

Un demi-mensonge qui eut pour résultat de clouer le bec aux deux sbires soudain effrayés. Des hommes de trop basse extraction pour faire la différence entre vérité et invention. L'échalas avait rendu les armes et lui souriait mais son copain n'avait pas encore désarmé. Il contemplait d'un air grincheux Myrin et Yasmin.

— Et elles ?

— Mon épouse et ma fille. Il fit une grimace, puis ajouta en prenant un air dépité : vous connaissez les femmes. Elles savent que notre reine bien-aimée est là. Je n'ai pas réussi à les décourager.

Indécis, les deux soldats se regardèrent, puis examinèrent les charmantes personnes qui leur souriaient avec modestie. Mutine, Yasmin fit une révérence

et s'approcha des deux hommes en murmurant sur le ton de la confiance :

— Mon père est un excellent combattant, que ce soit au sabre, à la lance ou à l'épée, mais il est incapable de se nourrir correctement et de laver son linge.

Sous le charme de l'adolescente qui les fixait d'un air innocent, le grand maigre se décida :

— Très bien, vous pouvez passer...

— Si vous avez une tente et de quoi la meubler. Sinon, ce n'est pas la peine. Nous ne sommes pas des sauvages, ajouta le petit gros d'un ton vindicatif.

Sous l'offense à peine dissimulée, Pedro serra les mâchoires. Il allait répliquer quand la Mauresque remercia les soldats d'une nouvelle révérence. En voyant son expression malicieuse, il saisit Myrin par la taille et la força à reculer de quelques pas en retenant son souffle. Il se rappelait les effets mortels d'une forte odeur de jasmin. Incertain des intentions de la jeune Douée, sur le qui-vive, il porta négligemment la main sur sa rapière. Pour se repentir de la bêtise de sa réaction qui n'avait pas échappé aux gardes. Aussitôt leur méfiance revint et avec elle la haine du Maure visible sur leurs visages renfrognés et leurs regards accusateurs. Ils brandirent leurs lances en appelant à l'aide quand un délicieux parfum de lavande se répandit dans l'atmosphère.

D'une voix miellée, Yasmin susurra :

— Merci messieurs. Nous vous sommes très reconnaissants de vos conseils et de votre aide. Peut-être pouvez-vous nous faire attribuer un toit et des ustensiles de cuisines ?

— Suivez-nous, dit la sentinelle la plus tendre, je vous conduis chez l'intendant où l'on vous remettra tout ce dont vous avez besoin. Ensuite nous vous trouverons un emplacement où vous pourrez vous installer.

À l'instant même où les cerbères, soumis par le souffle suave, demandaient aux camarades venus en renfort de les remplacer, une sensation agréable, prélude à une jouissance annoncée, envahit la petite sorcière. Persuadée de devenir rouge comme une pivoine, elle ferma les yeux pour se concentrer sur son plaisir tout en gardant un visage impassible et une respiration normale. Grâce aux heures passées à s'exercer en cachette, elle commençait à bien manipuler son don, sans conséquence excessive.

Le petit groupe traversait le camp militaire de Santa Fé. Pedro tenait son cheval par la bride tout en conversant avec leurs guides. Les deux gardes avaient enfin reconnu en lui un soldat et toute animosité avait disparu. Une grande effervescence régnait dans le village de tentes. Les hommes jouaient aux dés, fourbissaient leurs sabres, bavardaient, ou somnolaient. Des matrones aux joues rouges s'activaient devant de grandes marmites posées sur des braseros de pierres. Des vendeurs ambulants se croisaient en hurlant : pain,

farine, eau, tomates, oranges, citrons, pastèques, potirons, aubergines, haricots, fèves. Sous un abri en bois d'où s'échappait une odeur alléchante, des fours en brique engloutissaient des dizaines de pains ronds et plats et les recrachaient gonflés et dorés.

Ahuries par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux, Myrin et Yasmin marchaient d'un pas lent, cramponnées aux rênes de la mule qui tirait toujours la carriole. Pedro les surveillait du coin de l'œil. En traversant le quartier des forgerons, elles se bouchèrent les oreilles et hâtèrent le pas, mais ralentirent devant les échoppes remplies de tissus, de bijoux, de paniers ou de poteries. Après quelques achats de première nécessité, du moins pour ces demoiselles, ils arrivèrent dans un endroit plus calme, réservé aux nouveaux venus. Aidés par des voisins, ils purent enfin dresser leur tente.

Assis dans la pénombre, les trois fugitifs déjeunèrent en silence d'une niche de pain et de fromage de chèvre, provisions qu'ils avaient achetées aux vendeurs ambulants.

Une fois rassasié, Pedro avala un grand verre d'eau, puis il se tourna vers la jeune Mauresque.

— Merci pour ton aide, dit-il d'un ton bourru. Mais je préférerais que tu n'utilises plus ton don, sauf en cas de péril mortel.

— Je plains l'homme dont elle tombera amoureuse, s'exclama Myrin. Il la demandera en mariage avant même de la désirer.

Étonné par son ton venimeux, le guerrier la dévisagea. Il avait d'abord cru à une plaisanterie mais ce qu'il discerna le mit mal à l'aise. La jeune Douée était-elle aussi dangereuse que le suggérait la fille de Tchalaï ? Son expression soucieuse ne le rassura pas.

— Je ne crois pas que j'aurai besoin d'utiliser la magie pour me faire aimer, répondit l'adolescente sans se démonter. Qu'en penses-tu Pedro ? ajouta-t-elle en le fixant d'un air malicieux.

Sentant le sang lui monter aux joues, le soldat maudit la capacité des demoiselles à semer le trouble dans son cœur. Depuis qu'il avait rencontré la jeune musulmane, il était sous le charme. Tout comme il était sensible à la chevelure rousse et aux taches de son de Myrin. Furieux d'être manipulé par deux magiciennes, et connaissant suffisamment les femmes pour savoir qu'il valait mieux fuir que d'entamer une discussion dont il ne sortirait pas vainqueur, il explosa :

— Croyez-vous que ce soit le moment de se disputer pour des broutilles ? Nous avons une mission à exécuter. Je vais me promener dans le camp pour sentir le vent et glaner des renseignements.

Myrin redevint brusquement la jeune femme posée et volontaire qu'il connaissait :

— Vous avez raison. Moi, je vais aller laver nos frusques dans les eaux du Genil et bavarder avec les commères du coin.

— Puis-je venir avec toi ? demanda Yasmin d'une voix humble, dès que

Pedro fut parti.

Tout en entassant chemises, jupons et robes dans une panière, la guérisseuse pesa le pour et le contre.

— D'accord ! Au moins tu vas pouvoir te rendre utile et m'aider à porter nos vêtements. Mais une fois au milieu des laveuses, parle le moins possible.

Au bord du fleuve, Myrin s'installa à côté des blanchisseuses de la reine Isabelle et de ses dames d'honneur, l'endroit idéal pour récolter nouvelles et potins. Ces femmes avaient la réputation d'être cancanières, médisantes et coureuses. Yasmin s'agenouilla non loin d'elle et se mit à frotter maladroitement chemises d'hommes et jupons. Très vite, la conversation des lavandières les fascina. Il n'y était question que de la bravoure d'un certain Pérez.

S'adressant à sa voisine la plus proche, Myrin s'enquit :

— Excusez-moi, je viens d'arriver avec mon époux. Quel fait d'armes a réalisé le *caballero* dont vous parlez ?

— Cette nuit, il a franchi les tranchées arabes et pénétré dans Grenade avec quelques compagnons. Il est allé jusqu'à la porte de la Grande Mosquée et y a poignardé un parchemin sur lequel il avait fait écrire l'Ave Maria et le Pater Noster, expliqua sa voisine dans un langage raffiné qui montrait son rang élevé.

Assise sur un rocher, elle surveillait une cohorte de filles plus ou moins jeunes qui frappaient en cadence des draps de coton blanc tout en bavardant à tue-tête pour couvrir le bruit de leurs instruments.

— Pour moi, c'est un fou, hurla une grosse servante aux joues rouges, en continuant à balancer son battoir avec vigueur.

Malgré sa jeunesse, elle était énorme, avec des seins comme des pastèques, un ventre gonflé comme une outre pleine, des bras gros comme des jambons dont la graisse tremblotait à chaque fois qu'elle massacrait son linge. Dans sa face lunaire, ses yeux ressemblaient aux fentes que la cuisinière fait dans la pâte à pain.

— Bravoure n'est pas folie ! s'exclama une adolescente délurée dont les yeux brillaient d'excitation. À genoux, les mains sur les hanches, elle semblait prête à batailler pour défendre son héros.

Sa fougue énerva une maigrichonne d'un certain âge, au visage craquelé comme un vieux mur :

— Moi, j'y crois pas. Comment a-t-il pu franchir l'enceinte ? La ville a une triple muraille, de nombreuses tours, trente portes que surveillent nuit et jour des centaines de sentinelles.

Une face de musaraigne acquiesça d'un air dubitatif avant de s'écrier d'une voix aussi pointue que son museau :

— Carmen a raison ! Où est la preuve ? Au moins le chevalier Ramirez, lui, on l'a vu revenir avec la tête du Maure qu'il avait tué en combat singulier.

Ses petits yeux d'oiseaux fixaient avec malveillance la jeune admiratrice, la mettant au défi de répondre. Celle-ci trouva pourtant la

parade :

— Ses compagnons ont juré sur la Bible que Pérez del Pulgar avait tenu sa promesse.

Cette remarque cloua le bec aux commères peu désireuses d'être traitées de mécréantes.

— Sait-on quel chemin il a emprunté ? demanda brusquement une voix mélodieuse qui tranchait avec la langue rude des lavandières.

Myrin frémit. Toutes les têtes se tournèrent vers l'inconnue basanée qui ne ressemblait pas à une servante. En s'apercevant qu'elles avaient affaire à une Mauresque, les femmes se redressèrent pour converger vers l'intruse. Yasmin sauta sur ses pieds et lança un coup d'œil inquiet à sa protectrice.

— Une saleté d'Arabe s'étrangla la grassouillette d'un air outré. Que fait-elle ici ?

— Une fille à soldats, vu ses frusques, glapit le hareng saur desséché en crachant par terre.

— Quel culot de venir laver ses nippes crasseuses au milieu de lavandières respectables, renchérit la musaraigne de sa voix suraiguë.

Irritée par l'inconscience de sa compagne, la guérisseuse cherchait une idée pour les tirer d'affaire sans se servir des pouvoirs de sa bague. Pedro avait interdit à Yasmin d'utiliser son don, elle ne pouvait, pour les mêmes raisons, utiliser la magie. Elle avait beau se triturer l'esprit, aucune idée ne lui venait. Les mégères se rapprochaient dangereusement, leurs larges battoirs à la main.

Prise de panique, Myrin apostropha l'adolescente amoureuse de Pérez del Pulgar :

— Ne pense plus à ce beau jeune homme. On dit que nous ne sommes guère à son goût, nous les femmes.

La réaction de la jeune fille fut à la hauteur de sa déception : elle se leva, furibonde, les mains sur les hanches en s'écriant :

— Des mensonges ! Elle apostropha ses consœurs : dites-lui, vous autres, qu'il n'est pas comme les Maures.

Plissant ses petits yeux porcins, la grassouillette regarda Myrin et dit d'un ton étonné :

— Comment que tu sais ça, toi la nouvelle ?

— J'ai entendu des soldats ricaner en citant le nom de votre héros. Il y en a même un qui affirmait que c'était pas la première fois que le Pérez il entraît en douce dans Grenade et que les fois précédentes, c'était pas pour planter son dard dans la porte de l'église.

— Sacrilège ! s'écria le hareng saur.

— Si c'est vrai, il mérite le bâcher acquiesça la musaraigne.

— Il n'est pas marié, et ça, à son âge, c'est louche admit la dénommée Carmen.

Une voix raffinée s'éleva du rocher qui servait de siège à l'intendante :

— Pérez del Pulgar est l'amant d'une suivante de la reine. S'il n'est pas

marié, c'est parce que sa mie a un époux. Alors arrêtez de commérer et reprenez le travail.

— Tout ça, c'est la faute aux étrangères. Des espionnes arabes qui sont venues salir la réputation de notre héros pour se venger, maugréa la jeune amoureuse.

Les lavandières se tournèrent de nouveau vers elles et formèrent un cercle qui se resserra peu à peu, les emprisonnant. Nous voilà revenues au point de départ, songea Myrin découragée. Elle allait se décider à caresser sa pierre de lune quand une suave odeur de rose se répandit dans l'atmosphère. Les faces haineuses des mégères se détendirent et un sourire amical flotta bientôt sur toutes les lèvres. Même en sachant que ce revirement était imputable à la magie, Myrin dut s'avouer qu'elle se sentait merveilleusement bien, et prête à aimer son prochain.

Sans attendre, elle rassembla le linge, saisit l'une des anses de la panière, tandis que l'adolescente s'emparait de l'autre puis toutes deux s'éloignèrent en marchant à grandes enjambées. Quand elle eut retrouvé son calme, Myrin s'exclama :

— Tu es folle ! Je t'avais dit de te tenir à l'écart.

— Je contrôlais la situation.

Furieuse, Myrin s'arrêta pour fixer sa compagne d'un regard noir :

— Tu veux que nous finissions sur le bûcher ?

Le visage de Yasmin s'empourpra. D'une voix tremblante, elle murmura :

— Je suis désolée. Je voulais juste me rendre utile. C'est toi qui as raison.

Devant la mine catastrophée de la gamine, sa colère s'évanouit. Élevée dans un palais, cette jeune princesse n'était jamais sortie sans chaperon et ne connaissait rien du monde extérieur où le destin l'avait projetée brutalement. Rejetée par les siens, sans doute promise à un avenir peu reluisant, elle se comportait avec courage sans jamais se plaindre. Myrin eut honte de sa mauvaise humeur.

— Bon ! N'en parlons plus. Mais la prochaine fois, réfléchis avant de parler ou d'agir.

Elle repartit d'un bon pas sans voir le sourire ironique de l'adolescente.

Isabeau était sous le charme. La reine avait la réputation d'être une cavalière émérite, capable de monter les chevaux les plus fougueux et de chasser le daim comme un homme. On disait même qu'elle avait tué un ours avec pour seule arme un épieu. Tous ceux qui l'approchaient étaient fascinés par sa vitalité, son énergie et sa beauté

En 1469, la mère d'Isabeau avait assisté au mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon. Par la suite, elle lui avait souvent conté la magnificence des noces royales. La personnalité de la princesse l'avait tellement impressionnée qu'elle avait décidé d'appeler sa première fille

Isabelle. Hélas, dès ses premiers pas, son grand-père l'avait surnommée Isabeau en mémoire d'une parente, Isabeau de Bavière, devenue reine de France par son mariage avec Charles le Fol. Une union bénie par la naissance de douze enfants mais qui s'était terminée en tragédie à cause du bal des Ardents.

Pour fêter le troisième mariage de Catherine, sa meilleure amie, Isabeau la Bavaroise avait organisé un charivari. Une coutume alors à la mode, une sorte de parodie de cérémonie religieuse pour se moquer des mariages mal assortis ou des remariages. La noce dura deux jours pendant lesquels les musiciens firent beaucoup de bruits discordants avec des ustensiles de cuisines, des claquoirs, des crécelles. Lors d'un charivari l'harmonie était proscrite. Les festivités se terminèrent par un grand bal où se pressait toute la cour de France. Pour s'amuser, le roi et quatre de ses compagnons décidèrent d'effrayer les invités en jouant les sauvages. Enduits de poix, couverts de plumes et de poils d'étope, enchaînés les uns aux autres, ils déambulèrent en dansant et en hurlant au milieu des danseurs. Le frère du roi, une torche à la main, s'approcha trop près des seigneurs déguisés qui s'embrasèrent. Il n'y eut pas de survivants. Devenue veuve, Isabeau fut nommée régente du royaume de France et régna longtemps car de ses douze enfants, aucun ne survécut.

Je me demande quels souvenirs ont influencé mon grand-père, songea Isabeau en contemplant sa souveraine. J'aurais préféré garder mon prénom de naissance.

La reine était vraiment magnifique, une femme hors du commun que la descendante déshéritée des Jerez contemplait avec admiration, envie et méfiance. Méfiance car c'était une fanatique religieuse, proche de Torquemada le nouveau pape, et des légions de l'Inquisition.

À dix-neuf ans, Isabelle de Castille avait épousé par amour son cousin Ferdinand d'Aragon. Mariage bénéfique pour l'Espagne puisqu'il mettait fin à des guerres sanglantes entre les deux États. Pourtant certaines rumeurs l'accusaient d'être une intrigante obsédée par le pouvoir, capable de ruse et de cruauté pour parvenir à ses fins. N'avait-elle pas persuadé son frère Henri IV de Castille de déshériter à son profit sa fille unique, une bâtarde certes, mais de son sang ? À la mort du roi, les partisans de l'héritière légitime avaient déclenché une guerre civile qui avait mis le royaume à feu et à sang. Les armées d'Isabelle, alliées à celles d'Aragon, n'avaient laissé aucune chance aux troupes de sa nièce reléguée désormais dans un couvent.

Protégée du soleil par un immense dais de toile, Isabelle de Castille trônait sur un fauteuil doré, au milieu de ses courtisans. Vêtue d'une robe en soie verte dont le décolleté carré mettait en valeur une grande croix ornée de pierres précieuses, elle souriait tout en observant son entourage de ses grands yeux bleu porcelaine. Ses cheveux blonds et bouclés retenus par un fin diadème d'or ciselé cachaient ses épaules légèrement dénudées, puis tombaient en cascade dans son dos.

Installés sur de simples tabourets de bois, grands d'Espagne et nobles dames, revêtus de leurs plus beaux brocarts malgré le lieu et les circonstances, s'interpellaient, plaisantaient, se moquaient, se lançaient à la tête les paris les plus audacieux. La reine écoutait, riait à un sous-entendu ou à une raillerie, intervenait parfois pour poser une question ou remettre gentiment l'un de ses barons à sa place quand il dépassait la mesure ou s'enhardissait à conter une blague licencieuse.

Assise aux côtés de don Manuel, non loin de la souveraine, Isabeau n'en revenait pas qu'ils soient tous deux acceptés dans ce cénacle très privé. Curieuse, elle se pencha vers son maître :

— Par quel miracle sommes-nous ici ?

La voix énergique d'Isabelle de Castille répondit à sa question :

— Mon cher cousin, vous vous faites rare. Cela fait plusieurs mois que nous n'avons pas eu le plaisir de votre visite. Ma personne vous est-elle à ce point indifférente ?

— Je reviens d'un long voyage dans les marches du Saint Empire germanique, Votre Altesse.

Sa compagne le regarda bouche bée. Impavide, aussi à l'aise que dans l'ancre des brigands, son protecteur s'était levé pour s'incliner avec déférence devant sa souveraine.

— Il paraît que vous avez des objets rares en votre possession ?

— C'est exact, ma chère cousine. Vous êtes toujours aussi bien renseignée.

— Alors approchez et montrez-moi vos trésors.

Soulevant sa besace posée à ses pieds, l'hidalgo déplaça son tabouret qu'il installa près de sa parente. Il ouvrit son sac et en sortit un livre très ancien qu'il tendit à la reine. Elle s'en empara et se mit à le feuilleter avec précaution. En contemplant les enluminures exceptionnelles, un sourire d'émerveillement éclaira son visage.

— Magnifique ! Comment ce psautier du X^e siècle, que je croyais enfermé dans un monastère de l'Athos, est-il entré en votre possession ?

— Hélas ! Madame, quand les Arabes ont envahi la Grèce, les moines ont fui vers l'Italie en emportant une partie des cadeaux que les empereurs byzantins avaient offerts aux monastères du mont Athos. Malheureusement, les Maures installés en Sicile ont dans le même temps progressé vers le nord de l'Italie. En ce moment, ils sont bloqués par les Francs et les Germains au sud d'une ligne Gênes-Venise. C'est dans cette ville frontière, où se sont réfugiés nombre de papes venus des laures, que j'ai pu acquérir ce manuscrit.

— Remercions le Seigneur qui vous a permis de récupérer ce trésor, mon ami. D'après vos observations, croyez-vous que les armées chrétiennes parviendront à conserver ces cités dans leur giron ?

— Selon mes sources, le sultan de Constantinople Bayezid II est très intéressé par l'Égypte. Les Arabes ont donc d'autres soucis que de s'emparer de Venise ou de partir à la conquête de l'Helvétie et du Saint Empire

germanique.

— Bien ! Nous ne serions pas en mesure en ce moment de secourir nos alliés. Nous avons d'autres priorités, Grenade, puis de l'autre côté du détroit, les royaumes berbères qui sont pour nous un danger permanent.

D'un geste doux, elle referma le livre posé sur ses genoux et le tendit à l'une de ses dames de compagnie. Son interlocuteur lui en offrit un autre, dont la reliure en argent sculpté brillait de mille feux. Elle le feuilleta et s'attarda sur une peinture aux couleurs vives qui représentait l'un des évangélistes. Assis sur un grand tabouret recouvert d'un coussin rouge, il écrivait ses mémoires.

— Ce tetraévangile est postérieur de deux siècles au manuscrit précédent. L'avez-vous acquis au même endroit ?

— Non. Je l'ai acheté à un chef de bande qui vit dans les grottes d'Olvera. D'après ce qu'il m'a dit, il avait dévalisé, et sans doute tué, des pèlerins francs sur le chemin de Compostelle.

À la grande surprise d'Isabeau, la souveraine posa sa main sur l'épaule droite de Manuel et murmura d'un ton compatissant :

— Mon cousin, je comprends votre humeur et j'entends vos reproches, bien que vous ne les profériez pas ouvertement. Je connais parfaitement la situation, et je n'ai rien oublié de vos précédents rapports sur les bandes de brigands qui ravagent les royaumes d'Espagne. Dès que Grenade sera tombée entre nos mains, je vous promets d'envoyer mes troupes nettoyer ces nids de felons. Je vous offrirai la tête de Tio Pepe.

Un léger sourire accueillit ces paroles :

— Tio Pepe est mort, Madame. Puis il ajouta d'un ton aigre-doux : mais je suis sûr qu'il est déjà remplacé

Il se passa ainsi une bonne demi-heure pendant laquelle don Manuel, tout en présentant des parchemins et de petites icônes à sa souveraine, lui faisait un rapport concis sur différents sujets. Quand il eut épuisé ses trésors, il murmura :

— Pour me faire pardonner mon impolitesse, permettez-moi de vous offrir ceci.

Il lui présenta une pochette en satin rouge.

Les yeux brillants, la reine desserra les cordons de la bourse et sortit une croix pectorale en or sertie de perles et de pierres précieuses.

— Seigneur ! Un encolpion byzantin. Le camée central est magnifique ; la Vierge et le Christ enlacés. Merci mon cousin, c'est un présent qui me touche beaucoup. La Vierge de la future cathédrale de Grenade le portera en pendentif. Vous m'avez fait grand plaisir. Des lettres de change vous seront portées dans votre tente pour mes achats. Vous pouvez vous retirer et profiter d'un repos bien mérité. Vous connaissant, je sais que vous ne resterez pas longtemps parmi nous.

Comme son noble interlocuteur semblait vouloir s'attarder, elle le regarda d'un œil perçant et demanda :

— Auriez-vous glané d'autres informations importantes, don Manuel ?
— Hélas non, Votre Majesté. Mais j'ai appris une nouvelle intéressante.
— Vous piquez ma curiosité, marquis. Je vous permets de m'en faire part.

— Il semblerait qu'un converti soit arrivé récemment au camp de Santa Fé pour s'enrôler sous votre bannière. Il est accompagné de son épouse et de sa fille.

Le cœur d'Isabeau fit un bond dans sa poitrine. Ainsi Pedro et Myrin étaient sains et saufs. Mais comment Manuel avait-il eu connaissance de leur présence ? Soudain elle comprit. Il n'en savait rien, mais comme l'avait suggéré Koldo, les fugitifs devaient passer par Santa Fé pour pénétrer dans Grenade. Le traître, pensa-t-elle, voilà comment il compte les retrouver. Les serviteurs d'Isabelle vont se renseigner et s'ils sont là, ils les trouveront. Elle leva la tête pour jeter un coup d'œil furtif vers le trône. La reine semblait surprise par les propos de son espion. Puis, brusquement, une lueur de compréhension traversa son regard. Elle hocha la tête d'un air appréciateur :

— Je comprends. Quelle stimulation pour mes Castellans que de voir d'anciens musulmans se rallier à nous. Et quel outrage pour les assiégés. J'aimerais rencontrer ces vaillantes personnes. Qu'on les convoque pour la veillée de ce soir. Don Manuel, je suis sûre que vous aimeriez assister à l'entrevue. Je compte sur votre présence.

Quand ils furent suffisamment loin de la tente royale, Manuel se mit à siffloter avec entrain.

— Mon cher Luis, nous avons bien travaillé. Allons déjeuner dans une de ces tavernes ambulantes.

— Vous comptez livrer les fugitifs à l'Inquisition ? demanda-t-elle d'une voix sèche où perçait un certain mépris.

Son maître s'arrêta net et, surpris par son ton, examina sa mine boudeuse :

— À l'Inquisition ? Quelle idée !

— C'est vrai, j'oubliais. Ils doivent d'abord trouver le manuscrit.

— Toi mon garçon, tu as trop d'imagination. Cela t'apprendra à écouter des conversations qui ne te concernent pas. Tu devrais savoir qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Perplexe, Isabeau étudia le beau visage de l'hidalgo. Aimantée par la transparence de ses yeux, elle eut l'impression de se noyer dans les eaux vert pâle d'une crique. Malgré elle, son corps se rapprocha de lui. Elle sentit son souffle sur ses lèvres et se mit à trembler. Manuel se pencha vers elle puis se redressa et tourna les talons en direction d'une grande auberge de toile. Pestant contre son incapacité à comprendre cet homme, elle le suivit le cœur serré, la gorge douloureuse, luttant contre une trop forte émotion.

Soudain, la jeune fille comprit que les retrouvailles avec Pedro présentaient un danger. Son déguisement ne tromperait pas le maître d'armes.

Ils avaient ferraillé si longtemps l'un contre l'autre... Pedro lui avait enseigné tout ce qu'elle savait. Il connaissait ses expressions, ses failles, ses gestes. Il devinerait son identité au premier coup d'œil. Pourvu qu'il ne la trahisse pas. Un frisson la parcourut en songeant à ce qui l'attendait si elle était découverte : le couvent, la prison ou le bûcher.

Pourtant cette rencontre était le moyen de les avertir de la duplicité de son sauveur. En pensant à lui, elle se rappela une question qui la tracassait :

— Quel est votre nom ? Vous êtes vraiment marquis ?

— On ne t'a jamais dit que la curiosité était un vilain défaut ?

Une véritable anguille, mais elle ne se laissa pas intimider :

— J'aimerais savoir à qui je dois la vie. Je préférerais aussi éviter les bévues. Les temps sont durs et les espions sont partout.

Il lui lança un clin d'œil moqueur :

— Tu as raison, je te dois une explication. La reine me donne ce titre que je ne mérite pas quand elle est contente de mes renseignements et de mes présents. Voilà, tu es satisfait ?

Pas vraiment, pensa la jeune fille, qui acquiesça de la tête pour cacher sa frustration. Était-il réellement le cousin d'Isabelle la Catholique, ou n'était-ce encore qu'un leurre ?

9

La Veillée

— JE N'EN PEUX PLUS, gémit Yasmin, ce linge mouillé est si lourd. Tu cours comme si tu avais le diable aux trousses. Je veux m'arrêter.

Tout en continuant à marcher à grands pas, Myrin jeta un regard derrière elle. Impossible de ralentir. Les trois mégères les suivaient toujours, à une distance respectable, mais sans se cacher. Collées l'une contre l'autre, la musaraigne et le hareng saur encadrant la grosse vache, elles parlaient d'un air excité. Comme si elles hésitaient encore sur la décision à prendre. Leurs mines cruelles ne promettaient rien de bon.

Sa compagne ne s'était pas aperçue de leur présence. Myrin hésita, puis décida de ne rien dire. Inutile de l'affoler. Son silence énerva l'adolescente :

— Tu m'entends, je veux me reposer.

— Avance et tais-toi. Si tu m'avais obéi, nous n'en serions pas là.

En réponse, la gamine lâcha l'une des anses de la panier qui déversa une partie de sa charge sur la terre poussiéreuse. Sans un regard pour les chemises blanches souillées, elle se campa devant son aînée et cracha :

— Puisque ma façon d'agir ne te plaît pas, tu n'as qu'à te débrouiller seule. Moi je vais aller explorer l'échoppe de tissus

La gifle claqua avant qu'elle ait terminé sa phrase. Myrin avait réagi avec une violence qui ne lui était pas habituelle. Blême, elle contemplait la marque laissée par sa main sur la joue gauche de la parfumeuse. Comment avait-elle pu ? Soudain, le visage de Yasmin se transforma sous l'effet d'une fureur terrifiante. Les yeux fous, la bouche ouverte, elle haletait comme un chien enragé. Prête à mordre ! Myrin se jeta sur le sol. Couchée dans la poussière, elle sentit qu'elle venait d'éviter de justesse l'haleine venimeuse de la maîtresse des parfums. Elle se relevait quand un brouhaha menaçant lui rappela le danger qui se rapprochait. Flageolante, elle se précipita dans une boutique.

Quand elle revint, la crise de folie qui s'était emparée de Yasmin semblait terminée. La jeune fille était hagarde, mais apaisée.

— Je suis désolée pour la gifle. Garde ton calme et laisse-moi gérer la situation.

Honteuse, Yasmin chuchota d'une voix misérable :

— Où étais-tu ?

La réponse se perdit dans les criailleries d'une bande de harpies qui fonçaient vers elles.

— La voilà, c'est elle.

— C'est une sorcière, attrapez-la !

— Livrons-la à l'Inquisition !

— Qu'elle périsse dans les flammes !

Ameutée par les hurlements des lavandières, une troupe disparate d'hommes et de femmes entourait désormais les fugitives. La guérisseuse parcourut la foule des yeux, en quête d'une opportunité, mais toute fuite semblait impossible. Un bel hidalgo aux yeux bleus s'arrêta pour regarder la scène, puis continua son chemin en haussant les épaules.

D'une voix forte, elle tenta de couvrir les vociférations des gens :

— C'est une erreur ! Laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé.

L'une des lavandières, la grosse aux joues rouges, la bouscula puis lui saisit le poignet droit. Myrin tenta de se dégager, mais l'autre raffermir sa prise en lui enfonçant ses ongles dans la peau. Alors de son poing gauche, la guérisseuse frappa un grand coup dans l'énorme estomac de la furie, qui sous le choc se plia en deux et lâcha sa prisonnière. Dans la bagarre, le foulard qui dissimulait les cheveux de Myrin se détacha, libérant ses boucles flamboyantes. Une clameur horrifiée s'éleva de la foule ;

— Une sorcière rousse !

— Les flammes de l'enfer !

— La putain du diable !

Le désespoir envahit Myrin. À ses côtés, recroquevillée sur elle-même, Yasmin gémissait comme un chiot perdu.

En entendant les accusations des servantes, le grand d'Espagne revint sur ses pas et se décida à intervenir. À grands coups de fouet, il se fraya un passage dans la foule.

— Holà, que se passe-t-il ici ?

Parvenu au centre du cercle formé par les badauds, il regarda d'un œil glacial les deux accusées, puis les lavandières avant de prendre la plus maigre à partie.

— De quoi accuses-tu ces jeunes filles ?

— La moricaude nous a ensorcelées.

Il haussa les sourcils d'un air surpris :

— Qu'a-t-elle fait ? Tu sembles normale.

— J'vous dis qu'elle m'a jeté un sort, et pas qu'à moi.

L'inconnu l'examina attentivement, fit le tour de sa personne, jeta un regard perplexe sur ses comparses, plissa les yeux dans un effort de compréhension, puis son visage s'éclaira d'un sourire taquin :

— C'est elle qui t'a transformé en planche à pain ?

Quelques gloussements accueillirent sa plaisanterie. Il se tourna alors vers la lavandière rubiconde qui, les mains sur l'estomac, se dandinait sur

place comme une oie trop grasse.

— Et toi je suppose qu'elle t'a... engrossée ?

Un éclat de rire général fusa.

Oubliant toute retenue, la dénommée Carmen s'écria :

— Elle nous a enfumées avec une odeur de rose.

— Alors là, je ne sais plus quoi dire, persifla l'hidalgo. Il est vrai que vous trois n'avez pas dû souvent sentir la rose.

Passionnée par cet échange, la foule s'était tue pour écouter, ravie, les moqueries du grand d'Espagne.

Sentant que les lavandières avaient perdu l'oreille bienveillante des badauds, Myrin sortit de sa poche la fiole qu'elle venait d'acheter, la brandit pour attirer l'attention, puis elle la fracassa contre un gros caillou. Un parfum reconnaissable entre tous se répandit dans l'atmosphère, avec les mêmes effets que l'haleine parfumée de Yasmin : les gens se regardèrent en souriant d'un air entendu, échangèrent quelques railleries sur la bêtise des commères, puis s'en allèrent vaquer à leurs occupations. La récréation était terminée.

Piteuses, les accusatrices s'esquivèrent, l'oreille basse et la mine morose.

En quelques minutes, les Douées se retrouvèrent seules. Myrin chercha du regard l'homme qui les avait tirées d'affaire mais il avait disparu. Elle ne l'en remercia pas moins mentalement. Si la situation avait empiré...

Quand Myrin, suivie d'une Yasmin taciturne, pénétra dans la tente, Pedro les attendait avec impatience.

— Où étiez-vous passées ? Je commençais à me faire du souci.

L'adolescente s'éclipsa pour étendre le linge mouillé sur l'herbe jaunie par le soleil. Sa conduite était tellement inhabituelle, que le soldat interrogea Myrin du regard.

Celle-ci avait d'abord décidé de passer sous silence la conduite de la jeune magicienne, mais en pensant aux conséquences, elle changea d'avis et rapporta leurs mésaventures.

— Si cet hidalgo n'était pas intervenu, nous n'avions aucune chance d'échapper aux griffes de l'Inquisition. J'espère que ces trois harpies ne sont pas allées nous dénoncer.

— Si tel était le cas, nous serions déjà arrêtés.

Préférant changer de sujet, elle conclut :

— La bonne nouvelle, c'est qu'il est possible d'entrer dans Grenade !

— De ce côté-là, il n'y aura en effet aucune difficulté. Je connais le chemin emprunté par Pulgar. Nous avons un problème plus sérieux. En votre absence, un messager est venu nous porter une invitation pour la veillée royale. Notre souveraine veut faire notre connaissance.

Alarmée, la guérisseuse s'exclama :

— Cet ordre ne me plaît pas. Pourquoi veut-elle nous voir ?

— Je l'ignore, mais voyez plutôt le bon côté de la situation. Vous allez avoir la chance incroyable d'être reçue à la Cour et de contempler la reine. Le

rêve de toutes les demoiselles de ce royaume.

— Sommes-nous obligés d’emmener notre nouvelle amie ?

— Discuter les ordres d’Isabelle de Castille ? Voilà bien une idée de rouquine téméraire. Nous irons tous les trois. Tout se passera bien.

Sa déclaration ne rassura pas la guérisseuse qui savait reconnaître sur les visages les émotions contradictoires. Pedro n’était pas sincère.

La reine était flattée et fière que des *conversos* rejoignent son armée, mais il était de notoriété publique qu’elle s’en méfiait et ne les aimait pas. Le moindre faux pas... Le vrai problème, c’était Yasmin, son inexpérience, sa fougue, son côté jeune chiot. En compagnie de la jeune magicienne, Myrin se sentait vulnérable.

La fille de Tchalaï ne savait pas ce qui lui faisait le plus peur, les impairs de la princesse, comme elle l’avait baptisée, ou l’usage immodéré que celle-ci faisait de son pouvoir.

Cette pensée l’irrita. Oserait-elle utiliser son propre don s’il le fallait ? Elle contempla la pierre de lune. Au repos, sa couleur nacrée semblait inoffensive, simple caillou poli et doux au toucher. Le moment viendrait où elle serait obligée de s’en servir. Quelles en seraient alors les conséquences ? Yasmin avait plusieurs fois fait appel à son talent et ne semblait pas en avoir souffert. Au contraire. Une bouffée de colère l’envahit, presque aussitôt remplacée par une grande tristesse mêlée d’amertume. Pour ne pas s’attendrir sur son sort, elle s’adressa à Pedro qu’elle trouvait un peu trop optimiste :

— Pourquoi ne pas fuir maintenant ? Koldo n’est pas un imbécile, il finira par arriver avec ses tueurs.

— Nous partirons cette nuit, après notre entrevue avec la reine. En attendant, reposons-nous.

Soudain le maître d’armes rougit. Sans doute avait-il pris conscience du ton sec qu’il venait d’employer. Myrin avait suffisamment de bon sens pour respecter ses décisions. Elle s’approcha de lui, lui planta un baiser sur la joue, mais ne put s’empêcher de le taquiner :

— Bravo mon ami. Depuis votre recrutement, vous donnez des ordres comme un maître d’armes.

L’air gêné d’un enfant pris en train de faire une bêtise, Pedro balbutia :

— Les apparences sont trompeuses.

Surprise par cette réponse qui ne semblait pas lui être destinée, Myrin se retourna. La princesse se tenait sur le seuil de la tente et les contemplait d’un air malicieux. Ravie d’être le point de mire, elle fit la moue avant de déclarer d’une voix ironique :

— Je ne crois que ce que je vois. Regardant Myrin dans les yeux, elle pouffa : ne vous inquiétez pas, je n’utiliserai pas mon don pour séduire votre amoureux.

Choquée par son impudence, la guérisseuse s’apprêtait à la tancer, quand Pedro répondit :

— Tu te trompes Yasmin, je ne suis pas son amoureux.

L'adolescente fit la moue.

Myrin se sentit rougir puis elle réalisa que le guerrier venait de la rejeter devant une petite peste qui se jouait d'eux. Exaspérée, elle s'exclama :

— Bel exemple de lâcheté masculine. N'avez-vous point songé à m'embrasser ? Niez-vous m'avoir désirée ?

— Ne prenez pas vos rêves pour des réalités.

— Mes rêves ou vos rêves ?

— Myrin, voilà qui est indigne de vous.

— Je ne fais que suivre votre exemple.

Un éclat de rire les ramena à la réalité. Hilare, la Mauresque s'amusait comme une enfant. Elle se rapprocha d'eux et exhala un léger nuage parfumé à la rose. En trois enjambées, Myrin bondit vers elle, la prit par les épaules et la secoua brutalement.

— Arrête immédiatement ! Tu n'as donc rien appris ? Nous aurions dû te laisser à la *venta*.

D'un air digne, Yasmin traversa la tente et rejoignit sa couche en marmonnant :

— Je voulais juste rendre service.

La fille de Tchalaï se tourna vers Pedro :

— N'oubliez pas vos obligations, maître d'armes. Vos élèves vous attendent.

Une fois seule avec sa jeune compagne, elle alla s'asseoir à ses côtés sur le matelas de paille et dit d'une voix lasse :

— Je regrette mes paroles. Ton don est précieux, mais tu dois apprendre à l'utiliser à bon escient. Tu dois aussi respecter les sentiments des autres et ne pas les provoquer. Nous sommes des fugitifs, notre vie ne tient qu'à un fil, ne l'oublie jamais.

— C'est à moi de m'excuser. Tu as raison, je me suis conduite comme une enfant gâtée. Elle hésita quelques secondes puis ajouta d'un ton piteux. J'ai un aveu à te faire. Avant l'arrivée des lavandières, j'ai essayé de te tuer. Heureusement que tu es tombée, sinon...

— Je ne suis pas tombée, je me suis jetée par terre. Ton visage était si terrifiant...

— Seigneur ! Que le Miséricordieux me pardonne ! J'ai été heureuse de vous rencontrer tous les deux, mais je représente un danger pour vous. Après la réception, je m'en irai.

Partagée entre soulagement et culpabilité, Myrin secoua la tête :

— Pour aller où ? Une musulmane perdue au milieu du camp de la Sainte-Foi, tu ne tiendras pas deux jours avant d'être démasquée.

— Mon don peut me sortir de situations délicates.

— Il peut surtout te conduire au bûcher.

— Alors que proposes-tu ?

— Nous allons ensemble à Grenade. Là, tu pourras décider.

Une adolescente en larmes se jeta dans ses bras et se blottit contre sa

poitrine.

Soudain, malgré elle, Myrin confia à celle qu'elle considérait peu de temps auparavant comme une gamine insupportable :

— Pedro est un homme soumis à ses appétits. Pour lui, je ne suis qu'un corps désirable.

Sa compagne secoua la tête d'un air écœuré :

— C'est incroyable ! À ton âge, tu ne connais rien aux hommes. Il n'ose pas se déclarer parce qu'il a peur que tu le trouves trop vieux, et non l'inverse. Il pourrait être ton père. Enfin presque.

— De toute façon, une fois à Grenade, il choisira une femme de sa condition et de sa religion, rétorqua Myrin d'un ton sec pour clore le débat.

Comment avait-elle pu se laisser entraîner dans une discussion aussi personnelle ? Aussi loin qu'elle se souvienne, Myrin n'avait jamais eu d'amie. La seule personne avec qui elle se sentait en confiance était sa mère, mais le plus souvent elles se comprenaient d'un regard. Tchalaï lui manquait tellement. Elle aurait voulu pouvoir s'allonger sur un lit et pleurer toutes les larmes de son corps.

Le rire perlé de Yasmin la sortit de ses pensées moroses.

— Mes deux sœurs étaient musulmanes. Elles ont pourtant épousé des chrétiens. Ne sous-estime pas les pouvoirs de l'amour.

Attendrie par ces paroles, même si elle conservait quelques doutes sur la question, Myrin acquiesça :

— Tu as raison.

— Et moi je te promets de ne pas encourager ton amoureux à me faire la cour.

Comme Myrin fronçait les sourcils, elle ajouta précipitamment :

— Je plaisante. Notre guerrier se sent responsable de moi. Il éprouve des sentiments paternels. Laisse-lui le temps, il s'en rendra compte tout seul.

En entrant dans l'estaminet, Isabeau fut suffoquée par l'odeur de fauves que dégageait une flopée de soldats mal lavés. Peu rassurée par les trognes avinées des soudards, elle s'empressa de suivre son protecteur qui se faufilaient entre les tables. Les hommes profitaient d'une trêve pour ripailler et se saouler, mais l'atmosphère était lourde. Il suffisait d'un geste mal interprété, d'un mot maladroit pour que leur sauvagerie naturelle ressurgisse, que leurs instincts de tueurs reprennent le dessus. La moindre étincelle pouvait déclencher une bagarre. Manuel finit par atteindre la table vide qu'il convoitait.

Après leur rencontre avec la reine, il lui avait conseillé de faire la sieste puis s'était éclipsé pendant des heures. À son retour, il arborait une mine ravie. Elle n'avait pas osé lui poser de questions. Elle versa de l'eau dans le verre de vin tiède que l'on venait de leur apporter et l'avalait d'un trait. Soudain, sur le seuil de la tente, elle aperçut une silhouette familière et faillit s'étrangler. Elle lâcha son verre. Les larmes aux yeux, elle se mit à tousser.

Compatissant, Manuel vint à la rescousse et lui tapa plusieurs fois dans le dos. Quand elle put respirer, elle chercha des yeux le guerrier qui venait de pénétrer dans l'auberge. Il semblait perdu. Cela faisait longtemps qu'il avait quitté les champs de bataille. Il hésita, faillit ressortir, chercha des yeux une place libre, en vain. C'était l'heure du souper et les clients s'empiffraient.

Devant son air perplexe, une servante le prit par la main, le tira vers le fond de la salle en lui désignant une table reléguée dans un coin sombre. À ce moment-là, son compagnon se leva. D'un geste, il invita le soldat à leur table. L'homme remercia son hôte en s'inclinant et s'assit. Isabeau, tremblante, baissa la tête sur son assiette et se mit à grignoter quelques olives tout en jetant un coup d'œil sur le visage de Manuel. Elle commençait à le connaître et devina immédiatement que l'espion de la reine savait qui était le nouveau venu. Il arborait un air de contentement qui ne trompait pas. Il avait dû pister sa proie tout l'après-midi.

Grand seigneur, il offrit à boire à l'invité avant de dire d'un ton nonchalant :

— Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Manuel. Je reviens des marches du Saint Empire germanique. En bon sujet de Son Altesse Isabelle de Castille, je ne pouvais manquer la prise de Grenade.

Dépitée, Isabeau vit combien le charme de l'hidalgo était puissant. Même le maître d'armes, homme ombrageux et solitaire, y était sensible.

— Pedro pour vous servir, ancien maître d'armes d'une seigneurie de la Frontera. Je suis là pour les mêmes raisons.

Aucune méfiance dans sa voix. Il était détendu et semblait apprécier son hôte. Les deux hommes bavardaient comme de vieux amis, sans se soucier de la présence d'Isabeau. Ce qui l'arrangeait.

— J'ai l'impression que vous venez d'arriver ?

— C'est exact. Je suis là depuis ce matin.

— Pourquoi un homme de votre âge s'est-il engagé ? Le combat vous manquait ?

— Ma situation a changé.

— Pardonnez-moi, je suis un incorrigible curieux. Considérant vos origines, c'est courageux de venir vous engager dans les armées d'Espagne. Sans doute êtes-vous seul dans la vie ?

— Vous vous trompez messire, ma femme et ma fille m'accompagnent.

Isabeau grinça si fort des dents que ses deux compagnons l'entendirent.

— Ce jeune homme semble malade, remarqua Pedro.

— En effet. Luis, mon garçon, que se passe-t-il ? Tu as encore avalé de travers ? Allons, rassure notre ami et montre-lui ton visage.

Dans sa voix, l'ironie était palpable. Elle prit son courage à deux mains et releva la tête pour sourire à l'invité.

— Monsieur, rassurez-vous. Je vais bien.

Pedro la contempla sans ciller puis acquiesça :

— Tant mieux. Il est vrai que ce vin à soldats est un peu rude pour un

jeune homme.

La nièce de la marquise de Jerez n'eut pas le temps de répondre. Son mentor se leva et jeta quelques pièces sur la table en disant :

— Nous devons nous préparer pour la veillée. À vous revoir, maître d'armes. Je suis sûr que votre savoir-faire sera utile à nos jeunes recrues.

Après leur départ, Pedro, encore éberlué par la rencontre, mit quelques instants avant de reprendre une respiration normale. Puis il sauta sur ses pieds et s'en alla rejoindre ses amies. Quand il entra dans la tente, elles dormaient l'une contre l'autre. Il fut soulagé de voir qu'elles avaient fait la paix, du moins en apparence.

S'allongeant sur sa natte, il décida de prendre du repos. Une heure plus tard, il se leva frais et dispos pour préparer un repas composé de tomates, de jambon cru, de pain et de trois oranges achetées en chemin. Puis il réveilla ses compagnes et les invita à se restaurer. Il attendit qu'elles soient confortablement installées en tailleur sur la natte posée sur le sol de terre battue pour leur annoncer la nouvelle :

— Devinez qui j'ai rencontré tout à l'heure ?

La voix tremblante, Yasmin suggéra :

— Koldo et ses sbires ?

— Non. Une personne que Myrin connaît bien.

— Isabeau !

— Exact. Je n'ai pas eu le temps de lui parler, mais c'était elle, déguisée en garçon. Elle se fait appeler Luis. Alors si nous la rencontrons, gardez votre sang-froid et faites semblant de ne pas la connaître.

Soudain il vit Myrin fermer brièvement les paupières. Le visage blême, elle semblait terrassée par ses souvenirs. Il se rappela alors que Tchalāï passait beaucoup de temps à l'Alcazar de Jerez. Sous son regard compatissant, la guérisseuse reprit le contrôle de ses émotions :

— Une bonne nouvelle.

C'était de nouveau la jeune fille calme et efficace qu'il appréciait. Il savait pouvoir lui faire confiance en cas de coup dur. Il jeta un coup d'œil sur le visage en amande de Yasmin, des yeux de gazelle, une peau dorée, des lèvres encore enfantines. Une adolescente fragile qui avait besoin de protection. Puis il se remémora la mort brutale de son serviteur devant la *venta*. Pourquoi se sentait-il responsable de cette gamine ? Elle savait se défendre.

— Il serait temps de nous préparer pour la cérémonie, dit-il d'une voix plate.

Après avoir revêtu l'uniforme qu'on lui avait confié quand il avait signé son engagement, il sortit de la tente pour laisser ses compagnes s'habiller. Yasmin fouilla dans son coffre jusqu'à ce qu'elle trouve deux jolies robes en soie naturelle. Des guirlandes de fleurs brodées décoraient le décolleté carré, les larges manches et le bas de la jupe. Ravie, elle en offrit une à son aînée.

Myrin, peu habituée à d'aussi riches étoffes, saisit la robe avec précaution :

— C'est magnifique. Je n'ai jamais porté d'aussi beaux vêtements.

La benjamine se fit deux tresses qu'elle enroula sur ses oreilles. Quant à Myrin, elle rassembla ses cheveux roux en chignon puis les dissimula sous un voile blanc qu'elle emprisonna dans une résille de fils dorés.

Quand vint l'heure de paraître devant la reine, Pedro prit la tête du petit groupe et le guida vers le lieu des audiences. Comme ils arrivaient dans le quartier réservé à la famille royale, il se pencha vers Myrin, la prit par les épaules et la serra contre lui en chuchotant d'une voix rauque :

— S'il se passe quoi que ce soit, pensez à votre mission et fuyez vers Grenade. Ne vous occupez pas de nous ; nous vous rejoindrons dès que possible.

Troublée par la proximité de leurs corps, elle acquiesça d'un signe de tête.

Le crépuscule déployait son manteau de velours indigo piqué de lucioles. La lune cabossée clignait de l'œil et riait jaune, affaiblie par les lumières du camp. Oubliée la fournaise de l'après-midi. Un zéphyr rafraîchissant caressait la peau, agitait les coiffes et les cheveux et redonnait de l'énergie aux corps anéantis par la chaleur. Seules les cigales dépitées s'étaient tues.

Bien que l'audience ait lieu en plein air, le spectacle était grandiose et intimidant. Ils traversèrent une haie de soldats en uniformes chamarrés qui brandissaient des torchères, puis entrèrent dans un grand cercle formé par les gardes personnels de la reine et du roi. À l'intérieur du cercle, debout sur plusieurs rangs, des courtisans attendaient le début de la séance. Au fond, sur deux trônes accolés, les Rois Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, emmitouflés dans des capes d'hermine, resplendissaient de beauté, de grâce et d'intelligence.

Domage qu'Isabelle de Castille cache une âme aussi ténébreuse, pensa Myrin en se rappelant les mises en garde de sa mère. Lors des réunions sabbatiques où les siens priaient le Dieu d'Israël, Tchalaï de Luz avait souvent averti ses coreligionnaires.

« Ne vous endormez pas sur des promesses qui ne seront pas tenues. Dès que l'Espagne sera reconquise, les Juifs seront chassés, pourchassés, exterminés. Même les marranes. »

Cette évocation réveilla une fois encore une douleur profonde. Baissant la tête, elle contempla longuement son annulaire gauche où miroitait la pierre de lune. Fascinée par le cabochon irisé, elle se mit à le caresser, l'esprit toujours obnubilé par la personnalité de la reine. « Cette femme est belle extérieurement, mais son cœur ne connaît pas la pitié ni la bonté, pensa-t-elle. De la glace brûlante ! »

Depuis son arrivée dans la cour des audiences royales, Myrin cherchait

des yeux Isabeau. Elle la trouva enfin, non loin d'eux, dans l'entourage immédiat de la reine. Curieusement, elle eut l'impression qu'un grand papillon noir voletait devant le visage de la jeune fille travestie. Celle-ci semblait perturbée. Les yeux agrandis par l'angoisse, elle se mordait les lèvres, comme si elle craignait un terrible malheur.

Quand toutes les personnes convoquées furent entrées, les gardes fermèrent le cercle. Comme une prison, pensa Myrin. Il se passa un long moment consacré à la présentation des invités exceptionnels. De nobles visiteurs étaient venus de toute l'Espagne saluer et encourager le couple souverain. Le camp de Santa Fé était, de toute évidence, le lieu où il fallait être et paraître. Le dernier endroit à la mode.

Enfin leur tour vint. Un serviteur aboya : Pedro de Casares. Au château, la rumeur courait que Casares était le village où le grand-père d'Isabeau avait trouvé le jeune orphelin. Le village où son père avait trouvé la mort. L'ancien maître d'armes du marquis de Jerez s'avança d'un pas martial. Myrin saisit la main de sa jeune amie et le suivit.

Soudain, derrière les trônes, elle aperçut deux silhouettes en grande conversation : le Grand Inquisiteur d'Andalousie et son chien de chasse, le guerrier noir au masque d'argent.

Les nerfs tendus comme les cordes d'une harpe, Myrin prit conscience que le temps était venu. Pense à ta mission, lui souffla une voix familière, celle de la vieille Bibi. Les informations que lui avait transmises le livre trouvé dans la bibliothèque de l'Aggartha lui revinrent en mémoire.

10

La Fuite

DEPUIS SON ARRIVÉE AU CAMP DE SANTA FÉ, Isabeau avait un mauvais pressentiment. Sa rencontre fortuite avec le maître d'armes l'avait rassurée. C'était un signe positif. Elle n'avait pas eu l'opportunité de lui expliquer la situation, mais au moins ils ne risquaient plus de se trahir mutuellement.

Et voilà qu'en présence des souverains, alors que tout s'annonçait pour le mieux, le grand papillon avait fait son apparition. Tout à coup, le porteur de mauvaises nouvelles s'envola pour s'immobiliser au-dessus de deux personnages qui n'auraient pas dû se trouver là.

Elle pensa aussitôt à ses amis. En se présentant devant les souverains, ils découvrirait la présence d'Alonso Jimenez et de Koldo. Ils ne couraient aucun danger, du moins jusqu'à la découverte du manuscrit, mais cela, ils l'ignoraient. Les connaissant, elle eut peur qu'ils n'accomplissent un acte désespéré. Elle hésita, puis décida de prendre le risque. Après tout Manuel avait ordre d'infiltrer le petit groupe. Se penchant vers lui, elle chuchota.

— N'est-ce pas Pedro, l'homme de la taverne, en compagnie de sa femme et de sa fille ? Ce sont les personnes dont le vieux moine nous a parlé, n'est-ce pas ? Les fugitifs recherchés par l'Inquisition, ceux dont vous devez gagner la confiance ?

Il lui lança un coup d'œil en coin où perçait une lueur d'admiration :

— Diantre, tu es décidément un jeune homme surprenant. Œil de lynx et mémoire d'éléphant, sans parler de ta maîtrise des lames courtes. Tu as raison, ce sont eux.

— On dirait que votre piège a fonctionné.

— Une chance, cette rencontre fortuite avec le maître d'armes. Il nous sera plus facile de renouer le contact. Après la veillée, nous ferons plus ample connaissance.

— Je trouve étrange que Koldo soit revenu.

Elle le sentit se raidir à ses côtés. Ainsi, comme elle le pensait, il ne les avait pas vus. Se penchant vers lui, elle chuchota :

— Dissimulé derrière le fauteuil de la reine. Qui est l'Inquisiteur à ses

côtés ? Vous le connaissez ?

— Très bien, hélas ! Le Grand Inquisiteur d'Andalousie est un homme impatient. J'ai peur qu'il ne veuille interroger Myrin sans attendre.

— Ce serait dommage. J'aimais assez l'idée d'une chasse au trésor.

— Je vais te confier ta première mission. Pendant que je fais diversion, rejoins nos trois fugitifs et pars avec eux.

Elle ne s'attendait pas à cette proposition et son cœur s'emballa. L'idée de partir sans lui la désorientait. Elle n'avait pas envie de le quitter. Puis elle se rappela que c'était un espion. L'occasion de le semer était inespérée ; l'occasion aussi de prévenir ses amis du piège tendu.

— Et vous ?

À sa grande honte, sa voix chevrotait. Il dut sans apercevoir car pour la première fois il lui caressa la joue d'un geste presque tendre :

— Si je ne vous rejoins pas en chemin, rendez-vous à Grenade sur le pont des Tanneurs demain à midi.

En un clin d'œil, l'hidalgo se transforma en grand d'Espagne, un mélange de grâce et de fierté ombrageuse, très intimidant pour les courtisans qui n'appartenaient pas à ce cercle restreint et tout-puissant. Sortant de la poche de son pourpoint en velours noir une petite bible enluminée par des artistes byzantins, il fendit la foule pour se rapprocher de sa suzeraine.

Tout naturellement, les invités s'écartèrent pour lui faire une haie d'honneur. Il bouscula Pedro et ses compagnes, les clouant sur place de son regard arrogant, puis les dépassa pour se prosterner devant son illustre cousine.

Surpris par la présence du Grand Inquisiteur, et conscient du danger, Pedro fut soulagé que l'inconnu de la taverne le forçât à s'arrêter. Il avait souvent côtoyé le confesseur de doña Maria. Celui-ci le reconnaîtrait au premier coup d'œil. Alonso Jimenez avait une très bonne mémoire. Quant à Myrin, elle serait identifiée dès qu'on enlèverait son voile. À l'Alcazar de Jerez, sa chevelure rousse était célèbre. Il lui lança un regard en coin. Elle fixait l'assassin de sa mère avec une fureur à peine contenue. Il connaissait cette expression pour l'avoir souvent vue s'afficher sur le visage des combattants avides de tuer leur ennemi. Elle serrait si fort la main de Yasmin que l'adolescente en grimaçait de douleur. La gamine stoïque subissait en silence, mais son regard allait de l'un à l'autre en quête d'explications.

Au moment où le converti se demandait comment profiter de la situation, une main se posa sur son épaule et une voix lui murmura à l'oreille :

— Pendant que mon protecteur détourne l'attention de l'Inquisiteur, essayons de sortir de ce guêpier.

Il se retourna et se retrouva face aux yeux verts d'Isabeau. Sa coupe de cheveux le désarçonna. Difficile de s'y habituer. À son grand étonnement, son ancienne élève se jeta dans ses bras. Ce moment de faiblesse ne dura qu'un bref instant. Elle se reprit, embrassa Myrin et sourit à la jeune Mauresque.

Brièvement, il lui présenta Yasmin sans s'attarder sur son histoire.

Avant de répondre à sa suggestion, il parcourut les lieux des yeux, examinant attentivement le piège qui s'était refermé sur eux. Tous les regards convergeaient vers les souverains. Les trônes étaient brillamment éclairés tandis que les courtisans serrés les uns contre les autres passaient sans cesse de l'ombre à la lumière dans le flamboiement des torchères tenues par les gardes. Il était impossible que Koldo et son maître les aient repérés. Semblables à des araignées dans leur toile, ils attendaient patiemment que les fugitifs se présentent devant la reine. Malheureusement, les porteurs de lumière formaient un mur qui interdisait toute sortie discrète. Découragé, Pedro avoua :

— Comment ? Nous sommes encerclés par deux haies de guerriers. Personne ne peut s'échapper.

C'est alors que Myrin intervint :

— Protégez vos visages avec une étoffe et quand vous entendrez comme moi l'aide que le ciel nous envoie, fuyez vers notre tente. Nous devons récupérer armes et montures.

Pedro s'apprêtait à protester, mais un coup d'œil sur la figure de son amie le retint. Ses yeux brillaient dans la nuit comme des braises et ses lèvres psalmodiaient des paroles qu'il reconnut aussitôt.

— D'Abraham le béni, entendez la prophétie. Dissimulé dans le fruit, celé dans un manuscrit, un trésor dort à l'abri, pour les maudits et les bannis.

Puis il la vit dénouer son châle qu'elle attacha devant son nez et sa bouche. Elle se mit alors à caresser sa pierre de lune, tout en marmonnant rageusement :

« Par la Jérusalem céleste, que les nuées affamées vous engloutissent et vous étouffent ! »

La nuit tomba brutalement sur le camp de Santa Fé, une nuit épaisse pleine de stridulations et de crissements. Avant même que les criquets plongent sur le campement, Pedro comprit que le vœu de la Douée avait été exaucé. Désormais, il connaissait la puissance de son talisman quand elle prononçait les mots qui berçaient son peuple depuis des millénaires. Il s'empressa de se protéger la tête avec son écharpe de cérémonie en vérifiant que Yasmin et Isabeau l'imitaient.

Jetant un bref coup d'œil sur le nuage vibrionnant, il crut pendant un quart de seconde y apercevoir un visage vert souriant, surmonté d'un chapeau pointu à larges bords.

Un tohu-bohu infernal s'éleva de la foule en proie à la panique. Les gardes se précipitèrent sur le couple royal pour l'entraîner vers leurs tentes. Le Grand Inquisiteur, mantel rabattu sur sa tête, se mit à chanter l'Ave Maria, bientôt imité par de nombreux fidèles qui s'agenouillèrent en se frappant la poitrine et en implorant le pardon de Dieu pour leurs péchés. De tout le camp montaient des bruits de courses précipitées, des cris de terreur, des pleurs et des prières. Cent mille soldats et autant de serviteurs, de femmes, d'enfants,

de commerçants, d'artisans assaillis par des millions d'insectes, tentaient désespérément de respirer sans s'étouffer.

Retrouvant ses esprits, Pedro saisit Yasmin par la main et se fraya un chemin parmi les croyants qui se prosternaient en gémissant. Isabeau et Myrin le suivirent. À cette heure-là les échoppes étaient fermées, mais les allées fourmillaient de badauds qui prenaient le frais devant leurs tentes. L'attaque avait été si soudaine que beaucoup de gens n'avaient eu ni le réflexe ni le temps de s'envelopper la tête dans un linge. Des corps d'enfants gigotaient sur le sol, la bouche pleine d'insectes. Quelques soldats gesticulaient, sabres brandis, comme si leurs lames pouvaient occire les envahisseurs. Avec pour seul résultat de blesser leurs compagnons les plus proches et parfois de les embrocher. Plus astucieuses, quelques mères protégées par leurs châles jetaient des étoffes sur leurs petits, comme des pêcheurs leurs filets sur des bancs de poissons.

Pedro s'aperçut brusquement que Myrin ne les suivait plus. Debout dans une allée, la tête enveloppée dans son voile blanc, elle contemplait son œuvre. Lâchant la benjamine qu'il confia à Isabeau, il revint sur ses pas.

— Venez mon amie, nous devons fuir. Pensez à votre mission et à vos deux compagnes.

Comme la guérisseuse semblait ne pas l'entendre, il l'empoigna et l'entraîna en courant vers leur tente.

Pendant que ses compagnes se changeaient, Pedro troqua son uniforme contre des vêtements de voyage et récupéra ses armes. Il s'apprêtait à leur suggérer de n'emporter que peu d'affaires, mais vit que c'était inutile.

Myrin avait rejoint Isabeau sur le seuil de la tente avec pour seul bagage sa sacoche d'apothicaire. Quant à Yasmin, il ne l'aurait jamais crue aussi raisonnable. Elle s'était contentée d'une petite bourse en satin. Il en conclut qu'elle n'emportait que ses bijoux.

Dans l'enclos réservé aux chevaux, Pedro retrouva son destrier. Les trois filles se choisirent des mules.

Quand les fugitifs arrivèrent dans la plaine, le ciel était dégagé, l'air respirable et la nuit silencieuse. Pedro, Isabeau et Yasmin s'empressèrent de dénuder leurs visages. Devant eux, à quelques lieues de l'endroit où ils se trouvaient, s'élevaient les murailles de Grenade baignées par les rayons mordorés de la lune. Deux tours vermeilles, couronnées de lucioles, resplendissaient dans le ciel violine. Sur la plus haute colline, les jardins de l'Alhambra déployaient leurs cyprès élancés, ombres noires, rigides comme des guetteurs d'éternité.

Mus par un même soupçon, les cavaliers pivotèrent pour regarder derrière eux. Le gigantesque camp militaire qu'ils venaient de quitter disparaissait toujours sous une nuée ténébreuse et bruyante.

— Qu'est-ce que cette diablerie ? murmura Isabeau.

Le plus perturbant n'était pas l'attaque des criquets – il y en avait eu

d'autres par le passé –, mais le fait que les insectes s'abattent sur un territoire pauvre en nourriture, alors qu'un paradis végétal existait à quelques centaines de mètres dans la plaine grenadine.

— Un prodige qui nous a permis de fausser compagnie à nos ennemis, répondit Pedro, en se tournant malgré lui vers Myrin dont le visage était toujours voilé.

Celle-ci ne semblait pas prête à partager son secret. Et encore moins à revendiquer un acte de sorcellerie. Ignorant les regards de ses amis, elle continuait à fixer le nuage vibronnant.

— Tu peux enlever ton foulard, suggéra Yasmin d'une voix joyeuse.

Haussant les épaules, la guérisseuse éperonna sa mule d'un geste rageur et partit au petit trot. Inquiet, Pedro l'imita en s'interrogeant sur la mauvaise humeur de Myrin. De la tristesse ? Du remords ? Difficile d'accepter la mort d'innocents, même pour une juste cause. Il eut soudain l'intuition que Myrin se servait de sa bague pour la première fois. Et comprit à quel point elle devait souffrir des conséquences.

— Nous devons rejoindre Grenade avant que don Manuel ne nous rattrape.

La voix d'Isabeau. Elle trottnait à ses côtés.

— Pourquoi ? Cet homme s'est interposé fort à propos. Son intervention nous a sauvé la vie.

— C'est le maître espion de la reine Isabelle. Koldo lui a ordonné de gagner votre confiance et de vous protéger tant que vous n'aurez pas trouvé le manuscrit. Après...

— Je vois. Eh bien cela nous donne quelques longueurs d'avance. Mais dites-moi, comment êtes-vous arrivée au camp de Santa Fé en compagnie de ce charmant individu ? La dernière fois que nous nous sommes parlé, vous deviez entrer dans un couvent...

— J'y suis restée quelques heures avant de m'enfuir en empruntant les habits d'un prêtre qui tentait de me consoler. Ensuite je suis tombée dans des mains peu recommandables. Ce démon de Manuel m'a sauvé la vie.

Pedro s'esclaffa.

— Vous m'intriguez. Vous êtes sûre de le détester ?

— C'est une histoire compliquée que je vous conterai plus tard.

— Vous avez raison, nous devons nous hâter.

Pressés de distancer d'éventuels poursuivants, ils se lancèrent à la poursuite de Myrin et de Yasmin qui avaient pris de l'avance.

Une à une les étoiles s'allumaient au-dessus de leurs têtes, de plus en plus brillantes au fur et à mesure que le firmament s'assombrissait. Ils traversèrent des plantations d'orangers et d'oliviers, contournèrent un village endormi sans rencontrer âme qui vive. Quelle que soit leur religion, les fugitifs étaient fébriles. C'était l'heure fatale où les mauvais esprits, djinns, goules et démons sortaient de leurs tanières pour jouer de sales tours aux

humains. L'inquiétude était palpable, le silence pesant.

Pedro se mit à fredonner une chanson de son enfance. Quand ses compagnes reprirent ensemble le refrain, il réalisa que sa mémoire lui avait joué un mauvais tour. Compte tenu des circonstances et de la présence à ses côtés de deux Douées, les paroles n'étaient pas du meilleur goût :

Une vieille sorcière s'éteignit
Dans Grenade endormie
Et le diable s'en saisit
Pour faire des cordes à son luth.

En apercevant le Genil devant lui, il s'arrêta.

— Nous sommes arrivés. La ville est proche. Nous allons continuer à pied.

Il sauta de son cheval, récupéra sa besace, chassa son étalon d'une claque sur la croupe puis entra dans les eaux peu profondes de la rivière. Isabeau, avantagée par ses vêtements d'hommes, le suivit sans hésiter. Myrin et Yasmin libérèrent leurs montures, retroussèrent leurs jupes et pénétrèrent en pestant dans la rivière.

De l'eau jusqu'à la taille, ils longèrent les hautes murailles de la cité jusqu'à un fleuve bouillonnant qui jaillissait d'une grotte percée dans les soubassements. Pedro s'engagea sous la voûte de pierres, talonné par ses compagnes. Le quatuor progressait lentement à contre-courant dans le tunnel qui semblait interminable. Une odeur de mousse déliquescence et de roches moisies empuantissait l'atmosphère déjà raréfiée. Les filles avançaient de front en se donnant la main. Au fond de l'eau, galets lisses et vase molle leur donnaient une démarche boiteuse et cahotante. Elles se retenaient mutuellement quand l'une glissait ou s'enfonçait et luttait contre l'angoisse par des rires nerveux et des encouragements chuchotés.

Enfin les fugitifs sortirent dans la nuit lumineuse.

Après avoir escaladé le talus, ils s'arrêtèrent sur la rive pour savourer l'instant. La joie d'être parvenu à bon port et d'avoir échappé à l'Inquisition se mêlait à la peur de l'inconnu. À ce moment-là, un flot d'émotions les submergea et pendant quelques instants, on n'entendit plus que le bruit de l'eau vive et les appels mélancoliques d'une hulotte solitaire.

Quand ils mirent pied sur la berge caillouteuse, Myrin et Yasmin regardèrent d'un air déprimé leurs souliers de satin trempés et déformés. Se déchaussant, elles les essorèrent puis, à contrecœur, les enfilèrent pour ne pas marcher pieds nus. Plaquées sur leurs corps, leurs robes ruisselaient.

Pendant qu'elles tordaient leurs jupes, Isabeau, qui échappait à ce genre de désagrément, enleva ses bottes et les vida tout en s'exclamant :

— Au moins, ici, on ne m'enfermera pas dans un couvent.

Son allégresse stimula Pedro qui ressentit soudain le besoin de s'exprimer :

— Grenade, belle endormie, accueille ton fils prodigue, murmura-t-il d'une voix enrouée.

Envahi par un flot de souvenirs, il se revit, gamin déluré, en train de courir derrière les vendeuses de beignets, voler une orange à une vieille aveugle au marché, puis revenir honteux sur ses pas pour laisser tomber une pièce dans son bol, accueillir avec son père des invités sur le seuil de leur porte, se réfugier dans les jupes de sa mère quand son époux s'absentait. La gorge nouée, il réalisa qu'il n'avait jamais repensé à son enfance.

— Nous sommes dans le fruit. Reste à trouver le manuscrit.

Bien que les paroles de Myrin soient étouffées par le voile qui protégeait toujours ses traits, Pedro les entendit et comprit que la fille de dame Tchalai était elle aussi plongée dans ses souvenirs.

— Inch Allah ! Si Dieu le veut, rectifia la jeune Mauresque en exhalant une légère fragrance lilas.

Son acte exaspéra la guérisseuse :

— Arrête ça tout de suite !

— Désolée, je voulais vous aider. Ce parfum apaise l'âme.

Soucieux d'éviter une nouvelle querelle, Pedro donna le signal du départ.

Ils cheminaient le long du fleuve l'un derrière l'autre dans une vallée profonde peuplée d'arbres centenaires et de buissons odorants. De temps en temps, des branches entravaient leurs progressions. Ils les écartaient avec prudence pour ne pas blesser le suivant. Soudain, sur une partie dénudée du sentier, ils aperçurent sur leur droite la masse sombre de l'Alhambra, et sur l'autre versant, des tours vermeilles posées sur un piton rocheux. Le bruit de l'eau vive couvrait leurs piétinements. Sur les berges se dressaient maintenant des maisons aux volets clos qu'ils longèrent pendant un long moment. En arrivant au pont des Tanneurs, Pedro s'arrêta pour se repérer.

— Il nous faut un refuge pour la nuit, dit-il.

— Pourquoi ? demanda la benjamine.

Le soldat resta silencieux, incapable d'expliquer sa peur à l'idée de revoir sa mère, ou pire de ne pas la revoir.

— Nous ne pouvons nous présenter dans une maison inconnue en pleine nuit expliqua Myrin.

Pedro préféra ne pas faire de commentaires. Sa voix l'aurait trahi. Il repartit d'un bon pas.

— Dans la ville basse, il existe un caravansérail qui accueille les marchands de passage. Espérons qu'on nous ouvrira à cette heure tardive, dit-il au bout d'un moment.

Se faufilant l'un derrière l'autre dans les ruelles désertes, les voyageurs arrivèrent bientôt devant un grand mur aveugle percé d'une petite porte en bois massif.

Quand Pedro frappa, une tête grincheuse apparut derrière une lucarne.

— À cette heure, on n'ouvre plus. Passez votre chemin, grogna le gardien de nuit

— Un brave homme comme vous ne laisserait pas à la rue un infortuné

marchand et sa famille. Nous avons été dévalisés par des chiens d'infidèles et n'avons eu la vie sauve qu'en abandonnant nos marchandises à ces fils de klebs, dit Pedro en arabe.

La lucarne qui s'était refermée se rouvrit et le même visage, exprimant à la fois de la curiosité et de la méfiance, réapparut :

— Comment avez-vous pu pénétrer dans la ville en pleine nuit ?

— Comme tout Grenadin, je connais la Bouche du Genil ! Une preuve ? Regardez l'état dans lequel nous sommes. Trempés de la tête aux pieds. Nous allons prendre froid et tomber malades si vous nous refusez l'hospitalité.

Le cerbère resta quelques instants silencieux, puis il secoua la tête d'un air mécontent :

— Vous ne parlez pas comme un habitant de cette ville.

— Je vis à Fès, d'où ma famille est originaire. J'y tiens un négoce de tapis et de céramiques. Hélas ! ma cargaison n'est plus là pour prouver mes dires.

— Avez-vous de quoi payer ? demanda l'homme d'une voix radoucie, après avoir examiné les robes dégoulinantes des dames qui mettaient en valeur leurs courbes sensuelles.

— Ces bâtards n'ont pas eu le temps de me fouiller, trop occupés à se partager les richesses entassées dans mon chariot, s'empressa de répondre Pedro. J'ai largement de quoi vous dédommager pour une chambre, des matelas, des couvertures et des chandelles.

Voyant que le gardien hésitait encore, partagé entre l'appât du gain et la peur des étrangers, Pedro chuchota à l'oreille de Yasmin :

— Un parfum, vite !

Une suave odeur de rose dilata les larges narines de l'hôtelier. Sa figure se fendit d'un sourire accueillant et il descendit de son perchoir pour ouvrir la porte.

— Entrez, dit-il en s'adressant au pseudo-marchand, vos compagnes doivent être fatiguées.

Traînant les pieds, il traversa la large cour carrée entourée de bâtiments de deux étages. Au rez-de-chaussée, sous les arcades, des portes fermées protégeaient des échoppes, des chambres et des remises. Il ouvrit l'une de ces portes, alluma deux chandelles et leur montra l'intérieur de la pièce en tendant la main vers Pedro. Contre l'un des murs s'entassaient quatre paillasses recouvertes de cuir fauve, surmontées d'un lot de couvertures usagées et de coussins multicolores. Pedro fit le tour de la chambre, puis déposa deux pièces d'or dans la main tendue qui se referma aussitôt. Sans un mot de remerciement leur hôte tourna les talons et s'en alla dans la nuit. Les voyageurs épuisés se précipitèrent sur les matelas et les placèrent côte à côte sur le sol.

— Maintenant déshabillez-vous toutes les trois, étendez vos habits mouillés dans le fond de la pièce et enveloppez-vous dans des couvertures, ordonna le maître d'armes.

Une fois les filles installées en tailleur sur leurs couches, Isabeau contempla la jeune Mauresque avec curiosité.

— J'ai entendu parler des Doués, surtout depuis que la Sainte Inquisition les accuse d'être des créatures du diable. Mais ce que tu fais avec les parfums m'a stupéfiée. Comment as-tu découvert que tu possédais un tel pouvoir ?

Intéressé par la question, Pedro se tourna vers la jeune magicienne pour étudier ses réactions. Le compliment l'avait touchée. Elle rayonnait, puis une ombre traversa son visage et ses traits se crispèrent. Elle lança un coup d'œil furtif à Myrin, comme si elle craignait de répondre en sa présence. Réalisant que tous les regards étaient fixés sur elle, l'adolescente bredouilla :

— Un cadeau de ma mère, décédée quand j'avais dix ans. Elle m'est apparue en songe la veille de mon départ et m'a révélé les secrets des arômes. Il me suffit d'évoquer une fleur et son essence.

Myrin intervint d'une voix mélancolique :

— C'est un beau cadeau que tu dois employer avec prudence si tu veux vivre longtemps et l'offrir un jour à ta fille. Les dons viennent d'une époque où la magie gouvernait la terre. Avant que le dieu unique ne décide de doter les humains de raison et de libre arbitre. Comme l'a si bien dit mon congénère, Aben Azra, mathématicien et philosophe tolédan, inventeur des règles de multiplication, « la raison est un ange entre l'homme et Dieu ». Malheureusement, la déraison gouverne désormais le monde. Quelques lignées de sorcières ont survécu, une arme secrète dans la main du Tout Puissant. Prescience divine.

L'adolescente regarda son aînée avec un mélange d'admiration et d'agacement.

— Théorie intéressante. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris. (Puis abruptement, elle changea de registre.) Pourquoi t'obstines-tu à te dissimuler derrière ce voile. Tu veux passer pour une vraie musulmane ? Nous sommes entre nous, personne ne te voit, tu peux l'enlever.

Myrin porta des mains tremblantes à sa nuque pour détacher le nœud qui maintenait son foulard et se dévoila lentement. Quand sa figure apparut à la lumière tremblotante des bougies, ses amies restèrent silencieuses. Interloqué par le calme soudain qui régnait entre les trois filles, Pedro, qui suspendait sa chemise à un clou, pivota sur lui-même. Bouche bée, Isabeau et Yasmin dévisageaient la guérisseuse, dont il ne voyait que le dos et la longue chevelure rousse. Leur expression était si bizarre qu'il se précipita vers Myrin.

— Sang de Dieu, que vous est-il arrivé ?

Quelques larmes coulèrent sur les joues de son interlocutrice :

— Que m'est-il arrivé ? C'est à vous de me le dire.

Comme il restait coi, dépassé par la situation, elle se mit à pleurer.

Ému par sa détresse, incapable de prononcer des paroles de réconfort, Pedro s'assit à ses côtés et la prit tendrement dans ses bras.

— En utilisant les pouvoirs de ta bague, tu nous as sauvé la vie. Et ceci est la conséquence de ton intervention, n'est-ce pas ?

Entre deux sanglots entrecoupés de hoquets nerveux, la guérisseuse juive balbutia :

— Depuis des siècles les femmes de ma famille se transmettent la pierre de lune de mère en fille. Ses propriétés sont infinies et redoutables. Elle peut exaucer n'importe quel vœu, mais les conséquences sont terribles. Une véritable punition, sans doute pour refréner un désir de puissance incompatible avec la loi orale des magiciennes blanches. Chaque fois que sa dépositaire l'utilise, elle pénètre dans le « Cœur de Feu », se rapproche des étoiles et retourne pas à pas vers son origine cosmique et divine. En clair, elle vieillit de quelques années et raccourcit ainsi la durée de son existence terrestre. Entre nous, nous l'appelons la Roue de Fortune car c'est une véritable loterie. Nous ne savons jamais quel nombre d'années va s'afficher sur la roue.

Devant l'air désespéré de son aînée, Yasmin se mit à rire.

— Alors rassure-toi, tu es devenue une très belle jeune femme d'environ vingt-cinq ans ! Des pommettes plus marquées, des joues un peu plus creuses, quelques rides autour des yeux, une bouche moins enfantine. Plus mûre mais autant de charme que dans ta jeunesse.

— Es-tu sincère ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Pas plus de vingt-cinq ans, confirma Isabeau avec douceur.

Myrin poussa un soupir de soulagement :

— Vos regards étaient si étranges. J'ai cru que j'étais devenue vieille. Surtout les vôtres, ajouta-t-elle en fixant sur le maître d'armes un œil accusateur.

Pedro rougit. Comment pouvait-il expliquer à cette pulpeuse rouquine que la première impression de surprise passée, il avait égoïstement songé que désormais il pouvait lui faire la cour sans passer pour son père ? Il s'attendait à ce que Myrin continue à l'accabler, mais elle devint soudain lointaine et pensive. Puis leurs yeux se croisèrent. Aucune parole ne fut prononcée. Épuisés physiquement et mentalement, les fugitifs ne tardèrent pas à s'endormir.

En fermant les yeux, Yasmin remercia le ciel de lui avoir octroyé un don aux conséquences agréables. Les effets de la bague magique étaient terrifiants. Que se passerait-il si la magicienne juive vieillissait de cinquante ans d'un seul coup ? La princesse maure frissonna d'horreur. Chaque don avait-il sa contrepartie négative ?

11

L'Alhambra

EN ARRIVANT DEVANT LA PORTE DE JUSTICE, une énorme tour carrée construite dans la muraille qui protégeait la cité palatine de l'Alhambra, l'émissaire des Rois Catholiques jeta un coup d'œil en biais sur l'homme sombre qui l'escortait. Depuis leur départ de Santa Fé, celui-ci n'avait pas desserré les dents, et malgré l'accueil courtois avec lequel on les avait reçus dès leur arrivée à Grenade, malgré la demeure somptueuse mise à leur disposition, malgré le déjeuner royal qu'on leur avait servi, il ne s'était jamais départi de sa mine maussade. C'était pourtant lui qui avait décidé de le suivre. Manuel se serait bien passé de cette escorte. L'homme de Dieu ne parlait que du diable, des ténèbres, des forces du mal incarnées dans les Doués. Il semblait persuadé que l'invasion des criquets était l'œuvre de la magie.

Quand les souverains espagnols avaient choisi d'envoyer Manuel en mission secrète auprès du sultan Boabdil, le Grand Inquisiteur avait exigé de l'accompagner. Sans doute pensait-il retrouver Myrin et ses amis à Grenade ? Lorsque Koldo l'avait interrogé sur les résultats de sa chasse à l'homme, Manuel avait commis l'erreur de lui dire la vérité : Luis avait infiltré la bande des fugitifs et quand ils avaient fui en profitant du chaos causé par l'invasion des criquets, son cousin les avait suivis. Il avait l'ordre de ne pas les lâcher d'une semelle.

C'était sous-estimer l'impatience de l'Inquisiteur ainsi que sa haine des Doués. Manuel n'avait aucune confiance dans le comportement de ce prélat qui péchait plus souvent par orgueil que par paresse. L'avantage avec les fainéants, c'est qu'ils se mêlaient peu des affaires des autres et avaient tendance, par nature, à considérer d'un esprit serein les affirmations intempestives, les comportements aberrants, les insultes, les mensonges, la flagornerie, sans parler de la mauvaise foi.

Le porche d'entrée avait la forme d'un immense fer à cheval. Les voyageurs le traversèrent pour pénétrer dans un vestibule à ciel ouvert. En levant les yeux, on pouvait apercevoir sur les toits des archers attentifs, prêts à occire toute personne suspecte.

Au moment précis où ils atteignaient le deuxième bâtiment, une porte en bois cloutée qui permettait d'accéder à la médina d'Al-Hamra s'ouvrit dans un grincement de charnières. Sur le seuil les attendait un envoyé du sultan en grand appareil, robe, manteau et turban aux couleurs chatoyantes.

Le vizir en personne était venu à leur rencontre :

— *Salam Aleikum*, nobles seigneurs. Mon maître vous souhaite la bienvenue. Il ne peut vous recevoir dans l'heure et me prie de vous entretenir le temps de régler quelques affaires de justice. Ensuite je vous conduirai jusqu'à lui.

En voyant la tête de son sycophante se renfrogner, le grand d'Espagne s'empessa de s'incliner cérémonieusement, puis répondit en arabe :

— Que la bénédiction du Tout Puissant vous accompagne partout et toujours. C'est un plaisir et un honneur pour moi de franchir cette Porte de Justice qui est de toute beauté.

Son compliment lui valut un léger signe de tête et un sourire poli :

— Aussi belle que sa légende. Elle affirme que le roi maure qui en a commencé la construction avait passé un pacte avec Khider le Vert.

Bien qu'il sache de quel personnage merveilleux parlait le vizir, don Manuel, en fin politique au courant des usages, s'empessa de demander :

— Quel est ce prince si puissant qu'un chef de guerre éclairé comme Muhammad ben Yussuf ben Nasr, fondateur de la noble dynastie des Nasrides, et ami des Castellans, a passé un accord avec lui ?

— Il ne s'agit pas d'un prince, mais d'un initié qui incarne la providence divine. Permettez-moi de vous raconter une histoire le concernant. Un jour, alors qu'il cheminait dans le désert un poisson séché à la main, il arriva dans une oasis arrosée par une grande et belle source ombragée. Son eau avait la couleur des palmes qui s'agitaient mollement dans la brise légère. Dans sa hâte de se désaltérer, il laissa tomber son repas dans l'eau turquoise et à sa grande surprise, le poisson reprit vie. Sans hésiter, l'homme se baigna alors dans l'onde bienfaisante. C'est ainsi que son manteau prit une teinte verdoyante et qu'Al-Khider devint immortel. La légende dit que s'il s'assied sur une fourrure blanche, elle verdit. Vous aurez compris le sens de cette métaphore : la fourrure blanche représente la terre desséchée qui se couvre de végétation. Ce saint homme, patron des voyageurs, parcourt le monde. Si un jour, vous le rencontrez sur votre route, rappelez-vous de ne jamais lui poser de questions, mais écoutez ses conseils. Sous ses paroles en apparence absurdes, il indique le chemin de la vérité.

— Est-il indiscret de vous demander quel était leur pacte ?

— Sur la clé de voûte du premier porche est gravée une main, paume ouverte, doigts joints. Sur le linteau de la deuxième porte que nous allons franchir, il y a une clé sculptée. Un charme protégera la forteresse jusqu'au jour où la main se saisira de la clé... Le Premier ministre de Boabdil s'arrêta quelques secondes, puis reprit : alors la destinée de Grenade s'accomplira sous le sceau de l'homme vert.

— Superstitions d'un autre âge maugréa Alonso Jimenez qui jusque-là avait été d'une discrétion exemplaire.

Serrant les mâchoires, don Manuel vit du coin de l'œil le regard surpris du vizir qui examinait son compagnon. Son visage resta impassible et c'est d'une voix onctueuse qu'il rétorqua :

— Il me semble que votre Christ s'exprimait aussi par paraboles. Comme vous le savez certainement, la main est l'emblème de notre doctrine religieuse. Les cinq doigts représentent les cinq préceptes fondamentaux : l'unité de Dieu, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage à La Mecque. Quant à la clé, c'est le blason de la dynastie des Nasrides dont descend notre roi actuel, Mohammad az-Zughbî, que vous appelez Boabdil. Aucun véritable croyant ne s'attend à ce que la main s'empare de la clé. Mais notre roi, quand il partira, emportera avec lui la clé et la main. Métaphoriquement, bien sûr.

Amusé par la leçon, don Manuel esquissa un sourire vite réprimé. Il ne tenait pas à indisposer ses interlocuteurs.

L'heure de l'audience approchait ; leur hôte les entraîna dans un long couloir, puis ils sortirent en plein air sur un étroit sentier qui grimpait le long de la muraille pour déboucher sur la place des Bassins, en réalité de grands réservoirs d'eau de pluie taillés dans la roche. L'esplanade bordée d'un côté par les palais des rois maures, de l'autre par la muraille d'enceinte, se terminait par l'entrée de la médina. Don Manuel s'arrêta un bref instant, perturbé par une impression étrange. Quelque chose clochait. La place fourmillait de monde, cavaliers sur leurs montures, porteurs d'eau, marchands avec leurs ânes, livreurs de glace vive, serviteurs, passants, mais l'atmosphère avait changé. Les vendeurs ne vantaient plus à tue-tête les bienfaits de leurs marchandises, les badauds ne s'interpellaient plus d'un bout à l'autre de la place, les portefaix ne se frayaient plus un passage à coups de jurons sonores et gutturaux. C'était comme si un brouillard étouffait les cris habituels. À la vue du grand vizir et de ses invités, la foule bariolée s'écarta en silence, ouvrant un étroit passage qui se referma aussitôt derrière eux. Les regards mornes et les souffles rauques des Grenadins les accompagnèrent jusqu'au terme de leur traversée, une double porte en bois épais, encadrée par des vétérans magnifiquement vêtus et armés jusqu'aux dents. Sur un signe de leur guide, on leur ouvrit.

Une fois de plus, Manuel eut le souffle coupé par la beauté irréelle du lieu. Face à eux, de l'autre côté d'une vaste cour rectangulaire, le palais nasride semblait flotter sur une immense étendue d'eau couronnée de myrtes. Ses arches délicatement ciselées s'y reflétaient comme dans un miroir. L'effet était saisissant. L'ombre silencieuse qui l'accompagnait resta de marbre, insensible à la magnificence de l'architecture andalouse. Perdu dans ses pensées, il se tenait en retrait de l'ambassadeur des Rois Catholiques.

L'hidalgo, qui avait plusieurs fois servi d'intermédiaire entre le sultan Boabdil et le roi Ferdinand, revenait toujours avec plaisir dans le palais de l'Alhambra. Autour du grand bassin, une foule de courtisans vêtus de leurs

plus beaux atours bavardaient en attendant d'être reçu par leur souverain.

Un léger piétinement le tira de ses réflexions. Une délégation venait les chercher pour les mener devant le dernier descendant des Abencérages.

Arrivés sous les portiques, ils se déchaussèrent pour enfiler des mules en cuir de Cordoue. Toujours entourés par des dignitaires en habits somptueux, ils traversèrent la salle de la Barque et pénétrèrent dans la salle des Ambassadeurs, célèbre pour ses niches décorées de céramiques multicolores. Chacune d'elle abritait un dignitaire. Une coupole en cèdre ceignait les murs d'une hauteur impressionnante où couraient comme autant d'arabesques les poèmes magnifiques d'Ibn Zamrak. Manuel y retrouva ses vers préférés, des vers qu'il aimait se réciter parfois dans ses moments de mélancolie : *Un monde de cristal enseigne ici ses merveilles. La beauté est partout gravée, partout l'opulence. Se confondent dans la vision le liquide et le solide, l'eau et le marbre, et nous ne savons plus lequel des deux est celui qui coule. L'eau court comme des perles liquides de glace. Il semble que nous formons l'eau qui coule et moi, un morceau de glace dont une partie devient liquide et l'autre ne change pas.* Apaisé, il reporta son attention sur son entourage.

Face à l'entrée, dans l'alcôve principale, assis à contre-jour devant un vitrail de couleur, le sultan Boabdil attendait ses visiteurs. C'était un blond mélancolique à la peau claire, aux traits flous. Il était vêtu d'une tunique en soie naturelle et d'un manteau en velours incarnat frangé de fils d'or. Un énorme rubis ornait son annulaire droit.

Manuel savait qu'il ne fallait pas se fier à son air doux. L'homme était un faible, qui parfois avait des sautes d'humeurs dangereuses. N'avait-il pas fait tuer trente-six chevaliers parce qu'il les soupçonnait de comploter contre lui ? N'avait-il pas assassiné sa sœur et ses deux neveux un jour de colère ? Soumis sa propre épouse à une épreuve mortelle parce qu'un ennemi avait proféré contre elle de fausses accusations d'infidélité ? Manuel n'avait jamais pu avoir de preuves quant à la véracité de ces faits, mais comme dit le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu.

L'ambassadeur s'inclina et ne se releva que lorsque le cadí, assis dans la niche située à la droite du roi, se leva de son siège un sourire de bienvenue aux lèvres et, la main sur le cœur, prononça quelques mots de bienvenue :

— Le salam et la cordialité aux seigneurs bienveillants qui nous font la faveur de leur venue. Le sultan de Grenade, glaive des croyants, est heureux de te recevoir Manuel d'Antequera, prince de Castille et d'Aragon. Nous apprécions que tu parles si bien notre langue, et nous sommes impatients d'avoir des nouvelles de nos alliés. Mais auparavant mon maître aimerait savoir si tu as été bien reçu. As-tu rompu le pain ?

C'étaient les formules de politesses habituelles, même si le cadí parlait avec une sécheresse qui le surprit. Était-ce le ton qu'il employait quand il rendait justice et condamnait les coupables ? Don Manuel s'empressa d'y répondre de façon fleurie et rituelle. La paume sur la poitrine, il s'inclina de nouveau devant le sultan et dit :

— Que la grâce et la protection du Tout Puissant soient sur vous, émir des croyants. Votre générosité est sans égale en ce monde. Nous avons été traités de façon royale.

— Alors nous t’offrirons le sel.

Un serviteur s’approcha de l’ambassadeur et de son compagnon et leur tendit une coupe d’argent. Les visiteurs prirent une pincée de sel qu’ils portèrent à leurs lèvres.

— Maintenant, j’écoute ce que tu as à me dire, don Manuel.

— Nous venons, en amis sincères, vous apporter des nouvelles du traité que nos bien-aimés souverains souhaitent soumettre à votre approbation.

Un simple signe de tête salua ses paroles. Trop ému pour répondre, le dernier des Abencérages se tourna vers son vizir qui était allé s’asseoir dans la niche située à sa gauche. Laisant tomber les formules de politesse, celui-ci s’enquit d’un ton dénué de cordialité :

— Mon Seigneur aimerait savoir si les conditions de sa reddition ont été acceptées.

Un tel manquement à l’étiquette était si rare que toute la Cour retint son souffle. Don Manuel, secoué par la rudesse de la question, une impolitesse qui ressemblait à une injure, s’agenouilla respectueusement devant le dernier sultan de Grenade :

— Leurs Altesses, Isabelle de Castille et Ferdinand d’Aragon vous accueilleront hors les murs de Grenade le 2 janvier 1492. Tous vos souhaits ont été respectés. Les Maures seront traités par Leurs Altesses en bons vassaux et serviteurs loyaux. Les Grenadins conserveront leur foi, leurs mosquées et leurs biens. Ils seront jugés par leurs cadis et selon leurs lois. Ils ne seront pas astreints au service militaire, ils pourront voyager et commercer librement dans tout le royaume d’Espagne. En outre mon roi, qui considère Son Altesse comme un frère, lui offre l’hospitalité pour lui et sa famille dans sa cité royale. Permettez-moi de citer la dernière phrase du traité cosigné par Leurs Altesses Ferdinand et Isabelle : « Nous assurons, promettons et jurons par notre foi et royale parole que nous observerons et ferons observer tout ce qui est ici contenu, chaque chose et chaque partie, maintenant et après, maintenant et toujours. »

Don Manuel n’était pas un enfant de chœur. Il savait ce que valaient les traités. Il connaissait l’intolérance des chrétiens et le fanatisme des musulmans. L’avenir des habitants de Grenade était sombre, aussi sombre que l’âme du zélateur sectaire qui l’accompagnait. Était-il là pour surveiller l’espion des Rois Catholiques ou pour une autre raison ? Personne n’avait daigné mettre l’émissaire dans la confidence. Aussi Manuel fut-il choqué par les propos du Grand Inquisiteur d’Andalousie quand il prit la parole :

— Un danger menace la ville de Grenade. Quatre fugitifs sont entrés dans la cité. Parmi eux, deux sorcières qui répandent une prophétie dangereuse pour l’avenir de nos deux communautés. Je sais que le manuscrit d’Abraham est un leurre et que le trésor n’existe pas, mais ces mécréants

doivent être mis hors d'état de nuire et livrés à la Sainte Inquisition qui statuera sur leur sort. Je vous demande donc de tout mettre en œuvre pour les attraper.

Le discours du prélat résonna sèchement sous la coupole de cèdre, provoquant une paralysie totale des courtisans. Toutes les personnes présentes s'étaient figées et retenaient leur souffle. Don Manuel frémit. Si le sultan se sentait insulté par ces ordres donnés de façon abrupte, leurs têtes seraient tranchées sur place et leur sang rougirait les mosaïques bleu et or de la salle du trône. Quant au traité de paix...

Le silence fut brisé par le piétinement léger d'une personne dissimulée dans une niche située à la gauche de Boabdil. Malgré son âge, la mère du roi avait un visage d'une blancheur éclatante et une peau aussi lisse que celle d'une jeune fille. Ses ennemis l'accusaient de sorcellerie et Manuel n'était pas loin d'y croire. Comment l'Inquisiteur avait-il pu oublier ce détail ? Sa chevelure argentée était dissimulée par un voile de soie turquoise, assortie à sa longue gandoura brodée de fils d'or et parsemée de perles fines.

Aïcha était une beauté réputée pour son caractère peu commode. Quand elle sortit de l'ombre, ses yeux noirs lançaient des éclairs et ses lèvres étaient retroussées en une moue ironique. D'une voix suave, elle persifla :

— Cette légende n'est qu'un conte de bonne femme, et ne peut inquiéter que des esprits faibles ! Mais quand nous trouverons ces suppôts du diable, nous vous les livrerons en signe de bonne volonté et d'amitié. Quant à toi, Manuel d'Antequera, remercie tes maîtres, nos alliés, d'avoir accédé à nos demandes en accordant leur protection à nos bons et loyaux sujets musulmans. Nous allons étudier ce parchemin en détail avant d'y apposer notre signature. Nous te contacterons.

D'un geste discret, elle fit un signe à l'escorte de l'ambassadeur. Les deux émissaires chrétiens furent entraînés vers la sortie, sans avoir la possibilité de répondre. Une fois sous les arcades, on leur permit de remettre leurs bottes, puis ils furent expulsés du palais avec force courbettes.

Après l'intervention d'Alonso Jimenez, Manuel avait décidé de rester à Grenade pour retrouver le quatuor en fuite avant la police de Boabdil. Mais il ne pouvait se permettre, malgré sa naissance, son titre et son rang, de se quereller avec le Grand Inquisiteur d'Andalousie, protégé du pape Torquemada. Manuel attendit qu'ils aient quitté l'enceinte de l'Alhambra pour demander des explications au puissant personnage qui l'accompagnait.

D'une voix qu'il espérait dénuée de colère et de ressentiment, il demanda :

— Pour quelle raison Votre Excellence a-t-elle changé d'avis ? Je croyais que je devais infiltrer cette bande de renégats jusqu'à ce qu'ils trouvent le manuscrit, si tant est qu'il existât ?

Les yeux fixés sur le chemin caillouteux qui descendait vers les bas quartiers de Grenade, le prélat resta silencieux quelques instants :

— Je n'aime pas l'idée de laisser deux Douées en liberté. D'autant plus

que je ne suis pas sûr, comme vous venez de le dire, que ce manuscrit existe. Mais que Dieu me pardonne, j'ai péché par orgueil. L'impatience, mon plus grand défaut, m'a troublé l'esprit et ôté la raison. Si la sultane mère trouve ces mécréants, elle les protégera ou s'en servira. J'aurais aimé mener la chasse moi-même, mais tant que Grenade n'appartient pas officiellement à la couronne d'Espagne, je ne peux m'y attarder. Je vais rentrer au camp de Santa Fé. Vous allez poursuivre votre mission, comme nous l'avions décidé. Retrouvez Myrin et les autres. Votre *cousin Luis* les a accompagnés, il vous aidera, j'en suis certain.

La dernière phrase contenait une menace implicite. Le Grand Inquisiteur savait que Luis n'était pas son cousin. Sans doute était-il persuadé que c'était son giton. Une gêne soudaine à l'entrejambe l'irrita. Mortifié, il espéra que son interlocuteur ne s'était rendu compte de rien. Que se passait-il ? Manuel n'avait jamais été attiré par les garçons et voilà qu'un jeune insolent aux yeux verts le troublait infiniment.

Prenant sur lui, il confirma d'un ton assuré :

— Luis les a suivis sur mon ordre, il me contactera.

— Le manuscrit ne doit en aucun cas tomber en d'autres mains que les nôtres. Au pire, détruisez-le.

Surpris, Manuel inclina la tête en signe d'obéissance. Tout en cogitant sur le fait que de nombreuses personnes semblaient croire à l'existence de cette prophétie. À moins que ce ne soit la perspective de découvrir un trésor...

Après le départ des émissaires catholiques, le sultan fit signe au vizir, aux dignitaires et aux courtisans de se retirer.

Dès qu'il fut seul, Boabdil ne put s'empêcher de contempler d'un œil humide le parchemin qui reposait sur ses genoux. Un clerc savant y avait écrit, en calligraphie arabe et en lettres castillanes, l'heure et le jour où il quitterait définitivement sa cité, dernier vestige de son royaume perdu. Après la défaite de Zagal, il avait promis de livrer sa capitale aux Rois Catholiques. Depuis, il temporisait. Mais la menace se précisait. Les vainqueurs ne lui laissaient aucun répit. Le siège se durcissait. Après sa promesse, l'étau s'était desserré et les habitants en avaient profité pour faire entrer vivres et munitions. Depuis, l'armée ennemie avait détruit les cultures, ravagé les champs ; les réserves commençaient à s'épuiser. Les Grenadins, malgré leur courage, ne pourraient résister aux grands froids de l'hiver. Le dernier sultan de Grenade leur éviterait la fin pathétique des habitants de Malaga qui avaient été vendus comme esclaves, hommes, femmes et enfants.

Toutes ces années de luttes, de revers, de rebondissements et de souffrances pour en arriver là. Quand avait-il été heureux pour la dernière fois ? La réponse était terrible : lors de ses années d'emprisonnement dans un palais castillan, après la défaite de Lucena. Son oncle profitant de la situation s'était emparé du pouvoir, mais c'était un médiocre chef de guerre. Pendant que les armées catholiques reprenaient Utrera, Zahara, Setenil, Ronda,

Marbella, lui Abu Abdallah, sultan d'une Andalousie amputée, découvrait les délices d'une vie oisive, et passait son temps à lire de la poésie ou à philosopher avec de nobles castillans.

Ses malheurs avaient commencé avec l'enlèvement de la belle Espagnole Isabelle de Solis dont son père était tombé éperdument amoureux au point de reléguer son épouse légitime et ses deux fils dans un palais excentré. La captive s'était convertie. Sous le nom de Zoraya, l'Étoile de l'Aube, elle avait engendré deux garçons. Une lutte mortelle s'était alors engagée entre la concubine soutenue par les Abencérages et la sultane par les Zegrîs. Une bataille qu'Aïcha avait gagnée haut la main. Ses armées avaient détrôné et chassé le sultan. Abd Allâh, encore un enfant, avait été couronné. Zoraya avait disparu. Quant à ceux qui avaient pris son parti, ils avaient payé le prix du sang.

Trois années de captivité, d'insouciance et de bonheur. Il n'avait été libéré qu'après de longues tractations que sa mère avait menées avec une intelligence aiguë et une volonté de fer. Curieux comportement de la part d'une femme qui non seulement ne l'aimait pas, mais le méprisait. Il est vrai qu'elle avait besoin d'un pantin pour gouverner à sa place et il était parfait dans ce rôle.

Ignorant qu'un regard inquisiteur ne le quittait pas depuis qu'il avait renvoyé ses dignitaires et ses courtisans, il se mit à pleurer. Ses larmes exaspérèrent la sultane. D'un ton terrible, où elle exprimait tout le mépris qu'elle ressentait pour son descendant, elle gronda :

— Pleure comme une femme ce royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. Rappelle-toi que tes aïeux créèrent cette cité et y moururent en rois, et que leur dynastie s'achève avec ton nom.

Un long gémissement retentit. Affalé sur des coussins, le sultan de Grenade sanglotait.

Sans un regard envers cet enfant qu'elle avait installé de force sur le trône pour se venger d'un époux trop épris d'une favorite chrétienne, Aïcha quitta la salle des Ambassadeurs en crachant une dernière injure :

— Quand tu auras fini de te conduire comme un lâche, rejoins-moi chez Mahmoud. Contrairement à ce que tu crois, tout n'est pas perdu.

Comme à chaque fois qu'elle pénétrait dans la chambre haute de la tour de Comares, Aïcha contempla avec ravissement les sculptures taillées dans des cristaux de roche colorés. Des œuvres magnifiques qui représentaient ses ennemis, des hommes, des femmes, parfois des enfants, dans des postures étranges et dégradantes. Elle passa devant l'effigie de son époux, une améthyste grandeur nature, et s'arrêta un instant devant Zoraya, une aigue-marine translucide.

Assis devant une longue table en cèdre, bois qui faisait fuir morts vivants et autres esprits malfaisants, Mahmoud se livrait à l'une de ses activités favorites : il communiquait avec son espion le plus efficace.

Face à lui, posée sur la table comme un énorme bibelot, une chauve-souris le regardait de son œil unique. Avec ses ailes de cuir noir repliées, elle avait la taille d'un gros chat. Sa face aplatie, nez écrasé et bec coupant, était d'une laideur effrayante. Au milieu du front, l'œil était énorme, transparent, semblable à une boule de cristal. Cette horrible bête portait le doux nom de Xana.

Aïcha et Mahmoud étaient issus du même nid de serpents, une célèbre famille assyrienne qui pratiquait la magie depuis des générations. Amants depuis leurs adolescences, ils étaient unis par un goût démesuré du pouvoir. La sultane posa la main sur l'épaule du mage :

— As-tu entendu la requête du prêtre ?

— Je vais lancer Xana à la recherche des fugitifs. Une fois qu'elle les aura débusqués, elle les suivra en permanence. Nous surveillerons ainsi leurs mouvements. Dès qu'ils auront mis la main sur le manuscrit, nous interviendrons.

— Tu crois vraiment à cette prophétie ?

Le sorcier haussa ses sourcils épais qui lui donnaient un air sardonique :

— Les légendes ne sont bien souvent que des messages cryptés afin d'égarer le commun des mortels. Une fois en notre possession, le trésor nous permettra de conserver Grenade éternellement. Les Maures ont dominé l'Espagne pendant sept cent soixante-dix-sept ans. Cela fait deux cent cinquante ans que la dynastie des Nasrides gouverne l'émirat de Grenade en payant un tribut annuel aux rois de Castille et en combattant à leurs côtés contre les musulmans. Il est temps de reprendre notre liberté et de faire revivre la vieille religion de nos ancêtres, celle que nous pratiquions avant qu'un berger arabe n'entende des voix.

— Vous blasphémez ! couina une voix étranglée.

Le roi se tenait sur le seuil de la chambre et les regardait avec horreur.

— Mon fils a enfin le courage de se rebeller, s'exclama la sultane mère. Dommage qu'il soit si respectueux du Coran et si attaché à nos ennemis ainsi qu'à la parole donnée.

— Je peux le transformer, susurra le magicien en se levant et en enlaçant sa complice.

— En faire un mort vivant ? Je n'aime pas cette idée, je le préfère encore lâche et pleurnichard.

Mort de peur, Boabdil s'enfuit et dévala les marches de la tour pour se réfugier dans le harem. L'idée que sa mère puisse accepter la proposition du sorcier le terrorisait.

12

Le Zacatin

DÈS L'AUBE, MANUEL AVAIT FAIT LE GUET devant la porte fermée du caravansérail, persuadé que Luis et ses nouveaux amis s'y étaient réfugiés pour passer la nuit. En les voyant sortir souriants et détendus, il secoua la tête d'un air mécontent. Les fuyitifs se comportaient comme s'ils étaient seuls au monde. Ils ne prenaient aucune précaution, se croyant à l'abri de leurs poursuivants. Pourtant, le maître d'armes lui avait fait bonne impression. Mais il allait d'un bon pas, sans se soucier des regards surpris qui effleuraient leur groupe hétérogène. La jeune Mauresque marchait à ses côtés tout en observant d'un œil curieux les magasins, les ruelles étroites, les rares passants. À la traîne, Luis papotait gaiement avec la jeune femme que Manuel avait sauvée de la vindicte des lavandières. Il sourit en repensant à la scène. Il s'en était fallu d'un cheveu pour qu'il passe son chemin sans s'occuper des demoiselles en détresse. Les mots magiques « sorcière rousse » l'avaient rattrapé. Ravi d'avoir trouvé celles qu'il cherchait, il les avait suivies jusqu'à leur tente. À l'arrivée de Pedro, il s'était esquivé, sûr désormais de retrouver ses proies. Mais l'invasion des criquets avait changé la donne. Luis, heureusement, avait réussi sa première mission en gagnant la confiance des chasseurs de trésor.

Une ombre planait au-dessus des promeneurs. Surpris, l'hidalgo reconnut la silhouette d'un grand vampire, animal nocturne qui détestait la lumière du jour. Encore une diablerie de la sultane mère. Alonso Jimenez n'était pas le seul à prendre au sérieux la prophétie. Si les maîtres de Grenade traquaient les Doués et leurs comparses, ce n'était pas pour les livrer à l'Inquisition.

La présence de la chauve-souris le décida à bouleverser son plan. Plus question de se joindre à la petite bande. Il laisserait son protégé en première ligne, les surveillerait de loin et interviendrait le moment venu.

Dans le camp de Santa Fé, le Grand Inquisiteur d'Andalousie s'entretenait avec Koldo. Il lui avait relaté son voyage à Grenade, la réception relativement bienveillante du sultan Boabdil envers l'émissaire espagnol et sa

contribution maladroite.

— Mon impatience m’a encore une fois joué un vilain tour. Je ne crois pas que ces mécréants nous livreront les sorcières. Dieu merci, le jeune Luis s’est infiltré dans la bande sur l’ordre de don Manuel.

Visage découvert, son chien de chasse se taisait, mais ses cicatrices boursouflées frétilaient comme un amas de vermisseaux.

— Parle ! Qu’est-ce qui te trouble ? demanda Alonso Jiménez.

— Luis, le cousin de Don Manuel.

— Nous savons tous les deux que ce n’est pas son cousin... Nous réglerons ce problème plus tard.

Mais le chevalier noir ne semblait pas décidé à quitter la pièce.

— Je connais cette expression. Allons, parle. Qu’as-tu découvert ?

— Je n’ai pas de preuve, juste une intuition. Nous n’avons pas retrouvé doña Isabeau. Elle semble avoir disparu. Le jeune Luis est apparu récemment. Je l’ai croisé deux fois sur la route de Grenade, à la *venta* abandonnée et au couvent de Santo Domingo. C’est un blond aux yeux verts qui a le même âge que notre rebelle...

— Et nous connaissons le goût d’Isabeau pour le travestissement. Tu as raison. Après avoir dépouillé son confesseur de ses vêtements, elle s’est débrouillée pour voler d’autres habits masculins.

— Je me demande si don Manuel connaît sa véritable identité ?

L’Inquisiteur ferma les paupières quelques secondes, signe chez lui d’une profonde réflexion.

— L’espion préféré de notre souveraine est un homme difficile à cerner, un as de la dissimulation, un vrai caméléon capable d’abuser le plus rusé des brigands. La reine a confiance en lui.

— Cette fois, j’ai l’impression qu’il s’est laissé berner par notre fugitive.

— Très bien ! Nous partons pour Grenade. Demande à Fernando Perez del Pulgar de nous organiser une entrée discrète dans la ville. Nous irons incognito défendre les intérêts de la chrétienté.

Quand les voyageurs débouchèrent sur la place de la Bib al-Rambla, vide et désertique, les premiers rayons du soleil embrasaient les dalles blanches. Sensibles à la beauté du lieu, les demoiselles s’immobilisèrent. L’esplanade était célèbre pour les joutes que s’y livrait la noblesse nazeri lors des fêtes religieuses. De là partaient les ruelles qui s’enfonçaient dans le Grand Bazar.

Pedro, décontenancé, se souvenait d’un endroit grouillant de vie : parfumeurs qui, pour une pièce de monnaie vous odorisaient les mains, colporteurs, mendiants, conteurs, ours enchaînés, devins, montreurs d’ombres chinoises ou vendeurs d’amulettes qui agitaient des têtes d’oiseaux empaillés. Le soir au coucher du soleil, quand les cuisiniers ambulants s’installaient sur la place avec leurs soupes aux lentilles, leurs ragoûts de mouton, leurs pâtisseries qui sentaient l’huile et le miel, leurs poissons frits, leurs saucisses

pimentées, les odeurs alléchantes attiraient les estomacs affamés.

Le Grenadin s'arrêta quelques instants pour se repérer, puis il se dirigea vers une allée étroite qui montait en pente douce entre des échoppes.

C'était l'heure où commerçants et artisans enlevaient les volets de bois et s'installaient sur des tabourets devant leurs boutiques, mais on sentait que le cœur n'y était pas. Point de bavardages, de salutations enjouées, de ragots et de potins croustillants qui habituellement démarraient la journée en fanfare. La rue était vide, les clients absents, seuls quelques passants silencieux marchaient d'un pas las, détournant le regard des marchandises exposées. Pourtant les étagères regorgeaient d'étoffes diverses, draps de Flandres, soies et brocarts de Gênes, nappes damassées, laines anglaises, lins de Rouen, cuirs de Cordoue, tapis aux couleurs féeriques, chargées de symboles. Des produits peu utiles en période de disette.

La ville n'était assiégée que depuis quelques semaines, mais déjà l'on ne pensait plus qu'à la nourriture qui bientôt viendrait à manquer. L'on gardait son argent pour remplir ses jarres de farine, d'huile d'olive, de fruits secs, de poissons en saumure, de bœuf séché, d'épices et de grains.

De nombreuses boutiques restaient fermées, leurs contrevents définitivement clos. D'autres béantes, devantures arrachées, vides de leurs étoffes, abritaient des paysans chassés de leurs terres qui vivaient misérables sous ces toits de fortune. Les propriétaires avaient profité de la trêve pour traverser le détroit et se réfugier en pays berbère. Quelques portefaix, ployant sous des ballots énormes, avançaient muets comme si on leur avait coupé la langue. Les appels étouffés des vendeurs d'eau se mélangeaient aux cliquetis des gobelets de cuivre qui pendaient à leurs ceintures. Grâce à la chaleur, ceux-là avaient encore quelques clients.

Envahi par des souvenirs longtemps enfouis au fond de sa mémoire, Pedro, tout en marchant sur la chaussée pavée de minuscules galets polis, disposés de telle sorte que l'on avait l'impression de fouler un tapis de pierres, expliqua à ses amis :

— Nous sommes dans la partie non alimentaire du Grand Bazar. Quand j'étais gamin, je passais des heures à me balader dans ses ruelles, entre deux cours à la medersa.

— Ce n'est pas ainsi que je me représentais le Zacatin dit Yasmin, déçue par le spectacle. C'est lugubre.

— Les habitants savent que leur ville tombera bientôt entre les mains des Espagnols, murmura Myrin. Une grande partie de la communauté juive a plié bagage pour se réfugier de l'autre côté de la Méditerranée. Les Maures, eux, ne se résignent pas à abandonner leur patrie, mais ils ont peur.

De plus en plus anxieux à l'idée de frapper à la porte de sa maison, Pedro adopta un pas plus lent.

— Sommes-nous encore loin de chez toi, demanda Isabeau qui avait senti ses hésitations.

— Non ! La maison est située dans le quartier de l'Albaizin, en haut de

la colline, à environ vingt minutes de marche.

Enfin ils arrivèrent à l'entrée d'une venelle tortueuse. Pedro s'arrêta et dit d'une voix enrouée par l'émotion :

— Voici la rue des Gomenez, vieille famille grenadine, dont je suis le descendant.

Ses interlocutrices le regardèrent bouche bée.

— Tu es vraiment un Gomenez ? balbutia Yasmin. Elle avait l'air intimidée par ce nom célèbre dans toute l'Andalousie.

Gêné par les regards des trois demoiselles qui le scrutaient avec insistance, comme un inconnu, Pedro repartit d'un bon pas, soudain pressé de parvenir à destination. Ses ancêtres habitaient déjà Grenade avant l'arrivée des envahisseurs arabes et berbères, quand elle s'appelait Elvira. Au fil des invasions, certains s'étaient convertis au catholicisme, d'autres à l'islam. Sa lignée paternelle était musulmane depuis le IX^e siècle.

Un grand mur blanc dégoulinant de bougainvillées rouge sang, une petite porte de bois cloutée, il y était.

Un vieux serviteur courbé par les ans leur ouvrit et les examina d'un air méfiant.

— Que voulez-vous ?

Comme Pedro, incapable de parler, le fixait d'un œil humide, la jeune Mauresque s'empressa de dire en arabe :

— Le maître est revenu chez lui. Il voudrait voir sa mère.

Devant la mine furieuse du vieillard, qui croyait sans doute à une plaisanterie, le converti retrouva sa langue :

— Je suis Karim ! Me laisseras-tu entrer dans la demeure de mes ancêtres, Mustapha ?

En entendant ces mots, le serviteur poussa un cri désarticulé et partit en courant, laissant la porte ouverte. Les fugitifs se faufilèrent à sa suite dans un couloir étroit. Le corridor butait sur un mur aveugle, tournait à droite puis à gauche pour déboucher dans un jardin luxuriant et sauvage. La main du jardinier ne l'avait pas contrarié depuis des lustres. On entendait le ruissellement des fontaines dissimulées sous les feuillages et le chant des oiseaux qui s'égosillaient pour couvrir le coassement provoquant des grenouilles.

Quelques minutes plus tard, l'homme revenait, guidant avec précaution une vieille dame aveugle. Malgré son âge, une cinquantaine bien entamée, elle était mince, droite et souple comme un if. Une tête patricienne, un chignon blanc et deux yeux gris qui vous regardaient sans vous voir.

— Es-tu vraiment mon fils Karim ? Approche, que je touche ton visage.

Pâle comme un mort, le guerrier se laissa faire. Les mains tavelées explorèrent longuement les pommettes osseuses, les joues creuses, la barbe rase, le front barré par trois rides parallèles. Comme elle restait silencieuse et indécise, sans doute incapable de retrouver les traits de son enfant dans cette figure façonnée par l'âge et les champs de bataille, il dit d'une voix étouffée.

— Je suis revenu avec des amis pour accomplir la prophétie dont vous me parliez enfant.

Un sourire lumineux éclaira son visage ridé :

— Ainsi tu n’as pas oublié ? Entrez tous, cette demeure est la vôtre.

Deux heures plus tard les invités terminaient un repas frugal, composé d’un sauté de poulet aux citrons confits accompagné de semoule de blé dur, le tout suivi par une salade d’oranges. Après avoir raconté leurs aventures et écouté les souvenirs de leur hôtesse, les voyageurs assis sur des coussins attendaient les conseils avisés de la maîtresse de maison.

Pedro contemplait sa mère en ressassant les confidences qu’elle leur avait faites d’une voix étonnamment jeune pour son âge. C’était une noble dame, marquée par le malheur dans sa chair et dans son âme. Depuis son veuvage et la disparition de son fils unique, la princesse Malika s’était réfugiée dans l’étude des textes sacrés des trois religions du Livre. Jusqu’au jour où elle avait perdu la vue.

Le désespoir l’aurait poussé à un acte irrémédiable si un vieil ami ne lui avait alors suggéré de mettre par écrit les histoires que les griots racontaient sur les marchés. Dès lors, sa silhouette élancée, guidée par le neveu de Mustapha, avait parcouru Grenade en quête de fables merveilleuses. Débordant d’imagination, les conteurs brodaient sur de vieilles légendes populaires et les embellissaient grâce aux suggestions de leurs auditeurs, grands ou petits. Elle avait écouté avec plaisir les aventures d’un marin intrépide, les bienfaits et méfaits d’une lampe magique, les malheurs d’une bande de voleurs, consciente de sauver la culture de son peuple.

Après avoir parlé de sa vie, la vieille dame se tourna vers Myrin et lui sourit :

— Dans ma famille aussi nous connaissons la prophétie d’Abraham. Certaines générations y ont cru, d’autres n’y ont vu qu’une amusante *fabulette*, mais personne ne l’a oubliée. Par où pensez-vous commencer vos recherches ?

— Nous pensions explorer les bibliothèques de la medersa.

La princesse Malika secoua la tête et dit d’un ton paisible :

— Vous perdrez votre temps. Le manuscrit d’Abraham a été gravé dans la pierre et c’est dans la pierre que vous le trouverez !

Surpris par cette affirmation, Pedro sursauta et se tourna vers Myrin. Lui aurait-elle caché quelque chose ? Mais elle semblait aussi désarçonnée que lui.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ?

Mustapha, le vieil intendant, laissa échapper un oh ! de stupeur. Cela faisait longtemps que l’on n’avait pas parlé sur ce ton à sa maîtresse. Pedro étudia le beau visage de sa mère. Elle paraissait amusée par la fougue de Myrin. D’un geste, elle intima à son serviteur l’ordre de se taire, puis elle murmura :

— Répétez-moi le message de Tchalaï de Luz.

— Ma fille bien-aimée, c'est à toi que je confie le lourd fardeau de remplir la mission imposée à notre lignée. Rappelle-toi le chant que je te fredonnais le soir au coucher et qui commence par ces mots : « D'Abraham le béni, entendez la prophétie. » Plongée dans ses souvenirs, Myrin se tut quelques instants. Une lueur étonnée dans le regard, elle s'écria soudain : quand j'étais enfant, maman ajoutait souvent : « Sa prophétie pétrifiée ouvrira les portes de la Jérusalem céleste où les trois grandes religions du Livre pourront vivre en paix. »

— Je savais bien qu'une femme aussi savante que Tchalaï connaissait ce détail.

Pedro s'exclama :

— Pétrifiée !

— J'avais oublié ces paroles, confia Myrin d'un air désolé. Quant à ce mot précis, je ne l'avais même pas remarqué. Connaissant la précision chirurgicale de ma mère, j'aurais dû peser chaque mot.

Elle laissa échapper un long soupir avant de conclure d'un ton déprimé :

— Si cela signifie que le manuscrit est gravé sur l'un des murs de cette ville, nous ne le trouverons jamais avant le 2 janvier 1492 !

Le moral en berne, les quatre compagnons fixaient la vieille dame d'un œil perplexe. Elle déambulait dans la pièce en évitant tous les pièges, meubles, tables basses, poufs, tapis.

Pedro essayait de retrouver la jeune femme qu'il avait adorée, celle qui le bordait chaque soir et le berçait d'une chanson, d'un conte, d'une anecdote amusante. En vain. Il avait occulté son image trop longtemps. Quand la famille d'Isabeau l'avait recueilli, il avait effacé ses souvenirs d'enfance pour ne pas souffrir. Une réussite qu'il regrettait amèrement aujourd'hui en regardant cette silhouette magnifique. Il se sentait heureux et fier de savoir que Malika lui avait donné la vie, mais elle restait une étrangère.

Après avoir fait trois fois le tour du salon, sa mère se rassit et déclara :

— Je connais quelqu'un qui peut vous aider. C'est la mémoire de Grenade. Vous trouverez sa boutique dans le Grand Bazar, juste à côté de la medersa. Ne vous fiez pas au bric-à-brac qui encombre sa tanière, c'est un grand savant.

En arrivant dans le Zacatin, les voyageurs furent assaillis par des gamins dépenaillés. Les petits mendiants, ravis de voir des étrangers et bien décidés à les plumer, s'attachèrent à leurs pas et les suivirent jusqu'au magasin qui portait un nom curieux : *Les Trésors d'Osiris*.

Dans la vitrine, des parchemins anciens cohabitaient avec des objets bizarres, chandelles colorées, crânes, pentacles, racines de mandragore, disques en argent représentant le zodiaque de Ptolémée, jeux de tarot égyptiens, osselets, boules de cristal, pendules divinatoires en bois, en argent, en or, en verre. Interloqués par le contenu de cette devanture, les voyageurs

s'arrêtèrent un instant avant d'entrer dans la boutique l'un derrière l'autre, Pedro en tête, suivi par Myrin, Yasmin et Isabeau qui ne s'était toujours pas résolue à s'habiller en demoiselle.

Constatant que leurs proies leur échappaient, les chenapans allèrent s'asseoir contre un mur blanc protégé du soleil par l'ombre d'un minaret, bien décidés à attendre leur sortie.

L'intérieur de la boutique était sombre.

Circonspects, les visiteurs marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le silence du lieu. Des étagères ployant sous les livres et les rouleaux de parchemins formaient une sorte de labyrinthe étroit et tortueux qui les mena jusqu'au fond du magasin.

Là, debout derrière un comptoir, un vieillard examinait avec attention quatre images enluminées. L'homme avait une figure longue et maigre, un petit nez, des lèvres minces. D'énormes sourcils en accents circonflexes étaient en partie cachés par un chapeau pointu à larges bords de couleur verte. Il releva la tête pour les fixer de ses yeux noirs profondément enchâssés dans leurs orbites. Bien qu'elle n'ait pas vu sa figure lors de leur première rencontre, Myrin sut immédiatement que le maître des lieux n'était autre que le vagabond mystérieux rencontré autour d'un feu de bois. Un coup d'œil vers Pedro lui apprit qu'il avait reconnu le cabaliste.

Pourquoi ne suis-je pas surprise ? pensa Myrin en se rapprochant du comptoir. Au premier plan sa lame l'attendait, une silhouette blanche, assise en tailleur, dessinée sur un carton vert pomme. Dans sa main droite un bouquet d'herbes sauvages, dans la gauche trois cartes de tarot, autour de son cou, une émeraude. *La Petite Mère aux herbes* ! Parfois appelée la *Jeteuse de sorts*, ou encore la *Guérisseuse*, surnom qu'elle préférait. Une voix aigrelette qu'elle aurait reconnue n'importe où la sortit de sa rêverie :

— De même que le firmament est marqué d'étoiles et d'autres signes visibles aux sages, de même la peau est marquée de rides et de signes visibles aux sages. Certes la chair, la peau, les os et les nerfs ne constituent pas l'être humain, attendu que l'âme seule constitue l'individualité. La chair, la peau, les os et les nerfs forment seulement l'enveloppe. La tienne a changé. Le poids des ans est encore léger, mais qu'en sera-t-il la prochaine fois ?

Piquée au vif par cette remarque, Myrin se rebella :

— Certains héritages ne se refusent pas. J'aimerais ne pas utiliser ma pierre de lune, mais... Elle avala de travers, s'étouffa, reprit entre deux quintes de toux, mais ai-je le choix ?

— La lumière de la lune deviendra comme la lumière du soleil.

Du charabia. Cette manie de parler par énigmes. Se méfiant des pouvoirs que le sage possédait, elle résista à l'envie de le faire disparaître. Sans oublier le poids des ans, comme il l'avait si délicatement formulé.

— Si vous n'avez pas de conseil utile à me donner pour détourner la malédiction liée à ma bague, je préférerais que nous changions de sujet.

Sur le comptoir, la carte de *Celle qui sait* disparut, remplacée par

l'image d'un grand papillon noir, une lame que Myrin n'avait jamais vue dans aucun jeu de tarot. Isabeau s'exclama :

— C'est mon papillon ! Il ressemble comme un frère au porte-queue maléfique qui, depuis l'enfance, m'annonce désastres et dangers.

— Pour les mauvaises actions commises secrètement, le mauvais messenger remplit son office. Que cesse la colère, le remords, la culpabilité envers les morts et il rejoindra le deuxième palais du Démon.

Cette réponse irrita la jeune fille :

— Mais j'ai fait mon deuil !

— Alors pourquoi cette poitrine plate et ces hanches de garçon ?

La remarque, dite d'une voix douce et compréhensive, frappa Isabeau comme une gifle. Elle tituba. Myrin connaissait l'histoire personnelle de la jeune fille. Ce vieillard exagérait. Pourquoi remuer le fer dans la plaie ? Elle se souvint des confidences de sa mère. Elle avait toujours affirmé que la fillette retrouverait un jour sa féminité. Ce sage avait de bien curieuses manières.

— Le silence est d'or, mais parfois il faut parler, poursuivit le marchand avec la voix du médecin Tchalaï de Luz.

Même timbre, même façon d'articuler, même douceur.

Myrin laissa échapper un cri de surprise et Pedro haussa les sourcils. Insensible à la tristesse de la guérisseuse, le cabaliste continua son imitation.

— Vous n'êtes pas responsable de la mort de vos parents.

Myrin, les larmes aux yeux, croyait entendre sa mère. Quant à Isabeau, les yeux fixés sur le papillon noir, elle semblait en état de catalepsie. Mais son tourmenteur, retrouvant sa voix aigrette, insista :

— Votre désir d'échapper à une punition par ailleurs bien méritée n'a pas scellé leur sort.

— J'ai souhaité qu'ils ne reviennent pas, murmura-t-elle.

— Parce que vous aviez honte de les décevoir. Toutes les petites filles font des caprices.

— Mais toutes ne volent pas l'objet qu'on leur refuse !

Le vieil homme éclata de rire :

— C'est très fréquent au contraire. Si vos parents étaient revenus de leur voyage, ils vous auraient écoutée, grondée et punie. Et tout serait rentré dans l'ordre. Mais vous ne les avez jamais revus.

Bouleversée par l'expression douloureuse qui plissait les traits d'Isabeau, Myrin mit fin au dialogue en disant d'un ton abrupt :

— Nous venons de la part de dame Gomenez. Elle nous a assuré que vous pourriez nous aider.

— Ah ! ah ! ma vieille amie collectionneuse de contes. Et voici son fils Karim, mais nous nous connaissons déjà. Son accent changea une fois encore. Singeant le ton des prêcheurs, il déclama : heureux celui qui a connu l'amour d'une mère. Heureux celui qui reconnaît l'amour d'une amante. Heureux celui qui connaîtra l'amour d'un enfant. Parce que la rosée qui tombe sur cet

homme-là est une rosée de lumière.

Ce vieux fou dépassait la mesure. La guérisseuse intervint avant que le guerrier ne perde son sang-froid :

— Nous sommes à la recherche du manuscrit d'Abraham. Que savez-vous à ce sujet ?

Le savant leva les yeux au ciel, haussa les épaules, et s'affala dans un vieux fauteuil derrière le comptoir. Seule la pointe conique de son chapeau vert restait visible.

— La clé et la main seront vos guides. Réunissez-les. Elles vous conduiront au parchemin de pierre.

— Mais c'est impossible ! s'écria Pedro.

Devant son air abasourdi, Myrin conclut qu'il avait compris les paroles de Khider, et que les conseils donnés ne lui convenaient pas.

Sans paraître troublé par cet éclat, le vieillard se releva péniblement, ouvrit un tiroir, en sortit une loupe cerclée d'or accrochée à une chaîne :

— Soldat, j'ai une nouvelle arme pour vous, dit-il en lui fourrant le bijou dans les mains.

— J'ai une très bonne vue, marmonna le maître d'armes, vexé.

Un ricanement silencieux secoua les épaules du marchand.

— Oh ! cette loupe vous servira, vous verrez. Certaines inscriptions sont parfois difficiles à lire, surtout pour quelqu'un de votre âge.

Se tournant vers Myrin de plus en plus exaspérée par ses facéties, il ajouta :

— L'Épée, la Coupe, le Bâton, le Pentacle sont réunis. Ce n'est pas par hasard.

— Qui suis-je ? demanda-t-elle en regardant les quatre images qu'il venait d'étaler devant lui.

— Le Pentacle ! Qui d'autre ?

— Et moi, dit timidement Yasmin.

L'homme au chapeau pointu regarda la jeteuse de sorts en haussant les sourcils d'un air interrogateur. Celle-ci écarta du doigt le guerrier qui pointait son épée vers la gueule ouverte d'un dragon, puis contempla longuement les deux arcanes qui restaient. Le garçon suspendu entre deux branches d'arbre ne peut être qu'Isabeau, songea-t-elle. Comme elle, il n'a pas fini de grandir et ne sait toujours pas qui il est.

— La Coupe, chuchota la fille de dame Tchalaï en montrant du doigt la prisonnière sur son rocher solitaire. Une jeune fille entravée contemplait des timbales en or brandies par des sirènes.

— Bonne intuition acquiesça le sage. S'adressant alors à Yasmin d'un ton grave : tu es le Cœur de Feu. Dans cette histoire, ton rôle sera primordial et ta récompense cosmique.

À ce moment, un serviteur sortit d'une pièce située à l'arrière de la boutique et chuchota quelques mots à l'oreille de son maître.

— Il semblerait que vous soyez surveillés. Il vaut mieux que vous

évitiez la porte d'entrée. Suivez Ali, il vous conduira à l'Alhambra par un ancien souterrain que plus personne aujourd'hui ne connaît.

À l'extérieur de la boutique, plusieurs personnes attendaient la sortie du petit groupe. Les gamins des rues, qui espéraient toujours leur soutirer des sous, jouaient aux dés à l'ombre d'un figuier. Caché dans le ventre sombre d'une taverne où il sirotait une boisson foncée à base d'orge moulu accompagnée d'un verre d'eau, don Manuel s'impatientait. Les chercheurs de trésor étaient dans la boutique depuis plus d'une heure. Inquiet, il leva les yeux vers la chauve-souris qui virevoltait au-dessus de la place. Ses figures étaient de plus en plus erratiques. Comme si l'animal s'affolait de ne pas revoir les quatre fugitifs.

À la fin, l'hidalgo n'y tint plus et décida d'aller explorer *Les Trésors d'Osiris*. Après en avoir fouillé tous les recoins, il dut se rendre à l'évidence, les visiteurs avaient disparu. Il hésita à réveiller le vieillard endormi dans son fauteuil puis décida sagement de n'en rien faire.

13

Bab al-Sana

DANS LA CHAMBRE HAUTE DE LA TOUR DE COMARÈS, Mahmoud accueillit le retour de sa chauve-souris avec satisfaction. Elle se posa sur le plateau de la grande table et lui offrit son œil bleu où il put lire le parcours des fugitifs. Quand le petit groupe s'enfourna dans la boutique de Khider le Sage, l'une des seules personnes qu'il craignait en ce monde, Mahmoud grimaça. Mais ce qui le fit sortir de ses gonds fut la vision de don Manuel entrant dans le magasin du savant. Ainsi, non seulement l'émissaire des Rois Catholiques était resté à Grenade, mais il espionnait les chercheurs de trésor. Mécontent, le sorcier envoya l'une de ses créatures quérir la sultane mère. Le chat noir revint bientôt en compagnie d'Aïcha. Un simple regard sur le visage consterné de son amant la convainquit de la gravité de la situation.

— Que se passe-t-il ?

— L'ambassadeur est toujours dans nos murs. Il a retrouvé la trace des fuyards. S'il s'empare du manuscrit, nous sommes perdus. Nous serons obligés d'abandonner cette cité le 2 janvier 1492. Les chrétiens auront gagné.

Les yeux noirs de la sultane se rétrécirent, signes d'une grande contrariété. Sa peau nacrée, qui avait la finesse d'une perle, rosit à peine, mais quand elle parla, son timbre était métallique :

— Que pouvons-nous faire ?

— Contraindre Pedro Gomenez à nous livrer le manuscrit s'il le découvre avant nous.

— Où sont ces jeunes gens actuellement ?

Le silence du sorcier lui donna la réponse. Elle s'exclama :

— Xana a perdu leur trace ? Comment est-ce possible ?

— Khider les a aidés.

— Et don Manuel ?

— Il est ressorti dépité de la boutique de curiosités. Grâce à Xana, nous les retrouverons avant lui.

Les quatre compagnons marchaient depuis plus d'une heure dans le souterrain quand ils aperçurent enfin la lumière du jour. Ils débouchèrent dans

le jardin sauvage d'une maison délabrée. Ali leur montra du doigt l'aqueduc qui entraînait dans les soubassements de la muraille de l'Alhambra, puis il rebroussa chemin, les laissant seuls dans la nature. Pedro s'engagea d'un pas décidé sur le sentier qui longeait l'aqueduc, les autres le suivirent. Ils arrivèrent bientôt près des remparts de la forteresse qu'ils contournèrent pour parvenir à leur objectif. Ils n'étaient pas seuls. De nombreux Grenadins se rendaient au même endroit qu'eux pour demander audience ou déposer une plainte. Une fois par semaine, le cadi recevait ses administrés et écoutait leurs doléances.

Arrivé devant la Porte de Justice, une majestueuse double porte polychrome, Pedro s'arrêta et leur montra du doigt le haut du premier arc en fer à cheval :

— Regardez le centre de la clé de voûte ! Voici la main dont nous a parlé le vieil homme.

Comme ses compagnons se taisaient, trop étonnés pour réagir, il les entraîna à l'intérieur du bâtiment. Arrivé devant la deuxième porte, il leur désigna le fronton.

— Et maintenant voici le blason des rois Nasrides.

Démoralisée, Myrin contemplait la clé sculptée dans la pierre du fronton. Le cabaliste s'était bien moqué d'eux. Il était impossible de réunir ces deux objets, sauf, peut-être... Comme si elle avait lu dans ses pensées, Yasmin lui murmura à l'oreille :

— Cette fois, mon Talent ne nous sera d'aucun secours.

Myrin regarda son annulaire avec appréhension ; la pierre de lune flamboyait. Un coup d'œil circulaire sur ses compagnons la rassura. Ils n'avaient rien vu. Avec un soupir de soulagement, elle tourna le chaton de la bague vers sa paume. Pas question d'utiliser son talisman. Même si les deux objets se décrochaient de leur mur, comment pourraient-ils les conduire jusqu'au manuscrit ? Tout ce chemin pour rien. Elle aurait mieux fait de s'embarquer sur un navire et de fuir l'Andalousie. Qui était-elle pour vouloir sauver Grenade des griffes des chrétiens et des musulmans. Une cité où les enfants des trois religions vivaient en paix... Une chimère ! Sans un chef impitoyable, les guerres religieuses reprendraient rapidement. Chaque communauté, persuadée de détenir la vérité, tenterait de convertir les autres, de gré ou de force. Et si vraiment les trois héritiers d'Abraham s'entendaient trop bien, leurs croyances s'entremêlèrent au point de gommer leurs différences. Car on ne peut à la fois se rapprocher de l'autre et rester différent. Une gourmandise de rabbins, ce genre de controverse.

— Il doit y avoir un moyen, chuchota Isabeau. Si nous ne faisons rien, les légions de l'Inquisition gouverneront la chrétienté. Les bûchers brûleront par milliers, empuantissant l'atmosphère de chairs grillées et assombrissant le ciel de fumées ténébreuses.

La maîtresse des parfums se tourna vers Myrin et la toisa d'un air ambigu.

— Je comprends que tu aies peur d'utiliser ta pierre. Les conséquences sont terrifiantes.

Cette gamine était insupportable. Une véritable peste qui se mêlait de tout, surtout de ce qui ne la regardait pas. La silhouette d'une petite vieille courbée en deux traversa son champ de vision. Elle marchait difficilement en s'appuyant sur un bâton. Son visage était ratatiné comme une vieille pomme. Voilà ce qui m'attend si je joue les héroïnes, songea la guérisseuse désespérée. Puis les paroles de Tchalaï lui revinrent en mémoire « Dès que l'Espagne sera conquise, les Juifs seront chassés, pourchassés, exterminés. Même les marranes. Quant aux musulmans, ils subiront le même sort peu de temps après nous. »

Les autres avaient entendu les paroles de la benjamine et contemplaient maintenant Myrin avec un mélange de compréhension, de pitié et d'horreur. En deux enjambées, Pedro la rejoignit et la prit dans ses bras. La serrant contre lui, il dit avec douceur :

— La décision t'appartient.

Blottie contre sa poitrine, Myrin se cramponnait à cet homme qu'elle allait peut-être perdre. Elle appréciait sa discrétion et son honnêteté. Aucune promesse qu'il n'aurait pu tenir. Elle contempla le beau visage ascétique, les yeux sombres et profonds, les lèvres sensuelles. Un gloussement lui échappa. Le réveil du guerrier dans l'auberge abandonnée. Sa confusion. Ses doutes. Ses interrogations muettes. Un si joli rêve ! Il ne saurait jamais la vérité. Émoustillée par ses souvenirs, la jeune femme se décida :

— Par la Jérusalem céleste, que la main et la clé se rejoignent, chuchotait-elle en caressant la sélénite.

Un martèlement sourd retentit, comme une troupe de taureaux au galop ! Sous leurs pieds, la terre tremblait légèrement. Puis le grondement s'amplifia, le sol se souleva par endroits, des pierres dégringolèrent, les murs de la tour commencèrent à se fissurer.

La panique s'empara des visiteurs qui se bousculèrent en criant pour fuir les lieux. Jouant des coudes, le guerrier entraîna Myrin vers la sortie. Isabeau s'engouffrait sous le porche du premier arc quand elle s'aperçut que la Mauresque était restée dans la cour. Elle se retourna, leva les yeux et vit le fronton basculer. Elle hurla pour attirer l'attention de l'adolescente, mais celle-ci semblait incapable de réagir. Paralysée par la peur, bousculée par la foule, la maîtresse des parfums avait fermé les yeux et attendait stoïque la chute de la clé de voûte. Ce qui allait arriver d'une seconde à l'autre. Impossible de la secourir. Isabeau s'écria :

— Myrin ! Sauve Yasmin.

Ses mots se perdirent dans les clameurs des fuyards, les bruits assourdissants des blocs de pierre qui s'écrasaient les uns sur les autres, les gémissements et les pleurs des blessés.

Quand enfin le bâtiment s'effondra sur lui-même dans un tintamarre épouvantable en libérant un nuage de poussière qui assombrissait une partie de la

colline, les trois rescapés étaient allongés derrière de grandes haies de buis. La figure enfouie dans son foulard, choquée par les conséquences épouvantables de son vœu, Myrin suffoquait. Comment avait-elle osé déclencher un tel séisme ?

— Que le Tout Puissant nous vienne en aide dit Pedro en se relevant, ce n'était pas vraiment l'effet recherché. Mais ce qui est fait est fait. Comment te sens-tu ?

Mal, elle se sentait mal, mais cela n'avait rien à voir avec la malédiction ; à cause d'elle des gens étaient morts, d'autres allaient mourir, et tout ça pour rien.

— Ce n'était pas une bonne idée, murmura-t-elle entre deux quintes de toux.

— Nous sommes en vie, c'est le plus important. Il regarda autour de lui et pâlit. Mais où est Yasmin ?

La gorge nouée, les yeux humides, Isabeau lui montra la tour de Justice.

Lentement la poussière se dispersa, emportée par le vent vers le haut de la colline. De toutes parts des curieux arrivaient pour constater les dégâts. Les fugitifs se mêlèrent à la foule disparate pour se rapprocher du bâtiment écroulé. Il restait deux pans de murs à moitié démolis, qui surplombaient plusieurs tas de pierres. Dans le grand silence qui succéda au tohu-bohu des premiers instants, on entendit un appel étouffé :

— Au secours, je suis là !

Pedro se précipita vers le monticule d'où venait la plainte. La forte odeur de jasmin qui en sortait lui redonna espoir. Il se mit à retirer frénétiquement les gravats en s'exclamant :

— Vite ! Yasmin est là-dessous, vivante.

Des gens leur vinrent en aide. Sous les gravats, une dizaine de cadavres entassés les uns sur les autres protégeaient l'adolescente roulée en boule. On la dégagea et Pedro la prit dans ses bras pour l'emporter rapidement loin du charnier.

Quand le petit groupe eut rejoint la maison en ruine d'où ils étaient sortis une heure plus tôt, il déposa doucement son fardeau à l'ombre d'un figuier.

Myrin se pencha sur l'adolescente pour l'ausculter. Ses gestes étaient professionnels, son visage impassible. Après avoir examiné attentivement toutes les parties de son corps, elle se releva :

— Rien de cassé, même pas une écorchure.

— C'est incroyable, murmura Isabeau. Un vrai miracle. Quand je t'ai vue immobile au centre de la cour, tout le haut de la porte allait te tomber dessus. J'ai appelé Myrin, mais elle ne m'a pas entendue. Du moins je le croyais.

— Je n'ai rien entendu, dit la sorcière juive d'une voix sèche.

— Ce n'est pas possible. Je sais ce que j'ai vu. Elle ne pouvait pas s'en tirer.

— Seigneur, cette fois tu as vraiment vieilli, s'exclama Yasmin en fixant

la guérisseuse d'un air horriifié.

Nous y sommes, pensa Myrin, en portant les mains à sa figure. Sa peau lui sembla lisse, sa bouche pulpeuse, ses yeux perçants. Aucun signe de vieillissement précoce. Elle se planta devant Pedro et observa ses réactions. Il déposa un baiser léger sur ses lèvres et sourit.

— Yasmin vient de subir un choc. Sa mémoire lui joue des tours. Peut-être as-tu vieilli d'un ou deux ans, mais cela ne se voit guère.

Indécise, la guérisseuse se tourna vers Isabeau qui acquiesça. Cela confirma ses doutes. Il n'y avait pas eu de miracle. La parfumeuse avait utilisé son don pour tuer les personnes qui l'entouraient et en faire un matelas protecteur. L'odeur de jasmin en était la preuve.

Furieuse que la benjamine lui fasse une telle frayeur pour cacher son forfait, Myrin allait clamer la vérité quand elle croisa le regard de la jeune magicienne. Peur, honte, désespoir, envie de mourir. Elle reconnut ses propres sentiments, crut voir son reflet dans la glace. Toutes les deux venaient de tuer, l'une pour deux morceaux de pierre, l'autre pour sauver sa vie. Elle se tut. Réalisant qu'elle s'en sortait elle aussi plutôt bien, elle tendit la main à sa jeune compagne pour l'aider à se relever.

Sous les jupes de Yasmin, une clé de pierre et une main de pierre reposaient sur le sol.

— Je ne savais pas, murmura la rescapée en rougissant.

Myrin chuchota :

— J'ai réussi !

— À mon avis, tu peux améliorer ta technique, souffla Isabeau en ricanant nerveusement. Je ne voudrais pas jouer le rabat-joie mais pour l'instant ce ne sont que deux morceaux de pierre inertes.

À peine avait-elle proféré ces paroles qu'un vol de pies noires et blanches s'éleva au-dessus des ruines de la Tour pour venir se poser dans les arbres du jardin. Certaines transportaient dans leurs becs un objet volé sur les corps des victimes. Les moins chanceuses jasaient et cherchaient querelle à leurs congénères. Soudain, deux faucons semèrent la panique dans la colonie. Les charardeuses s'éparpillèrent dans l'azur en jacassant comme des furies. Les rapaces se posèrent à côté des petites sculptures et chacun en saisit une dans son bec, puis ils prirent leur envol et s'éloignèrent lentement en direction de la ville basse.

— Vite, suivons-les, ordonna Pedro.

Le quatuor s'empressa de dévaler le chemin, les yeux braqués sur l'étrange phénomène. Sans s'apercevoir qu'un autre volatile les surveillait et que des soldats se lançaient à leur poursuite.

Pendant que le petit groupe, le nez en l'air, fuyait dans les venelles labyrinthiques de la ville basse, une foule en liesse se dirigeait vers les arènes. Le tremblement de terre n'avait détruit que la Tour de Justice et personne n'était au courant du drame.

Avant la tombée de la nuit devait commencer un combat extraordinaire entre le meilleur taureau du sultan et un lion magnifique, cadeau d'un vizir almohade. Les plus riches avaient acheté leurs places depuis longtemps, les plus chanceux avaient reçu gratuitement les leurs par tirage au sort. Du pain et des jeux, la recette fonctionnait toujours. Ainsi Boabdil, en détournant les esprits de l'avenir incertain qui les attendait après la reddition de Grenade, gardait l'amour de ses sujets.

Pedro et ses amies étaient arrivés trop récemment dans la cité pour connaître cet événement, mais, hasard ou chance, les faucons les guidèrent jusqu'à l'entrée principale des arènes où s'engouffraient les derniers spectateurs. Devant les portes qui commençaient à se refermer, il y eut un moment de flottement parmi les fugitifs. Derrière eux, à quelques mètres, les soldats brandissaient leurs yatagans en hurlant des ordres inaudibles. Il ne fallut que quelques secondes à Yasmin pour prendre sa décision. D'une voix ferme, elle s'écria :

— Entrez dans l'arène ! Si vous restez, je ne pourrai utiliser ma magie.

Ses compagnons n'hésitèrent qu'un quart de seconde et se précipitèrent pour franchir les deux vantaux de bois. Curieusement, on ne leur demanda rien. Ils se faulèrent entre les travées, escaladèrent un escalier qui menait en haut des gradins, et s'assirent sur les plus hautes marches.

Une fois ses amis à l'abri dans l'arène, Yasmin se prépara à affronter la dizaine de soldats qui les poursuivaient. En voyant l'adolescente solitaire, ils s'approchèrent d'elle sans crainte et l'acculèrent contre la grande porte à double battant. Les rustres la fixaient avec une telle sauvagerie qu'elle eut l'impression de se retrouver face à Youssouf. Cela réveilla sa haine et décupla sa propre violence. L'envie de tuer déclencha l'élaboration du venin floral et provoqua une frénésie sexuelle d'une force inouïe. Son bas-ventre hurlait, pulsait, brûlait. Relevant jupe et jupons, elle se mit à virevolter devant les soldats médusés. Ils fixaient, hagards, le balancement de ses hanches et les tremblements voluptueux de son ventre légèrement bombé. Puis elle tournoya sur elle-même à vive allure devant la rangée d'hommes hypnotisés en libérant un nuage de jasmin. L'un après l'autre les gardes s'effondrèrent. Quand le dernier toucha le sol, elle faillit s'évanouir.

Pantelante, Yasmin s'appuya contre la porte en bois pour reprendre son souffle et ses esprits. Encore bouleversée par la jouissance qui l'avait submergée, elle regarda autour d'elle avec appréhension.

La placette était vide, sans témoins, mais la princesse maure jugea plus prudent de s'éloigner. Elle fit le tour des arènes et s'installa sous un grand figuier, non loin d'une fontaine où des femmes venaient remplir leurs cruches. Une pensée la tourmentait. Quand le fronton de la Tour lui était tombé dessus, elle avait utilisé les gens qui l'entouraient pour se protéger. Sans désir de tuer, sans haine, par simple réflexe. La peur de mourir. Plus étonnant, sans aucune répercussion physique, que le Miséricordieux en soit remercié ! Elle n'aurait

pas supporté d'en éprouver du plaisir.

— On dit que notre sultan et sa famille ont décidé de se rendre et de partir en exil.

— Jamais notre roi n'aurait pris cette décision, si nos vies étaient en danger.

— Nous ne risquons rien. Dans les cités musulmanes qui se sont rendues de leur plein gré, les habitants sont bien traités. Même les muezzins ont le droit d'appeler à la prière.

— Au moins, nous pourrons de nouveau manger à notre faim.

— Et recommencer à commercer.

Apaisée par le goût sucré des figues qu'elle venait de déguster, Yasmin écoutait les bavardages d'une oreille distraite quand un équipage de qualité s'arrêta devant le muret où elle se reposait.

Le carrosse richement décoré était entièrement clos. Une porte s'ouvrit et un homme qui ressemblait comme un frère à Pedro en descendit. Ravie, elle sourit, se leva et fit quelques pas vers lui, avant de réaliser que ce ne pouvait être le maître d'armes. Qui était cet individu ?

Méfiant, elle concocta rapidement une essence de rose qui rendrait l'inconnu sensible à ses charmes. À sa grande surprise, le parfum qu'elle exhala devint visible sous la forme d'un ruban rouge sang. Le souffle écarlate s'immobilisa devant le visage du sosie puis repartit en sens inverse jusqu'à ses propres narines où il s'engouffra. La jeune fille n'eut pas le temps de réagir.

Follement éprise du nouveau venu, elle monta dans le carrosse, sans savoir ce qu'elle faisait.

Dans la tour de Comares, Mahmoud contemplait avec satisfaction la jolie proie qu'il venait de ramener dans ses filets. Cette gamine avait un Talent exceptionnel. Heureusement qu'il avait réussi à l'utiliser à son profit. Avant de reprendre sa forme habituelle, il lui restait un dernier acte à accomplir. Souriant à l'adolescente qui le contemplait avec des yeux énamourés, il lui tendit un verre rempli d'un jus pourpre en susurrant :

— Que la célèbre liqueur de Grenade scelle notre amour pour l'éternité !

Yasmin, privée de volonté par son propre parfum, s'empressa d'avalier la boisson. Pendant qu'elle buvait, le mage la contemplait avec une gourmandise sournoise. Autour de lui, une dizaine de chats silencieux, tous noirs comme du charbon, s'étaient rassemblés. Assis en demi-cercle dans une pose hiératique, ils fixaient avec avidité la nouvelle venue. En quelques minutes, la silhouette de la jeune magicienne changea de structure. Cheveux, chairs et vêtements se cristallisèrent en se teintant de rouge pour acquérir la profondeur lumineuse d'un rubis. Quand la transmutation fut achevée, Yasmin était devenue une magnifique statue. Le tombé souple de sa robe désormais écarlate mettait en valeur ses formes sensuelles.

Souriante, elle tenait toujours son verre à la main et regardait devant elle d'un air extatique, comme si elle avait aperçu un ange. Ravi de cet ajout de

choix à la collection de la sultane mère, Mahmoud reprit son apparence réelle, puis confia à sa proie emprisonnée :

— Je ne sais pas si je te conserverai sous cette forme ou si je te taillerai en cabochons pour t’offrir en parure à ma chère Aïcha. À moins que tes amis ne trouvent le manuscrit. Dans ce cas, je t’échangerai contre lui. Peut-être ?

14

Les Arènes

GUIDÉ PAR LE VOL DE LA CHAUVE-SOURIS qu'il avait enfin repérée, don Manuel avait assisté au combat entre Yasmin et les soldats. Les assaillants s'étaient écroulés si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps d'intervenir. Après la bagarre, il avait suivi la jeune Mauresque, hésitant à l'aborder. Quand il s'était enfin décidé, c'était trop tard. La belle avait été enlevée sous ses yeux par un sosie de Pedro. Les histoires que l'on racontait dans les souks lui revinrent en mémoire. Il frissonna. Peu de chose l'effrayait, mais la magie noire le terrorisait. Pauvre gamine.

Perturbé par cette pensée, il avait baissé sa garde et ne vit pas venir le danger. Désarmé avant même d'avoir aperçu ses agresseurs, il se trouva soudain confronté au Grand Inquisiteur en personne et à son acolyte. Koldo, monstreux sans son masque d'argent, l'avait immobilisé et délesté de ses armes. La pointe de sa propre épée menaçait son cœur.

Aucun ne lui adressa la parole. On attendait une explication, mais l'hidalgo, prudent, se taisait. Une menace planait et il en ignorait la cause. Un mot de trop et son ami Koldo l'embrocherait sans état d'âme. Finalement, ce fut le prélat qui l'apostropha d'une voix sarcastique :

— Avez-vous des nouvelles de votre cousin Luis, don Manuel ?

Les mots *cousin Luis* avaient été accentués. Sans relever l'allusion, il acquiesça en montrant le bâtiment rond du doigt :

— Il est en ce moment dans l'arène avec deux de ses compagnons. J'attends sa sortie.

Même déguisé en marchand, le prêtre ne passait pas inaperçu. Plus grand que la moyenne, habitué à voir ses interlocuteurs trembler devant lui, il n'avait rien d'un joyeux drille. L'hidalgo ne s'attendait donc pas à sa réaction. Le chasseur de sorcières et de mécréants éclata d'un rire presque gai, malgré un soupçon de raillerie. Puis il s'exclama :

— Félicitations ! Luis est en réalité une fugitive très dangereuse que nous recherchions activement. Merci d'avoir gardé un œil sur elle.

Heureusement pour lui, don Manuel avait l'habitude des situations délicates. Il réussit à faire bonne figure et s'en tira par son juron favori.

— Sang de Dieu ! Une fille, vous êtes sûr ? Ce gamin a réussi à me berner. Je n'ai jamais eu un aussi bon élève.

Un moment, il eut peur de s'être trahi. Son ton était trop léger, sa réponse trop désinvolte. Secouant la tête d'un air écœuré, le Grand Inquisiteur se tourna vers Koldo :

— Tu avais raison. Le meilleur espion de la couronne d'Espagne ne s'est pas rendu compte que le jeune Luis était une demoiselle. Me voilà rassuré quant aux mœurs de notre ami ici présent. *Mens sana in corpore sano*, conclut-il d'un ton grave. Puis, s'adressant à son prisonnier, il ajouta : cette diablesse d'Isabeau s'est échappée d'un couvent où nous l'avions placée.

Intérieurement, Manuel poussa un soupir de soulagement. Plusieurs fois, ces derniers temps, la proximité de Luis avait semé le trouble dans son esprit. Sans parler de son corps. Mal à l'aise, il s'était interrogé sur la signification de cette attirance qui semblait partagée. Les souvenirs agréables de ses ébats avec de belles dames dénudées ne l'avaient pas rassuré. Il savait que certains hommes côtoyaient les deux sexes. D'un autre côté, le fait qu'Isabeau soit recherchée par l'Inquisition ne lui laissait pas une grande espérance de vie. Quelques explications s'imposaient s'il voulait garder la confiance de ses interlocuteurs et retarder l'arrestation de la belle ambiguë. Car si Luis était une fille, il ressemblait encore étrangement à un jeune homme. Arborant un air soucieux, il leur raconta sa rencontre avec le garçon puis conclut :

— J'ai sauvé ce jeune chrétien des griffes de Tio Pepe. Avouez qu'il ne ressemble pas à une demoiselle.

— C'est une monstruosité, reconnut le prélat d'une voix grinçante.

Bien que d'un avis différent, don Manuel préféra ne pas contredire son vis-à-vis. Cherchant un moyen de sauver sa protégée, il enchaîna sur les événements qui venaient de se produire :

— Luis fait désormais partie de la bande de Myrin et de Pedro. Ils ont déjà accompli ce qui ressemble fort à un miracle : faire s'écrouler la tour de Justice. La main et la clé ont été réunies. Depuis cet étrange tremblement de terre qui n'a détruit que la Tour, les jeunes gens semblent suivre un itinéraire précis.

À sa grande surprise, l'Inquisiteur accepta l'hypothèse d'un miracle. Sans doute y voyait-il une expression de la volonté divine ?

— Que proposez-vous ? demanda-t-il.

Soulagé, Manuel recula de quelques pas et tendit les mains vers Koldo pour qu'il lui rende ses armes. Sur un signe de tête de son maître, celui-ci s'exécuta. L'espion rangea son épée dans son fourreau, sa dague dans sa botte, puis annonça avec aplomb :

— Je vais suivre le plan que nous avons mis au point lors de notre dernière entrevue : rejoindre *mon cousin* et les aider dans leur quête. Je lui ai sauvé la vie deux fois, il n'a aucune raison de se méfier de moi. Quand nous aurons trouvé le manuscrit, je vous contacterai.

Inquiet, il attendit la réaction d'Alonso qui réfléchissait les yeux mi-clos.

— Je m'incline, dit-il enfin. Vous êtes le seul à pouvoir les accompagner. Nous allons nous installer au caravansérail. Quand vous aurez trouvé le parchemin, prévenez-nous. La très Sainte Inquisition voudra le lire. Mais attention ! Il ne doit en aucun cas tomber dans les mains des Maures. Si c'est nécessaire, détruisez-le.

L'espion royal s'inclina en signe de soumission. Oubliant qu'ils se trouvaient à Grenade en territoire ennemi, le prélat le bénit puis s'éloigna rapidement suivi par Koldo. Ravalant un fou rire, don Manuel se précipita vers la sortie nord des arènes pour y attendre les chasseurs de trésor.

Dans le ciel mordoré du soleil couchant, un vent léger s'était levé.

Sous un dais de soie blanche, la sultane mère et son fils trônaient sur des fauteuils étincelants de pierres précieuses. L'atmosphère était curieuse, un mélange de fébrilité, de crainte, d'excitation malsaine. Myrin semblait si étonnée que leur voisin immédiat, un marchand bedonnant et jovial lui demanda :

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Nous avons profité de la trêve pour rendre visite à notre famille. Ma tante nous a parlé de ce combat et s'est arrangée pour que nous puissions y assister.

Un gloussement de connivence accueillit cette confidence. Pour entrer sans billet, il fallait avoir des appuis haut placés et de l'argent pour étancher la soif de certaines personnes.

— Vous avez de la chance ! Notre bien-aimé Seigneur a décidé d'offrir à son peuple un grand spectacle. Les prisonniers des derniers combats seront livrés au taureau et au lion, histoire de réveiller leurs appétits et leur rivalité.

Cette révélation fit sursauter la jeune femme. Boabdil était l'allié, ou plutôt le vassal des Rois Catholiques. Les condamnés ne pouvaient être que des musulmans. Elle n'osa pas demander le nom du bourg vaincu par la coalition entre chrétiens et Grenadins. Prudente, elle émit un oh ! de surprise, en espérant que sa réaction passerait inaperçue. Mais son voisin ne l'écoutait plus. Le sultan venait de lever le bras. La fête allait commencer.

Au sud, en face de la loge royale, une porte s'ouvrit et un troupeau de pauvres gens s'avança vers le centre de l'arène. Il y avait peu d'hommes, les guerriers étant morts au combat, surtout des femmes et des enfants qui pleuraient blottis contre leurs mères. Myrin horrifiée se serra contre Pedro, en retenant ses larmes. À côté d'elle, Isabeau respirait bruyamment.

À l'est et à l'ouest, deux vantaux de bois grincèrent sur leurs gonds. Le premier libéra un taureau vif et hargneux qui, aussitôt entré, se mit à piaffer. C'était une bête magnifique, musclée et nerveuse, dont les pattes antérieures frappaient le sol avec vigueur.

À l'opposé, le roi des animaux, fidèle à sa légende, s'avança nonchalamment. Il s'arrêta sur le bord de la piste, s'étira comme un gros chat, bâilla, parcourut d'un regard dédaigneux les proies immobiles. Soudain son

œil fut attiré par les gesticulations hostiles du taureau.

Quand l'animal jaillit comme une flèche pour se jeter sur les prisonniers, le lion ne bougea pas, se contentant de surveiller son compère. Le bétail humain s'éparpilla, mais quelques enfants et quelques femmes furent piétinés. Ce succès rendit le taureau ivre de rage. Il revint à la charge et avec ses cornes, s'acharna sur les corps blessés qui furent bientôt réduits en bouillie sanguinolente. Chaque assaut était accompagné par les cris d'encouragements de la foule.

Le vacarme, les hurlements, l'odeur du sang finirent par avoir raison de la nonchalance du fauve. Un feulement sourd annonça son entrée en scène, feulement suivi de grondements rauques puis de rugissements affamés. En quelques bonds, il s'attaqua aux personnes encore debout. Coups de pattes griffues, gueule béante aux crocs ensanglantés, il sautait, tournait sur lui-même, brouillait puis retombait sur ses pattes pour saisir un autre prisonnier à la gorge, aux jambes, au ventre. Il déchiquetait ses proies, puis s'en débarrassait en les jetant dans les airs. Elles retombaient sur le sable comme des pantins de tissus avec un bruit mat.

C'était un spectacle effrayant et terrible qui avait réussi à faire taire les spectateurs. Chacun retenait son souffle. Quand enfin le dernier humain fut tombé, la foule se leva pour acclamer les responsables du carnage. N'osant pas rester assis, Myrin et ses amis suivirent le mouvement, mais en silence, anéantis par la vision du charnier.

Le bruit était assourdissant. Un signe du sultan mit fin au vacarme. Le véritable combat allait commencer.

Excités par le goût du sang, les deux animaux, frustrés de ne plus avoir de proies vivantes, se firent face. Le taureau frappait le sol de ses pattes avant en secouant ses cornes d'un air furieux. Quant au lion, il rugissait pour effrayer son adversaire. Ce fut le taureau impatient qui donna l'assaut le premier. Il bondit tête baissée pour encorner le flan du félin qui s'en tira par une pirouette en assénant un grand coup de queue sur le mufle de l'attaquant. Ce dernier virevolta sur lui-même avec une légèreté surprenante pour son poids et revint à la charge avant que le fauve n'ait le temps de réagir. Ses cornes s'enfoncèrent dans la cuisse du lion. Hurlant de douleur, celui-ci se retourna et planta ses crocs dans l'épaule du taureau. Les deux animaux accrochés l'un à l'autre se mirent à tourner sur eux-mêmes. L'issue du combat était incertaine. Les gens, frustrés, lançaient toutes sortes de projectiles sur les animaux en les insultant.

Peu à peu, les deux bêtes affaiblies ralentirent leurs rondes puis s'effondrèrent sur le sol, toujours liées entre elles par des cornes et des crocs. Finalement vaincues, affalées l'une contre l'autre, elles ne bougèrent plus, dociles face à une mort certaine. Le silence envahit les lieux. Profitant de la fascination de la foule qui guettait l'agonie des fauves, le sultan et sa mère s'apprétaient à partir. Écœurée, Myrin marmonna à voix basse.

— Ces deux vampires assoiffés de sang se sauvent ! Dommage que les

bêtes ne les aient pas dévorés.

Un charivari indescriptible arrêta la fuite des seigneurs de Grenade. Sur les gradins, les spectateurs debout applaudissaient les bêtes qui s'étaient séparées et se secouaient furieusement. Le combat allait reprendre. Leurs Altesses Royales semblèrent hésiter puis regagnèrent leurs trônes. Face à face, immobiles comme des statues de pierre, le taureau et le lion se jaugeaient. Peu à peu, devant ce spectacle étonnant, les gens se rassirent et firent silence. Alors comme s'ils n'attendaient que cela, les fauves se mirent à tourner en rond lentement puis de plus en plus vite, pour soudain foncer ensemble vers l'émir des croyants et la sultane mère.

Parvenu devant la cascade de soie blanche qui ruisselait de la balustrade royale jusqu'au sable de l'arène, le taureau freina des quatre pattes. D'un mouvement gracieux, le lion sauta sur son dos puis s'agrippa en grondant au rideau qu'il tenta d'escalader. Le félin semblait enragé. Il s'accrochait au drap et progressait lentement vers le haut. Déchiré par ses griffes puissantes, le rideau s'effilochait. Alors, le lion plantait ses crocs dans le tissu pour ne pas glisser, puis repartait à l'assaut.

Tout s'était passé si vite que pendant quelques secondes, personne ne bougea. Le premier à réagir fut le sultan. Il se leva et s'éclipsa, suivi par sa mère et ses gardes. Ce départ sortit les gens de leur torpeur. Pendant qu'ils se battaient pour fuir au plus vite, les picadors entrèrent dans l'arène. La fin des animaux fut rapide et sans souffrance.

Saoulés par le bruit, secoués par le spectacle et par sa conclusion inattendue, Myrin, Pedro et Isabeau se dirigèrent vers la sortie la plus proche. Les deux faucons planaient en cercle au-dessus de la place. Dès leur sortie, ils s'éloignèrent lentement, forçant le trio à les suivre. Soudain Pedro ralentit :

— Continuez, je vous rejoindrai. Nous avons oublié Yasmin.

Mécontente, Myrin s'arrêta :

— Les oiseaux n'attendent pas notre bon plaisir. Nous ne pouvons pas les perdre de vue. Pense au manuscrit !

L'expression du maître d'armes la bouleversa. Pourquoi se sentait-il aussi responsable de cette gamine, un vrai fléau capable de trucher une dizaine de guerriers rien qu'en respirant ? Elle cherchait des arguments pour le convaincre quand une voix mâle vint à son secours.

— Ne vous occupez pas de Yasmin. Elle est en lieu sûr, j'y ai veillé. Nous la retrouverons plus tard.

Soulagée, Myrin allait exhorter les autres à suivre les faucons, quand Isabeau la bouscula pour donner l'accolade au nouveau venu.

— Je suis moi aussi très heureux de te revoir, mon garçon. J'ignorais que tu me tenais en si haute estime.

Son ton sarcastique fit rougir sa compagne. Myrin ne l'avait jamais vue aussi déconcertée. Intriguée, elle scruta le visage de l'hidalgo. Ses yeux riaient. L'homme s'amusait aux dépens de la jeune fille, mais son regard était doux. Quant à Isabeau, son expression était facile à décrypter. Manuel lui

plaisait. Pourtant elle ne semblait pas à l'aise. La guérisseuse décida de crever l'abcès. Les oiseaux ne tourneraient pas en rond éternellement au-dessus de leurs têtes.

— Don Manuel ! Que faites-vous là ?

— Je suis venu vous espionner. Le Grand Inquisiteur est à Grenade. Il veut le manuscrit.

Myrin le regarda avec curiosité.

— Quelle franchise ! Avez-vous l'intention de nous trahir ?

— On ne peut lui faire confiance, s'écria l'élève de Pedro d'un ton amer.

Don Manuel se planta devant elle et dit d'un ton grave :

— Alonso Jimenez sait que le jeune Luis n'est autre qu'une certaine Isabeau. Il semble bien décidé à la renvoyer au couvent.

— Et cela vous fendrait le cœur, railla la jeune fille

Fixant d'un air narquois la poitrine naissante qui perçait sous les vêtements masculins, il ricana :

— Quand je vous prenais pour un garçon, cela m'eût été égal, mais depuis que vous développez des formes plus féminines, cela me peinerait.

Surprise Myrin examina la silhouette de son amie qui, prise au dépourvu, resta muette. L'espion était le seul à s'être aperçu de la transformation. Sa mère avait raison une fois de plus. N'avait-elle pas prédit que seul l'amour guérirait Isabeau ? La chenille commençait sa mue. Un cri de Pedro la sortit de ses pensées :

— Les oiseaux s'éloignent. Il faut les suivre.

Le maître d'armes s'élança. Myrin saisit la main d'Isabeau qui semblait encore secouée par la déclaration de l'hidalgo et se mit à marcher d'un pas rapide derrière Pedro. En dernière position, Manuel jouait les sentinelles, un œil sur le ciel et l'autre sur d'éventuels poursuivants.

Ils longèrent le caravansérail où ils avaient passé leur première nuit à Grenade, contournèrent la madrasa où Pedro avait étudié dans ses jeunes années et traversèrent un grand marché rempli de badauds, malgré les étals presque vides. À partir de là Myrin, le regard braqué sur leur guide, se désintéressa de ce qui l'entourait. Son seul objectif était de ne pas perdre Pedro des yeux. Isabeau se cramponnait à elle tout en marchant elle aussi d'un bon pas, mais Myrin la sentait toujours un peu rêveuse, comme dans une bulle. Ils se faufilèrent dans des voies si étroites que les murs des maisons se rejoignaient presque au-dessus de leurs têtes. Les corbeaux voletaient sous les toits en croassant furieusement, comme pour les inciter à forcer l'allure. Puis soudain, après une cavalcade interminable à travers un dédale de ruelles sombres qui se ressemblaient toutes, ils se retrouvèrent en pleine nature, en dehors des remparts, sans même avoir eu l'impression de passer une porte. Leur course s'acheva à l'entrée d'un cimetière situé dans l'ombre de la muraille.

Hésitants, ils s'arrêtèrent devant le grand portail ouvert. Le soleil avait disparu, remplacé par une lune pâle qui se détachait sur un fond bleu nuit

constellé d'étoiles brillantes. L'ombre envahissait le champ des morts transformant les arbres centenaires en monstres menaçants. Sous les caresses d'une brise légère, leurs ramures frémissantes gémissaient comme des pleureuses épuisées.

Les faucons pénétrèrent sans hésiter dans ce lieu inquiétant, tournoyèrent quelques minutes entre les tombes puis se dirigèrent vers un monument funéraire en forme de grotte. C'était un grand rocher creux de la taille d'une maisonnette, sans décoration ni floriture, sans inscription, sans nom de famille. Une simple porte en fer forgé en interdisait l'accès. Les volatiles se faufilèrent entre les barreaux et disparurent. Aidé par Manuel, Pedro poussa la grille qui s'ouvrit dans un grincement effroyable. À l'intérieur, il faisait nuit noire.

Trop excitée pour prendre le temps de la réflexion, Myrin chuchota :

— Par la Jérusalem nouvelle, que la lumière soit !

Une grande clarté illumina la crypte.

Un tombeau de pierre noire occupait une grande partie de l'espace. En son milieu reposait un livre ouvert en marbre blanc. Sur le plateau brillant du cercueil, les faucons veillaient. Sous leurs griffes, la clé et la main.

Myrin sentit le bras de Pedro se poser sur ses épaules :

— La prophétie d'Abraham semble se vérifier, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion.

Le cœur battant, elle contemplait l'objet que des générations de femmes avaient espéré trouver. Et c'était à elle que revenait cet honneur. Incapable de parler, elle contemplait le manuscrit avec émerveillement. Soudain une immense lassitude l'envahit. Ses jambes se dérobèrent ; elle serait tombée si Pedro ne l'avait retenue.

— Appuie-toi sur le tombeau. Cela va passer.

Myrin s'enveloppa dans son châle en frissonnant. Le caveau était froid et humide. Un si petit vœu. Juste un peu de lumière. Une si grande fatigue. Épuisée, elle s'efforçait d'écouter les propos des deux hommes qui discutaient penchés sur le sarcophage.

— Et maintenant que fait-on ? demanda Manuel

— Il doit y avoir un message, dit Pedro

— Pas le moindre texte gravé dans le marbre.

— Ce n'est pas possible.

Le maître d'armes se pencha sur le livre ouvert et caressa du bout des doigts la page marmoréenne.

— La surface est froide, presque lisse, mais je sens de minuscules entailles.

Fébrile Myrin, oubliant son état, se leva et le bouscula pour toucher la feuille pétrifiée. Avec un cri de joie, elle apostropha Pedro :

— La loupe que Khider t'a donnée, c'est le moment de l'utiliser !

Le guerrier sortit l'objet de sa besace et la promena sur le livre. Tous se regroupèrent, d'abord soucieux, puis heureux en voyant apparaître des lettres

minuscules sous le verre grossissant.

D'une voix tremblante, Pedro se mit à lire à haute voix le message secret qui les attendait depuis des siècles.

Le livre ouvert
Cache le sang vert
Une fois plongé
Dans l'eau sacrée,
Des douze soleils
Sonne l'éveil
De la nouvelle
Jérusalem.

Interloqués par ce texte, ils restèrent quelques instants sans parler. Ils avaient cru parvenir au but de leur quête et voilà qu'ils étaient confrontés à une nouvelle énigme.

— Qu'est-ce que le sang vert ? demanda Isabeau.

— Une métaphore classique pour parler du sang de votre messie, répondit aussitôt Myrin. En langage ésotérique, il est symbolisé par une émeraude.

Le moindre mouvement était un supplice pour ses articulations. Un mauvais signe pour la suite des événements, mais elle n'avait plus rien à perdre. Malgré sa faiblesse, les soupirs de découragement qui accueillirent son explication lui arrachèrent un sourire. Homme de peu de foi pensa-t-elle en constatant le désappointement de Pedro.

— Laissez-moi faire dit-elle en se penchant sur le livre blanc.

La mine grave, ses trois amis reculèrent de quelques pas. Tête et figure recouvertes par son voile, la magicienne se pencha sur le parchemin et frotta sa pierre de lune en murmurant d'une voix enrouée :

— Par la Jérusalem céleste, que s'ouvre le livre et que le sang vert apparaisse !

Pendant quelques instants, il ne se passa rien, puis il y eut des craquements, des fissures, et soudain le livre s'effrita en mosaïques minuscules, qui finirent par tomber en poussière. Et là posée sur son écrin de sable, une émeraude grosse comme une noix étincelait.

15

La Tour de Comares

STUPEFAITE ISABEAU S'ÉLOIGNA DU TOMBEAU À RECOLONS en direction de la sortie, poussée par un désir incontrôlé de prendre la fuite. Dans son esprit survolté, les questions s'entrechoquaient.

Pedro et Myrin, bercés depuis leur enfance par un chant mystique, semblaient accepter comme un don divin l'émeraude qu'ils venaient de découvrir. Sans se préoccuper des conséquences. Si ce caillou avait vraiment le pouvoir de sauver Grenade des griffes de l'Islam et du Christianisme, les deux partis allaient s'entre-déchirer féroce­ment pour s'en emparer. Mais aucun de ses compagnons ne partageait ses appréhensions. Même Manuel, un professionnel de la politique, ne paraissait pas pressé de quitter les lieux pour mettre leur trésor à l'abri des convoitises. Elle se demanda si Myrin la Douée savait ce que signifiait l'eau sacrée des douze soleils. Isabeau n'avait ni sa culture ancestrale ni ses connaissances et elle doutait des capacités de ses compagnons à décrypter l'énigme.

Le nombre douze lui évoquait les tribus d'Israël, les apôtres, les portes de la Jérusalem céleste inscrites dans l'Apocalypse, les signes du zodiaque, les mois de l'année, mais aucun soleil. Déçue, sa pensée revint vers celui qu'elle ne parvenait pas à chasser de son esprit et de son cœur. Allait-il les trahir ? Le papillon noir de mauvais augure se mit à danser devant ses yeux. Effrayée par cette apparition soudaine qui apportait une réponse peu encourageante à sa question, elle chercha Manuel des yeux. Penché sur l'émeraude, il l'étudiait avec attention. Elle ne voyait que son dos mince et musclé et ses cheveux blonds. Les battements d'ailes du papillon s'intensifièrent. Un objet froid lui effleura le cou, une lame se posa sur sa gorge, elle se retrouva prisonnière d'un bras énorme et possessif. Consciente que le moindre mouvement lui serait fatal, Isabeau s'immobilisa.

— Magnifique joyau ! déclara une voix suave dans son dos. Si vous ne voulez pas que Koldo sacrifie notre cher Luis, je vous suggère de ne pas faire de geste inconsidéré.

Myrin sembla s'affaïsser contre le tombeau tandis que Pedro et Manuel se retournaient brusquement. En voyant dans quelle posture elle se trouvait,

ils se figèrent. Furieux de s'être laissé surprendre, le maître d'armes toisait les deux intrus d'un air féroce. Quant à Manuel, impavide comme à son habitude, il contemplait gravement les nouveaux venus comme s'il cherchait un moyen de les sortir de ce mauvais pas. À moins qu'il ne se soit attendu à cette intrusion ?

Les paroles d'Alonso Jimenez lui ôtèrent ses derniers doutes :

— Don Manuel, veuillez prendre cette émeraude et me l'apporter. Ensuite vous me répéterez le message inscrit sur le livre de marbre.

C'était les ordres d'un maître à son employé. Malgré le poignard qui menaçait son cou, Isabeau ne put s'empêcher de vitupérer :

— Je vous avais dit qu'il nous trahirait !

Son mouvement de colère prit Koldo par surprise et la lame lui entailla la peau. Du sang jaillit de la blessure. L'hidalgo fit un pas vers elle. Elle le toisa avec mépris et cracha par terre.

Haussant les sourcils, il lui lança un regard ambigu, puis un sourire insolent éclaira son visage. Il tendait la main vers l'émeraude quand retentirent des bruits reconnaissables : claquements de bottes, cliquetis d'armes, mouvements furtifs. En quelques secondes, une quinzaine de soldats envahirent la grotte. Deux d'entre eux désarmèrent le géant noir, tandis que les autres se déployaient dans l'espace. Devant l'entrée de la tombe, une rangée de gardes dissuadait toute sortie, tandis qu'un homme solitaire s'avavançait vers le sarcophage.

Liberée Isabeau courut se placer près de Myrin qui lui tendit un coin de son voile pour essuyer sa gorge ensanglantée. La coupure la brûlait encore légèrement mais ne saignait plus. Du coin de l'œil, elle vit Manuel ramener lentement son bras le long de son flanc.

Sur son coussin de sable, l'émeraude brillait de mille feux, mais plus personne n'osait s'en saisir.

La figure renfrognée de l'Inquisiteur prouvait qu'il avait lui aussi reconnu leur illustre visiteur. À ses côtés, Koldo désarmé attendait, immobile, la suite des événements. Aucun des deux ne vit l'ordre muet donné d'un simple geste de la main par le nouveau maître des lieux. Un yatagan trancha l'air avec un sifflement aigu. La tête du commandeur roula par terre dans un bruit de ferraille, tandis qu'un geyser de sang éclaboussait les personnes les plus proches. Son mentor poussa un couinement de souris en faisant un bond pour éviter les gouttes. Le corps décapité s'affala sur le sol avec fracas. Alonso Jimenez parut se recroqueviller sur lui-même, puis il tomba à genoux devant le cadavre étêté, rampa jusqu'à la tête de Koldo, plongea la main dans sa chevelure crépue et la ramena vers le cou sanguinolent. Secoué par des sanglots en rafales, il s'efforça de recoller les morceaux, s'acharnant à accomplir un miracle impossible sous les regards horrifiés des personnes présentes. Même les soldats semblaient écœurés par la scène.

Ainsi ce monstre avait un cœur, pensa Isabeau. Cet homme, qui avait contemplé sans ciller des femmes et des enfants brûler sur les bûchers, se

liquéfiait devant la mort d'un moine soldat. Qu'il pleure le seul être qu'il chérissait ! La punition était encore trop douce.

Encore sous le choc, les prisonniers virent alors s'avancer vers le centre de la grotte le sultan Boabdil en personne. Ceux qui ne le connaissaient pas découvrirent un homme encore jeune, aux traits mous, et au corps un peu enrobé. Sur sa tunique de soie verte assortie à son pantalon bouffant, il portait une grande cape de laine blanche. Son regard curieux effleura Isabeau toujours déguisée en garçon, se posa avec intérêt sur la femme voilée appuyée contre le tombeau, s'attarda quelques secondes sur le dernier Gomenez, puis aperçut enfin l'émeraude. D'un geste naturel, il s'en approcha et la saisit comme s'il ne s'agissait que d'une simple babiole sans intérêt particulier. Sans doute démonté par ce manque de respect envers une relique sacrée, Pedro retint son souffle, puis expira profondément pour évacuer colère et frustration. Au même instant, Myrin se tassa sur elle-même. Isabeau ne pouvait voir ses sentiments, mais elle pouvait sentir le corps de la guérisseuse qui tremblait.

Quand la pierre fut en sa possession, le sultan l'enfouit dans une de ses poches, puis se tourna vers le Grand Inquisiteur toujours agenouillé devant le corps de son chien de chasse :

— Aviez-vous l'intention de m'apporter ce joyau ?

Sa voix était douce, son ton courtois, comme s'il parlait à un ami et en attendait une réponse positive.

— Peu importe. Nous sommes tous attendus au palais par notre mage vénéré, le grand Mahmoud, et par ma très chère mère. Jeunes gens, réjouissez-vous. Cette découverte va les mettre de bonne humeur. Peut-être même accepteront-ils de vous rendre votre parfumeuse.

Un cri de rage l'interrompit. Prenant tout le monde par surprise, Pedro bondit et se jeta sur don Manuel avec la ferme intention de l'étrangler :

— Espèce de chien puant ! Tu disais l'avoir mise en lieu sûr.

Deux sbires le ceinturèrent pendant qu'un troisième le frappait à la tête avec le pommeau de son yatagan. Le converti s'écroula dans les bras de ses agresseurs qui le traînèrent vers la sortie.

Encadré par sa garde rapprochée, le sultan regagna l'extérieur de la grotte où l'attendait un magnifique pur-sang blanc. D'un doigt impérieux, il désigna deux alezans aux envoyés des Rois Catholiques qu'il continuait à traiter en hôtes de marque. Comme le prélat restait prostré à côté de sa monture, don Manuel l'aida à se mettre en selle, puis sauta sur le dos du cheval qui lui était réservé.

Isabeau aida Myrin à monter dans une charrette où gisait le corps évanoui de Pedro. La guérisseuse s'empressa de le rejoindre et de tâter son pouls.

— Il est vivant. Une grosse bosse et un mal de tête assuré au réveil, rien de plus.

Elle parlait d'une voix faible et tremblait toujours de tous ses membres. Elle se blottit contre le maître d'armes.

La charrette s'ébranla sous un ciel constellé d'étoiles. Une escouade de soldats armés les entourait.

Assise aux côtés de la guérisseuse, Isabeau ne pouvait s'empêcher de jeter de fréquents coups d'œil sur Manuel. Elle regrettait son mouvement d'humeur. Il n'avait pas eu le choix. Pourquoi était-elle toujours en colère contre lui ? Parce qu'il l'attirait ? La jeune fille porta les mains à sa poitrine qui lui faisait mal depuis qu'elle se développait. Habituee à son corps androgyne, elle se sentait mal à l'aise avec sa nouvelle féminité.

— Mon corps me trahit au plus mauvais moment, dit-elle à haute voix sans même s'en rendre compte.

— Réjouis-toi, tu seras bientôt femme. Tchalaï disait que seul un événement important, ou un choc nerveux, serait capable de déclencher cette réaction.

La voix de sa compagne était si faible et si triste qu'Isabeau se tourna vers elle. Un voile dissimulait toujours la chevelure flamboyante et le visage parsemé de taches de rousseur. D'un geste délicat, elle le souleva puis le remit en place avec une douceur qui ne correspondait pas aux émotions tumultueuses qu'elle ressentait, pitié, compassion, horreur.

Serions-nous maudites ? Elle jeta un regard amer sur le bel hidalgo qui chevauchait devant la charrette. C'est trop tard, nous avons échoué. Nous ne sauverons pas Grenade des griffes des Rois Catholiques. Quant à notre avenir, il est plutôt sombre. Quelques gémissements et jurons la sortirent de ses pensées déprimantes.

— Il revient à lui, chuchota Myrin. Je regrette de l'avoir empêché de rejoindre Yasmin.

— Je suis sûre qu'elle a été enlevée avant notre sortie de l'arène. Il n'aurait rien pu faire.

Isabeau connaissait les vrais tourments qui torturaient l'esprit de la guérisseuse.

Au lieu de lui répondre, celle-ci posa un doigt sur ses lèvres et s'exclama :

— Ah ! voilà notre guerrier qui se réveille ! Puis s'adressant directement au blessé : ne te relève pas trop vite, prends ton temps.

Pedro s'assit en portant les mains à sa tête pour y tâter une énorme protubérance. Poussant un juron, il sortit une pièce d'argent de sa poche, la donna à Myrin en disant :

— Pose-la sur ma bosse et appuie jusqu'à ce qu'elle rentre.

La guérisseuse obéit en silence. Ses gestes étaient précis, et rien dans son comportement n'attira l'attention de son compagnon. Il semblait morose, obnubilé par une idée fixe. Attristée, Isabeau espérait qu'il allait se préoccuper de Myrin, mais il était absent.

— Dommage que je n'aie pas eu le temps d'étrangler ce klebs, murmura-t-il.

Ainsi il pensait à Yasmin ? Et à Manuel qui une fois encore avait joué

double jeu. Isabeau soupira. Sa gorge la brûlait encore, mais sa blessure ne saignait plus. Une légère entaille tout au plus, de sa faute. Si elle ne s'était pas énervée... Myrin, toujours enveloppée dans son châle, s'adossa contre l'un des bords de la charrette. Se sentait-elle responsable de ce qui était arrivé à la jeune parfumeuse ? Soulagée, elle vit que Pedro prenait soudain conscience de la présence de la guérisseuse. Il se rapprocha d'elle et la prit dans ses bras.

— Voici le palais de l'Alhambra, annonça Isabeau en forçant la voix pour couvrir le bruit infernal produit par leur troupe.

Entre le martèlement des sabots sur les pavés, le fracas des roues et les grincements de la charrette, leur arrivée devant l'entrée de la forteresse ne passa pas inaperçue. Les portes s'ouvrirent pour les laisser passer puis se refermèrent derrière eux. Cette fois, ils étaient vraiment prisonniers.

En se redressant, le dernier des Gomenez murmura :

— Nous n'avons pas découvert de texte écrit et nous ignorons à quoi sert l'émeraude.

— Vous oubliez juste une chose. L'espion de la reine a entendu la prophétie. Il se fera un plaisir de la répéter à son prochain seigneur, quel qu'il soit.

Frappés par la justesse des paroles d'Isabeau, ses compagnons restèrent muets.

— Au moins, nous allons retrouver Yasmin, souffla-t-elle.

Pas dupe, elle regrettait sa réaction. L'objet de son angoisse, c'était don Manuel. Saper le moral de ses amis était indélicat.

La charrette s'arrêta dans une grande cour éclairée par des dizaines de torches accrochées sur les murs. Les cavaliers mirent pied à terre. Myrin se cramponna à Isabeau qui l'aida à descendre. Le petit groupe guidé par Boabdil se dirigea vers la Tour de Comares où il pénétra. Là le sultan, suivi par quelques hommes de sa garde personnelle, commença à gravir l'escalier qui conduisait aux appartements de Mahmoud. Ensuite venaient l'Inquisiteur dans un état second soutenu par l'hidalgo, puis les trois prisonniers talonnés par des soldats impassibles.

Quand ils furent entrés dans le repère du sorcier, les gardes se déployèrent dans l'escalier derrière la porte. Rares étaient les personnes qui avaient eu la chance ou la malchance de visiter l'univers de Mahmoud. À part quelques domestiques muets et analphabètes, le mage en interdisait l'accès. C'était une salle immense qui lui servait de bureau, d'atelier, de musée, de laboratoire.

Éclairé par des candélabres, l'endroit abritait cornues et athanors, livres et parchemins, flacons ou bocaux aux contenus peu ragoûtants, mais Isabeau s'en désintéressa. Comme ses compagnons, elle était fascinée par les nombreuses statues de cristal disséminées dans la pièce. Leurs courbes lisses et brillantes chatoyaient sous les flammes des chandeliers. Ces représentations possédaient un charme vénéneux : des femmes, des hommes, des enfants, debout, à genoux, faces souriantes ou souffrantes, bleues, vertes, rouges,

mauves, fauves, écarlates, indigo, figés dans des positions souvent désavantageuses. Malgré sa beauté, l'ensemble mettait mal à l'aise ; il s'en dégageait une tristesse et une mélancolie insupportables.

Au pied de chaque statue, un chat noir assis faisait sa toilette sans lâcher des yeux les nouveaux venus. Au fond de la pièce, sur un grand divan couvert de coussins, la sultane mère reposait, les yeux clos. Boabdil se dirigea vers l'homme en noir qui surveillait une cornue où glougloutait une liqueur ambrée. Quand le groupe avait fait irruption chez lui, le mage n'avait pas réagi, trop concentré sur son expérience. Avec une expression plus proche de la crainte que du respect, l'émir de Grenade attendit que le sorcier se désintéresse de sa cuisine.

— M'apportez-vous de bonnes nouvelles, cher enfant ? demanda enfin celui-ci sans détourner son regard du récipient en verre.

Traité comme un gamin, le sultan déglutit avant de répondre :

— Les fugitifs sont là. Ainsi que les émissaires des Rois Catholiques.

— Hum ! Pas de manuscrit ?

Le ton du sorcier était à la fois glacial et dédaigneux, comme s'il avait toujours su que son interlocuteur ne serait pas à la hauteur de sa mission. Le teint pâle de Boabdil se colora sous l'affront et ses mâchoires se crispèrent. Il hésita puis à regret, comme s'il n'avait pas le choix, vaincu d'avance par la science de l'alchimiste, il sortit l'émeraude de sa poche et avoua :

— Non, mais sur la tombe, il y avait ceci.

Le mage daigna enfin pivoter vers son visiteur qui oscillait entre peur et colère. Il saisit la pierre entre le pouce et l'index et la présenta à la flamme d'un chandelier pour en examiner la couleur et la pureté.

— Cette gemme est parfaite, mais nous en avons d'autres de cette taille et de cette qualité dans nos réserves. Savez-vous en quoi elle est différente ? Quel est son pouvoir ? Que peut-elle accomplir ? Et comment ?

À chaque question distillée d'une voix de plus en plus mordante, le dernier des Abencérages reculait d'un pas, comme souffleté par les mots de son conseiller officiel. Soudain, le sorcier s'avança vers Boabdil et l'écarta d'un geste brusque pour se diriger vers les prisonniers qui, serrés les uns contre les autres, suivaient cet échange avec stupeur. Il négligea la présence du prélat indifférent à ce qui l'entourait. Verrouillé dans son enfer personnel, Alonso triturait nerveusement les perles de son rosaire en marmonnant des bouts de prières en latin. Il semblait en proie à des visions démoniaques. À ses côtés, Pedro, à l'affût, balayait la pièce du regard. Isabeau l'imita, mais ne vit aucune trace de Yasmin. L'adolescente n'était pas détenue dans ce lieu. Une ombre passa sur la figure du soldat. Soudain il prit conscience que le mage se tenait en face de lui et fixait sa poitrine avec attention. Isabeau le vit se raidir.

— Voici un objet fascinant qui sent son Khider, dit Mahmoud en pointant du doigt la loupe cerclée d'or suspendue au cou du soldat.

D'un geste brusque, il arracha la chaîne pour s'emparer de la lentille qu'il brandit devant lui avec satisfaction en la tenant par son manche en ivoire

finement travaillé. Surpris par la rapidité et la violence du geste, Pedro porta les mains à son cou douloureux. Il ouvrit la bouche pour protester, mais jugea sans doute prudent d'attendre la suite des événements, car il se tut. D'ailleurs Mahmoud ne s'occupait plus de lui. La main sur le cœur, il s'inclinait devant la magicienne juive en susurrant d'un air affable :

— C'est toujours un plaisir pour moi de rencontrer une consœur. J'ai suivi avec intérêt les prodiges que votre bague vous a permis de réaliser. J'aimerais voir cette merveille.

Et tout aussi rapidement qu'il avait arraché la loupe de Pedro, il tira sur l'étoffe qui enveloppait la guérisseuse, dévoilant une vieille femme ridée aux cheveux grisonnants. Seuls ses yeux mordorés avaient conservé le feu de sa jeunesse et jetaient des éclairs.

Isabeau savait à quoi s'attendre ; elle faillit pourtant éclater en sanglots en voyant l'expression horrifiée, puis désespérée de Pedro. Sous le choc, Manuel, pourtant entraîné à dissimuler ses sentiments, fut pris d'un haut-le-cœur. Myrin, impassible, croisa ses mains flétries sur sa poitrine et posa sur le mage un regard de défi. Celui-ci tendit sa paume droite pour que la guérisseuse y dépose son anneau. Au lieu d'obéir, la prisonnière mit les mains derrière son dos d'un air farouche.

Le mage brandit alors la loupe de Khider et une langue de feu en jaillit. Il y eut un grésillement, un hurlement et une odeur de chair brûlée. Un cercle rouge apparut au milieu du front de Myrin, comme un troisième œil, puis celle-ci s'effondra évanouie. La silhouette décharnée de Mahmoud se cassa en deux et ses longues mains subtilisèrent la bague en une fraction de seconde. Il se redressa et l'enfouit dans sa poche sans paraître remarquer les regards de haine de ses prisonniers.

Pedro se pencha sur celle qu'il aimait. Alors qu'il contemplait le visage dévasté par le temps, ses traits traduisaient un tel sentiment de perte qu'Isabeau se détourna, bouleversée.

Un gémissement. Myrin entrouvrit ses paupières et les referma aussitôt, comme brûlée par les émotions du guerrier.

— Aide-moi à me relever, chuchota-t-elle d'une voix tremblante.

Maladroitement il souleva la silhouette légère et frêle comme celle d'un arbre sec et la cala contre sa poitrine. Tendrement il effleura ses lèvres, caressa sa chevelure rousse que de longues mèches grises éteignaient, puis la reposa délicatement sur ses pieds. Le chagrin du guerrier était si violent que ses membres vibraient comme des cordes de violon trop tendues.

Une fois debout, Myrin tituba quelques instants avant d'examiner son annulaire. Sa bague n'était plus là. Isabeau la vit se recroqueviller sous l'effet de la tristesse. Quand sa tante était morte, elle s'était sentie abandonnée, orpheline pour la deuxième fois. En perdant cette bague, dernier souvenir de sa mère, Myrin devait éprouver des sentiments similaires. Ils ne faisaient pas le poids face à la puissance de ce sinistre nécromant. Désarmée, elle examina en douce les traits impassibles de Manuel. Son comportement calme

et réservé la rassérénait. Elle aurait donné cher pour lire dans ses pensées. Tous les autres semblaient persuadés qu'ils ne sortiraient pas vivants de cette salle. Même le sultan Boabdil arborait un dégoût profond mêlé à une peur viscérale.

Leur hôte s'intéressait de nouveau à Pedro. Il le toisa quelques instants d'un œil pensif. Emmuré dans sa tristesse, celui-ci ne parut pas se rendre compte de l'examen dont il était l'objet. Mahmoud hocha la tête d'un air satisfait avant de lui prendre familièrement le bras pour l'entraîner vers le fond de la salle :

— Toutes ces magnifiques statues sont mon œuvre. L'une d'elles devrait vous intéresser, et vous rendre des couleurs, ajouta-t-il sur un ton affable en s'arrêtant devant une silhouette féminine couleur rubis.

Pendant quelques instants, Pedro resta sans réaction, puis il devint blanc comme craie et chancela. Isabeau se précipita pour le soutenir. Jamais elle n'avait vu son maître d'armes dans cet état. Une fois à ses côtés, elle regarda la sculpture rouge qu'il fixait avec horreur. Cette silhouette gracieuse et sensuelle, cette grâce espiègle, ce visage en amande aux rondeurs encore enfantines...

— Ce n'est pas possible, balbutia-t-elle d'une voix tremblante. C'est monstrueux.

Myrin et Manuel les avaient rejoints et contemplaient, hébétés, la transmutation de la princesse maure.

Pedro se mit à pleurer. D'un geste machinal, comme s'il voulait s'assurer de la nature de la statue, il effleura l'épaule droite de Yasmin. Isabeau, qui se tenait tout contre lui prête à l'épauler, le sentit défaillir, puis son corps se redressa et il s'écria :

— Elle est encore chaude.

D'un mouvement brusque, il échappa à l'emprise de son ancienne élève et enlaça la silhouette cristalline.

D'une poigne ferme, le nécromancien l'éloigna de la statue :

— Si vous la brisez, je ne pourrai plus la ramener à la vie.

— Vous le pourriez ?

— Il suffit que vous me disiez à quoi sert cette émeraude, et je vous rendrai cette jolie demoiselle. Avec regret, d'ailleurs.

La figure du soldat, un instant plein d'espoir, se décomposa. Confronté à un choix impossible, Pedro baissa la tête d'un air désespéré.

— C'est à toi de décider, souffla Isabeau.

Mais le converti murmura tristement :

— Yasmin ne me le pardonnerait jamais.

À ce moment-là, la sultane mère, que tout le monde avait oubliée, quitta sa couche et se joignit à eux. Les cheveux relevés en chignon par un grand peigne en écaille de tortue, resplendissante dans une robe de soie lilas, elle avait l'air d'une femme aimable et de bonne volonté, mais Isabeau ne se laissa pas prendre à ses manières affables. Seules ses lèvres souriaient. Le regard

qu'elle portait sur les visiteurs ressemblait à celui des maquignons quand ils vendaient leurs taureaux, à la foire de Jerez. Aïcha s'approcha de son fils, posa une main sur son épaule et d'une voix douce s'adressa aux prisonniers :

— Dites-nous ce que nous voulons savoir, et Mahmoud ressuscitera votre amie. Quels étaient les mots écrits sur le parchemin ?

Comprenant que ni Myrin ni Pedro n'étaient en état de prendre une décision, Isabeau se tourna vers Manuel pour quêter son aide. Ils n'eurent pas le temps de se concerter. Le Grand Inquisiteur retrouva soudain ses esprits, son courage et sa hargne. Brandissant son chapelet comme une arme, il bondit vers Aïcha en hurlant :

— *Vade retro satana*. Je sais qui vous êtes, sorcière. Vous nous tuerez quand vous connaîtrez les paroles de la prophétie.

Avec une souplesse de jeune fille, la sultane échappa à son agresseur en projetant son fils sur lui. Les deux fronts se heurtèrent de plein fouet et les hommes roulèrent sur le sol. Le sultan se releva péniblement tandis que le prêtre, beaucoup plus maigre, restait à terre, assommé par le choc.

Le sorcier émit un léger sifflement. Les chats assis aux pieds des statues cessèrent leur toilette. Oreilles dressées, queues en l'air, ils se levèrent et, d'une démarche souple et gracieuse, convergèrent vers le corps allongé du prélat qu'ils escaladèrent en ronronnant. L'homme disparut sous un édredon de fourrure noire, bientôt animé de convulsions. Alonso Jimenez se mit à gémir, puis à hurler. En entendant les cris de douleur mêlés aux bruits répugnants des ripailleurs voraces, Isabeau comprit que l'Inquisiteur de festin aux matous. Malgré l'atrocité de sa mort, aucune des personnes présentes ne le plaignit.

— Avez-vous réfléchi ? demanda le maître des lieux d'une voix suave.

Avec inquiétude, Isabeau regarda les traits torturés de Pedro et sut qu'il avait pris sa décision. Son cœur se brisa.

— Mes Seigneurs, il me semble qu'en tant qu'émissaire de la couronne d'Espagne, je suis le plus habilité à défendre nos intérêts. Nous pouvons certainement parvenir à un accord honnête pour les deux partis.

16

La Cour des Lions

FURIEUX DE CETTE TRAÎTRISE SUPPLÉMENTAIRE, Pedro allait intervenir quand Isabeau lui marcha sur le pied. Sourcils froncés et lèvres pincées, elle l'affronta du regard, puis se frotta le bout de l'oreille. Un signe secret qu'ils utilisaient pendant leurs joutes dans la salle d'armes du château. Il devait lui faire confiance et la laisser agir à sa guise. L'expression du soldat changea. Une lueur d'espoir clignotait dans ses yeux. D'un bref mouvement de tête, il confirma qu'il avait compris le message. Elle pivota pour surveiller la négociation qui s'engageait entre l'ambassadeur et la sultane mère. La partie était difficile, mais, si quelqu'un pouvait sauver Yasmin et les sortir de là, c'était l'espion de la reine Isabelle. Cette certitude la déconcerta. Depuis quand faisait-elle confiance à Manuel ? Quel changement dans son comportement ou ses actes avait éteint sa méfiance ? L'amour rendait aveugle, elle le savait, mais elle était encore capable de raisonner. Sa lucidité ne l'avait pas abandonnée. Pourtant, elle était prête à lui confier sa vie.

La sultane réfléchissait toujours à la proposition de l'ambassadeur. Enfin, elle acquiesça :

— C'est toujours un plaisir de traiter avec un professionnel, don Manuel. Nous avons eu de bons contacts par le passé, je vous écoute.

Son interlocuteur s'inclina :

— Puis-je me permettre un rapide point historique ? (Sans attendre son consentement, il continua.) Depuis 1248, la dynastie des Nasrides règne sur le sultanat de Grenade, dernier bastion musulman en terre d'Espagne. À cause des progrès de la Reconquista, ce royaume s'est rétréci comme peau de chagrin. Al-Andalus n'est plus. Il ne subsiste que cette cité. Nous tenons la *vega* et ses riches plantations, les ports et le rocher de Gibraltar. Le monde musulman vous a abandonnés. Les Ottomans louchent sur l'Égypte et l'Autriche. Les Mamelouks se sont emparés des Deux-Siciles et de l'Italie, leur nouvel éden. En conséquence, les terres d'Espagne ne les intéressent plus ni les uns ni les autres. Les Berbères ne lèveront pas la moindre armée pour vous et si vous atteignez leur rivage, ce sera grâce au bon vouloir de Leurs Altesses. Croyez-vous qu'un trésor, quelle que soit son importance, pourrait

sauver ce qui reste de votre royaume ?

— Vous avez l'art de résumer des siècles d'histoire. Ainsi présentée, la situation n'est pas à notre avantage, je l'admets. L'exil sauvera nos vies, mais, loin des jardins idylliques de notre chère Grenade, nos cœurs seront brisés et nos âmes ravagées par un mal inguérissable. Si nous pouvions garder notre paradis pour y vivre en paix selon les préceptes de notre religion, cela nous suffirait.

— Hélas ! Madame, ce désir que je comprends, il n'est pas en mon pouvoir de l'exaucer. Vous avez signé un traité avec les Rois Catholiques, et je ne suis que leur émissaire.

— Vous savez très bien que je ne fais pas allusion à ce parchemin. Nous espérons que cette émeraude pourra changer le sort de cette ville. Seule la prophétie nous permettra d'atteindre notre but et de sauver les miettes de notre passé glorieux.

— Croyez-vous vraiment, sultane Aïcha, que quelques mots écrits sur un tombeau puissent réaliser un tel prodige ?

— La foi dans la prophétie d'Abraham, béni soit le nom du saint prophète, est mon seul et ultime glaive. Alors je vous le demande une dernière fois, dites-nous à quoi sert cette émeraude. N'oubliez pas que vous êtes nos prisonniers et que nous avons un moyen de pression grâce à cette jolie Mauresque.

— Il est vrai que nous sommes en situation de faiblesse, mais il nous reste quelques atouts. Nous connaissons la prophétie qui annonce la nouvelle Jérusalem. Grenade sera *de facto* hors de portée des chrétiens, je vous le confirme. Nous connaissons le rôle que doit jouer l'émeraude. Et enfin nous connaissons le lieu précis où ce rituel doit être accompli.

Des exclamations accueillirent ces paroles prononcées avec assurance. Isabeau se demanda ce que savait exactement l'hidalgo ; avait-il découvert le sens des vers énigmatiques ?

Partagée entre espoir et doute, elle ne parvenait pas à se faire une opinion. Manuel était-il sincère ? Prêchait-il le faux pour savoir le vrai ? Ou essayait-il simplement de les sauver ?

À ses côtés Pedro était attentif. Seule Myrin écoutait cette conversation sans vraiment s'y intéresser.

— Je reconnais que vous avez de bonnes cartes en main dit Aïcha d'un ton affable. Quelles sont vos exigences ?

Au grand dam de l'ambassadeur, Pedro s'exclama violemment :

— Avant d'aller plus loin, il faut que le sorcier ramène Yasmin à la vie !

Son intervention sembla bouleverser la guérisseuse. Myrin porta la main à son front en gémissant, puis se mit à trembler et à tanguer, au bord du malaise. Elle se serait effondrée si le maître d'armes ne l'avait prise dans ses bras pour la soutenir.

Don Manuel continua la conversation comme si rien ne s'était passé.

— Pour prouver ma sincérité, et afin que la prophétie s'accomplisse, je

vais vous en confier les paroles.

Il se recueillit quelques instants :

Le livre ouvert
Cache le sang vert
Une fois plongée
Dans l'eau sacrée
Des douze soleils
Par quatre bannis
Élus, choisis
Sonne l'éveil
De la nouvelle
Jérusalem

Dans le silence retrouvé, il entendit les soupirs de ses compagnons. La sultane le contemplait, songeuse :

— Eh bien, maintenant, dites-nous ce que ces mots signifient.

Don Manuel lança un coup d'œil à Myrin, dépositaire des secrets de ses ancêtres, héritière d'une quête sacrée. Devant son apathie, il se tourna vers le maître d'armes en haussant les sourcils d'un air interrogateur. Les paroles prophétiques avaient agi sur Pedro comme un coup de fouet.

Le vers rajouté par Manuel sur les quatre bannis ne lui a pas échappé, pensa Isabeau en voyant son hochement de tête. Le dernier des Gomenez répondit avec assurance :

— Le sang vert symbolise l'émeraude. Quant aux quatre bannis, ce sont Myrin, Isabeau, Yasmin, sans oublier votre serviteur. Nous ne nous sommes pas rencontrés par hasard. La parfumeuse doit être délivrée de sa gangue de verre pour participer au rituel.

— Savez-vous où se trouve l'eau sacrée des douze soleils ?

Manuel s'empressa d'intervenir :

— Laissez-nous, Madame, quelques avantages. Nous vous le dirons le moment venu quand vous aurez accepté nos exigences.

Elle fronça les sourcils :

— Quoi d'autre ?

Malgré la sécheresse de la question, l'émissaire en comprit le sens :

— Nous voulons sortir sains et saufs de Grenade.

Cette fois-ci, la belle Aïcha haussa les épaules, comme si elle se moquait de leur sort.

— Demande acceptée !

Les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent, songea Isabeau. Ne pas se laisser distraire par des pensées négatives et stériles. La partie la plus délicate commençait maintenant :

— Je vous remercie. Il ne vous reste plus qu'à libérer cette jeune fille.

— Hors de question ! s'exclama Mahmoud. Quant aux douze soleils, je n'ai pas besoin de vous pour les trouver.

Le moral d'Isabeau s'effrita. Manuel serra les mâchoires. Lui non plus n'en menait pas large. Échouer si près du but alors que les pourparlers se

déroulaient au mieux. Quelle erreur avait-il commise ? Du coin de l'œil, elle vit le visage de Pedro se décomposer. Le sorcier reprit la parole :

— Vivante, cette jeune magicienne est beaucoup trop dangereuse. Je ne la libérerai que lorsque nous serons sur le lieu où la prophétie doit se réaliser. Et à une seule condition !

La cour des Lions abritait le plus beau jardin d'Andalousie. C'était un grand patio carré, aux arcades si finement sculptées qu'elles semblaient faites de dentelles. Elles s'appuyaient sur de gracieuses colonnes de marbre blanc fichées dans des massifs de plantes aromatiques. La cour était séparée en quatre parterres de fleurs choisies pour leur beauté, leur symbolique et leur fragrance. C'était une représentation féerique du paradis qui attendait les croyants dans l'autre monde. Tout n'était que luxe, calme et volupté sous un ciel étoilé et une lune argentée qui avait perdu ses belles rondeurs. Légèrement grignotée d'un côté, elle commençait à décroître.

La petite troupe se dirigea vers le centre du patio d'où provenait un délicieux bruit de cascade. En tête, Manuel marchait aux côtés du mage noir et de la sultane. Boabdil les suivait en traînant les pieds avec une mine d'enfant boudeur. En fin de peloton, encadrés par des porteurs de torchères et des gardes armés, les trois bannis avançaient d'un pas égal tout en surveillant les porteurs de la statue. Plein d'espoir, tous trois s'accrochaient à la promesse du mage, oubliant volontairement que celui-ci avait parlé d'une condition.

Soudain, la plus célèbre fontaine d'Andalousie apparut dans toute sa splendeur. De son cœur jaillissait un geyser qui retombait en pluie dans un premier bassin. L'eau se déversait ensuite dans une grande vasque d'albâtre soutenue par douze lions de pierre. Encerclés par un miroir liquide, les félins y crachaient des jets d'eau, brouillant ainsi leurs images irisées par les rayons lunaires. L'heure de vérité, songea Manuel, qui faisait de gros efforts pour ne pas montrer ses doutes. Il s'était engagé dans un jeu qui pouvait être mortel, surtout pour lui.

— Voilà, nous y sommes, déclara le nécromant. Les douze lions représentent les douze soleils du zodiaque, c'est-à-dire les douze mois qui, dans l'éternité, existent de façon simultanée. L'eau qu'ils déversent est censée rendre immortel. Cette prophétie était limpide !

Manuel s'inclina sans contester l'affirmation.

— À vous maintenant de tenir votre promesse, puissant Mahmoud. Vous devez délivrer Yasmin pour que les quatre élus accomplissent leur destinée.

— Je vous l'ai dit, il y a une condition.

Joignant le geste à la parole, il sortit de sa poche une petite fiole remplie d'un liquide vert et la tendit à l'émissaire des Rois Catholiques.

Impassible malgré la peur qui soudain lui tordait le ventre, l'hidalgo s'étonna :

— Vous voulez que je boive cette potion ?

— Si vous tenez à ce que je libère la jeune fille aux parfums, il me faut

une contrepartie. Vous prenez sa place, ainsi elle ne sera pas tentée d'utiliser son don contre nous, dit-il en englobant dans un geste presque affectueux la sultane et son fils.

Manuel perdit ses illusions. Il n'était plus le maître du jeu. À son grand déplaisir, il sentit que son visage se décomposait. Pris à son propre piège ! Impossible de savoir quelles seraient les conséquences de la prophétie, mais qu'elle se réalise ou non, Mahmoud ne se préoccuperait pas de le ramener à la vie. Il se rappela avec horreur les statues qui ornaient la salle haute de la Tour de Comares. L'œil ironique du sorcier le fixait avec délectation. Résigné, Manuel tendit la main pour prendre le poison qui allait le transformer en bloc de cristal.

À ses côtés, Isabeau poussa un gémissement et s'accrocha à son bras :

— Je vous en prie, ne buvez pas !

Pour la première fois, il la regarda comme un homme regarde une femme dont il est amoureux. Il était subjugué par ses yeux verts depuis leur rencontre sur un chemin caillouteux. Son attirance pour le beau jeune homme qu'il avait sauvé d'un sort déplaisant l'avait déstabilisé. Plus d'une fois, en face de Luis, il avait failli céder à son désir de l'embrasser. Au point de devenir fou. Fou de ne plus savoir ce qu'il était, qui il était. Il se pencha vers elle et effleura ses lèvres d'un baiser rapide.

Elle répéta :

— Je vous en prie, ne buvez pas.

Comme il se taisait, elle se tourna vers Myrin et Pedro. Mais le soldat gardait les yeux fixés sur la belle Mauresque. Quant à la fille de Tchalaï, elle secoua la tête en murmurant :

— C'est à Manuel de décider.

Fils cadet d'une grande famille sans autre avenir que le métier des armes, Manuel avait choisi une carrière qui présentait un large éventail de possibilités, tour à tour espion, émissaire, envoyé spécial, organisateur de coups fourrés, agitateur. Cela convenait à son tempérament aventureux, à son goût du risque et du jeu, à ses talents multiples qu'il n'aurait jamais pu exploiter comme officier supérieur. Grâce à ses liens avec la reine, il décidait lui-même de ses missions, suivait ses intuitions, un jour à Vienne ou à Venise, l'autre à Istanbul. Il aimait se fondre dans la population, fréquenter brigands, corsaires et courtisans. Bref, il appréciait la vie libre qu'il s'était choisie. Mais il détestait ce que l'Espagne des Rois Catholiques était devenue, surtout depuis qu'Isabelle de Castille avait donné les pleins pouvoirs à l'Inquisition, véritable État dans l'État. Les fugitifs semblaient persuadés que Grenade deviendrait un refuge et un havre de paix s'ils réussissaient leur mission. Il allait les aider. Le problème, c'était Mahmoud, un renard rusé et malfaisant qui n'avait pas l'habitude de croire ce qu'on lui disait. Il fallait flatter les connaissances ésotériques du nécromant, lui rappeler une symbolique chère aux astrologues, magiciens, philosophes et alchimistes.

Fuyant le regard désespéré d'Isabeau, il s'adressa à son adversaire :

— Très bien je vais boire. Mais avant, je veux que vous donniez l'émeraude à Myrin. Son sacrifice lui donne le droit de la plonger dans l'onde sacrée. Dès que j'aurai avalé votre mixture, libérez Yasmin. Alors, par les quatre lettres du nom de Dieu, par les quatre évangélistes, et par les quatre portes de l'Islam, la prophétie d'Abraham s'accomplira grâce à l'union des quatre élus.

Puis, en homme habitué aux tractations, il attendit, le flacon à la main, que le nécromant assimile ses paroles et les passe au crible de son savoir. Son attente fut brève. Sans un mot, Mahmoud extirpa la gemme de sa poche et la tendit à la vieille femme. Celle-ci la saisit délicatement entre le pouce et l'index. Manuel fronça les sourcils. Son ennemi s'était rendu un peu trop facilement à son goût. Où était le piège ? Se pouvait-il que le troisième œil qui ensanglantait le front de la guérisseuse soit autre chose qu'une blessure ? La marque du démon ? Ses réflexions l'entraînaient vers des conclusions désagréables.

La voix railleuse du grand magicien sonna le glas de ses espérances.

— J'ai accepté vos conditions. Maintenant, à votre tour de tenir parole. Ensuite je libérerai votre amie.

Manuel sut qu'il avait joué et perdu. Croisant une dernière fois le regard paniqué d'Isabeau, il porta le flacon à ses lèvres.

À sa grande surprise, la liqueur verte exhalait un parfum de rose qui s'infiltra dans ses narines et se répandit dans son organisme comme une onde bienfaisante. Une sensation de bonheur et de plénitude l'envahit. Il se mit à éprouver un amour immense pour tout ce qui l'entourait, les personnes, les fleurs, les guipures si fragiles des murs, les lions, la fontaine et ses ruissellements enchanteurs, le ciel étoilé et son phare lumineux.

Il sentit aussi que les personnes présentes, amies et ennemies, partageaient la même expérience et communiquaient de conscience à conscience, toute prison corporelle abolie. Euphorique, il se relaxa pour ouvrir ses barrières mentales et communier avec ses compagnons. Les fugitifs vibraient en harmonie, mais il se heurta à deux esprits hostiles qui luttèrent de toutes leurs forces contre l'amour qui baignait les âmes présentes.

Il s'ouvrit encore davantage, lançant des tentacules invisibles vers la source de ce don incroyable. Et soudain il communia avec la magicienne aux parfums. Animée d'une volonté indomptable, son âme avait réussi à traverser le tabernacle de cristal qui l'emprisonnait pour sauver les élus d'Abraham. Hélas ! sa lutte mentale contre le mage et la sultane l'épuisait et ses réserves d'énergie baissaient dangereusement. Des craquements sinistres retentirent. La statue commençait à se fendiller.

Manuel entendit le rugissement de joie du sorcier et ressentit le désespoir de Yasmin qui perdait du terrain. Une vision atroce s'implanta dans son cerveau : la statue de cristal se brisait en mille morceaux et l'âme de la jeune ensorceleuse s'éteignait, les abandonnant aux griffes du sinistre nécromant. Il sut alors ce qu'il devait faire. En deux enjambées, il se plaça

devant Mahmoud qui, les yeux fermés et les lèvres entrouvertes, s'efforçait de renvoyer son parfum vers Yasmin. Il plaça le goulot de la flasque dans la bouche du mage et y versa le contenu. Comme il s'y attendait, les réflexes prirent le pas sur la réflexion. L'homme avala le liquide olivâtre, tenta de le recracher dans un haut-le-cœur, mais c'était trop tard. Sa chair, ses organes, ses muscles commençaient leur transformation. Au même moment, la silhouette cristalline de Yasmin explosa en milliers de rubis rouge sang, libérant une petite fleur blanche qui scintilla comme une luciole, puis s'envola vers les étoiles.

Déliées de l'envoûtement floral, les personnes présentes se regardèrent, hébétées. Le lien mental était rompu, mais chacun conservait dans sa tête l'image d'une étoile étincelante qui s'échappait d'un ruissellement d'éclats écarlates. Émerveillement, tristesse et joie. Manuel avait du mal à retrouver ses esprits. Isabeau lui sauta au cou en sanglotant.

— Vous êtes vivant.

— Mon cher Luis, vous m'étouffez. Ne m'auriez-vous point aimé en vert ?

La vue de Pedro et Myrin, blottis dans les bras l'un de l'autre, un grand guerrier musclé et farouche étreignant une petite silhouette fragile, leur fit l'effet d'une pluie glacée. La vue de cet amour désormais impossible entre un homme vigoureux et une très vieille dame les bouleversa. Gênés de montrer l'image d'un couple jeune, heureux et épris, ils se séparèrent sans pourtant s'éloigner l'un de l'autre.

Un hurlement de tigresse blessée couvrit les paroles que Myrin murmurait à l'oreille de son compagnon.

Debout devant la statue de Mahmoud, d'une immonde couleur verdâtre, la sultane mère s'arrachait les cheveux, se griffait les joues, alternant cris et gémissements, pleurs et menaces. Personne ne savait comment réagir. Son fils, qui se tenait à l'écart depuis le début, fixait le ciel d'un œil morne. Soudain, elle commanda aux gardes d'une voix aiguë :

— Emparez-vous des prisonniers et jetez-les au cachot. Ils seront décapités demain à l'aube.

Cet ordre sortit Boabdil de sa torpeur. Il se redressa, leva le bras pour arrêter ses soldats et s'exclama :

— Ne les touchez pas ! Il se tourna alors vers sa génitrice : vous semblez oublier, Madame, que je suis le sultan de Grenade et que c'est moi qui donne les ordres.

— Et toi, tu sembles oublier que tu me dois ton trône, répondit-elle d'une voix altière.

Elle blêmit sous le feu de son regard rempli de mépris et de haine.

— Sans Mahmoud et ses pouvoirs magiques, vous n'êtes plus rien ! Mes soldats vont vous accompagner dans vos appartements dont ils garderont les portes. N'essayez pas d'en sortir, vous le regretteriez.

En d'autres circonstances, *El Chico*, l'enfant, comme l'avait surnommé

la rumeur publique, aurait pu devenir un grand sultan, songea Manuel soudain mélancolique. Mais Aïcha l'avait imposé sur le trône à un âge trop tendre. Cette mégère avait pris sur l'enfant une telle ascendance qu'il n'avait jamais pu grandir et devenir un homme.

Tandis que sa génitrice se débattait dans les bras robustes des soldats en vomissant des imprécations épouvantables, Boabdil s'adressa à Manuel :

— Il est temps que la prophétie s'accomplisse et que Grenade redevienne cette cité généreuse qu'elle fut dans le passé.

L'ambassadeur acquiesça d'un signe de tête :

— Myrin, Pedro, Isabeau, veuillez joindre vos mains et que l'émeraude épouse l'eau sacrée.

Pendant que les trois rescapés s'approchaient de la fontaine, Manuel se pencha vers le sultan et murmura :

— Vous n'avez pas cru à ma fable des quatre élus ?

— J'ai encore des doutes, mais nous n'avons pas le choix, répondit Boabdil à voix basse.

— J'ai tout inventé pour que le sorcier délivre Yasmin avoua Manuel. À mon avis l'émeraude seule est importante.

— Ne sous-estimez pas le rôle des élus, ni les mots de la prophétie.

Puis comme l'hidalgo se taisait, il ajouta :

— À votre avis, que va-t-il se passer ?

— Je l'ignore, mais nous allons bientôt le savoir, chuchota don Manuel en regardant Myrin plonger le talisman dans l'onde de la grande vasque.

— Quoi qu'il arrive, je vous souhaite bonne chance, eut le temps de lui souffler l'émir de Grenade.

Manuel contempla les silhouettes des trois élus. Immobiles devant la fontaine majestueuse, arrosés par l'eau vive, en attente d'un miracle, ils se tenaient toujours par la main. Isabeau et Pedro, épaule contre épaule, paraissaient très grands en comparaison de la guérisseuse qui avec l'âge s'était tassée. Son Talent était une vraie malédiction. Il se demanda si son sacrifice serait récompensé.

17

Le Mirage

EN DÉPIT DE L'HEURE NOCTURNE, l'air devint plus sec et plus chaud, distillant comme un avant-goût d'orage. Un vent puissant s'engouffra dans le jardin, les étoiles s'éteignirent, la lune disparut et des lambeaux blanchâtres apparurent dans le firmament bleu nuit. Fouettées par des tourbillons aux formes torturées, les nuées s'affrontaient dans un tumulte assourdissant. Puis des montagnes apparurent, couronnées de neige, séparées par de vertes vallées où s'élevaient places et maisonnées couvertes de terrasses, palais et caravansérails, minarets mauresques et clochers effilés. Hors des remparts s'étendait une vaste plaine riche en arbres fruitiers et en cultures maraîchères. Toutes les personnes présentes, souffles courts et yeux écarquillés, reconnurent Grenade et sa *vega*.

Un soleil éclatant illuminait la cité céleste, suspendue dans un ciel noir comme une tombe. Le mirage fut traversé par des pulsations de lumière dorée accompagnées de flammes bleues, d'étincelles rougeoyantes, d'éclairs orangés. Les couleurs s'agrégèrent ; un arc-en-ciel apparut, qui se déploya jusqu'à former une membrane sphérique translucide. À l'intérieur de cette bulle gigantesque flottait la ville fruit.

L'air de la cour des Lions se chargea de vibrations. Des flux d'énergie pétillante descendirent de la sphère irisée et électrisèrent les corps des spectateurs immobiles. Chatouillées par des fourmillements insupportables, les personnes présentes perdirent peu à peu de leur substance charnelle pour devenir transparentes, puis disparaître complètement.

Aspergée par une pluie légère, Myrin ouvrit les yeux et les referma aussitôt, aveuglée par un soleil brûlant. Clignant des paupières, elle se redressa pour se trouver face à face avec les lions. Ainsi ils étaient toujours dans le palais de l'Alhambra. Que s'était-il passé ? L'image d'une ville enfermée dans un globe chatoyant lui revint. Son front ne la brûlait plus et l'aube nouvelle retentissait du chant délicieux des oiseaux. Elle avait l'impression de se réveiller d'un cauchemar et se sentait merveilleusement bien, comme soulagée du poids des ans. Elle s'assit en tailleur, regarda ses

maines avec avidité, lisses et blanches, des mains de jeune femme. Elle saisit une mèche de ses longs cheveux, une rousseur éclatante. Un puissant sentiment d'allégresse l'envahit. Pedro, où était-il ? Le retrouver. Vite. Un grommellement suivi de quelques jurons de corps de garde la renseigna. Il était là, tout près d'elle, allongé dans l'un des canaux d'eau courante, trempé, hagard et de mauvaise humeur. Rassurée, elle éclata de rire puis chercha des yeux Isabeau. Couchée en chien de fusil au pied d'une colonne, la jeune fille dormait encore.

Non loin de la fontaine, une silhouette de cristal vert sombre projetait son ombre menaçante sur le dallage de marbre. Myrin frissonna en reconnaissant la silhouette maigre et efflanquée de Mahmoud qui dominait une dizaine de corps allongés sur le sol, Boabdil et ses gardes. L'hidalgo, debout au centre du cercle, tendait la main au sultan pour l'aider à se relever. Pendant qu'elle triturait sa mémoire pour comprendre les événements de la nuit, Isabeau s'éveilla, s'étira, puis jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Myrin sourit. Son amie vérifiait que Manuel était dans les parages. Une fois rassurée, Isabeau vint s'asseoir à ses côtés :

— Grâce à Dieu, jeunesse et beauté t'ont été rendues. Où sommes-nous ?

— Comme tu peux le voir, à Grenade dans la cour des Lions du palais de l'Alhambra. Quant à savoir si la cité est toujours au même endroit, je l'ignore.

— Toutes ces aventures, ces mystères, ces miracles, pour rien ? Cela paraît impossible. Le spectacle était extraordinaire, même si je n'ai pas compris ce qu'il signifiait. Crois-tu que nous soyons encore prisonniers ?

La voix du sultan s'éleva, forte et sereine.

— Vous êtes libres ! Je vais partir ce matin même avec mes femmes, mes gardes et mes enfants. Nous traverserons la Méditerranée pour nous installer en Berbérie. Nous y commencerons une autre vie, si mes futurs hôtes nous en laissent le loisir.

L'inquiétude qui perçait dans sa voix déconcerta Myrin. On y sentait un désir de décider enfin de son existence et un doute sur les volontés de ceux qui acceptaient de l'accueillir. Boabdil était faible et influençable, mais la naïveté ne faisait pas partie de ses défauts. Il savait que certains seraient tentés d'utiliser l'émir des croyants pour renforcer leur puissance. Pourtant l'homme avait changé. Délivré des chaînes maternelles et des peurs que lui inspirait le sorcier, il semblait plus sûr de lui.

— Vous allez vraiment vous exiler ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— J'ai signé un traité de paix avec les Rois Catholiques, je le respecterai.

Sachez que le nécromant vous a menti. Aucun sorcier au monde n'aurait pu ressusciter votre parfumeuse. Dites-le bien à votre ami Pedro. Mon dernier acte, avant de quitter les lieux, sera de détruire toutes les statues afin de libérer les âmes emprisonnées dans leurs cages cristallines. Que celle de Mahmoud se consume éternellement en enfer.

Un cri de joie interrompit leur discussion. Tout en parlant avec le sultan, Myrin s'était penchée sur la fontaine pour se rafraîchir et vérifier la jeunesse de son visage. Sa bague brillait au fond du bassin. Elle s'en saisit, la passa à son doigt puis replongea la main dans l'eau pour en retirer la loupe que Khider avait donnée au maître d'armes. Rayonnante, elle sauta sur ses pieds, courut vers lui et lui tendit l'objet.

— Je crains qu'elle n'ait plus aucun pouvoir, mais elle t'appartient.

Pedro, tête baissée, semblait sourd, aveugle et muet. Plongé dans ses souvenirs, il fixait d'un air lugubre la silhouette du nécromancien. Inutile d'être une sorcière pour suivre le cours de ses pensées songea Myrin. Le guerrier rescapé de tant de batailles se sentait responsable de la mort de Yasmin. Il l'avait laissée seule face à une dizaine de soldats. Une adolescente trop sûre d'elle. Quinze ans, l'âge où l'on s'imagine encore invincible. Elle avait pourtant accompli un exploit incroyable en les sauvant d'un destin affreux.

Au bout d'un instant, il prit enfin conscience de sa présence. Elle vit qu'il faisait un effort pour refouler sa tristesse et revenir dans le monde des vivants. Il remarqua sa paume ouverte, la pierre de lune, la loupe. Une larme coula sur sa joue. Un long soupir lui échappa avant de lever la tête pour affronter la vieille femme que Myrin était devenue. Enfin il la vit, une rousse magnifique dans l'éclat de ses vingt ans.

Heureuse, elle se jeta dans ses bras, l'enlaça brièvement avant de plonger dans ses yeux noirs en disant d'une voix émue :

— Nous ne l'oublierons pas. Rappelle-toi les paroles que le vieux Khider lui a lancées : « Votre présence est indispensable car l'amour est rédempteur. »

Un bruit de canne retentit sous les arcades, accompagné par le trottement d'un vieillard. Khider le Sage apparut entre deux colonnes en grommelant :

— Sachez, chère guérisseuse, que je ne suis pas vieux, je suis éternel ! On m'a donné bien des noms, l'initiateur, le maître intérieur, le patron des voyageurs, le juif errant, l'homme vert. Certains m'ont même confondu avec saint Jean l'Évangéliste. J'apparais, je disparaïs. Je suis une sorte de médiateur. Je donne un coup de pouce au destin quand c'est nécessaire et je pousse les pions que le Hasard place sur ma route pour parvenir à mes fins.

— Ainsi, Yasmin n'était qu'un pion pour vous ? dit Pedro d'un ton dangereusement calme.

— Yasmin était l'ange que le ciel vous a envoyé pour sauver Grenade des fanatiques. Sans elle, sans sa générosité, sans son amour, sans son humanité, votre mission aurait échoué. Malgré votre courage et votre ténacité.

— Vous auriez pu la sauver.

— Elle a choisi sa voie librement, et le Tout Puissant a accepté sa décision.

La franchise du vagabond était indécente. En voyant la tête que faisait le

guerrier, Myrin frémit. Elle comprenait sa colère, mais ce ressentiment ne le mènerait nulle part. Comment lui rappeler que l'Errant était autre ? Aussi fut-elle soulagée quand Isabeau intervint :

— Maître Khider, vous venez de dire que sans Yasmin notre mission aurait échoué. Pourtant, quand je regarde autour de moi, rien n'a changé.

— Erreur, jeune fille, vous êtes toujours à Grenade, mais la cité n'est plus sur terre. Elle a basculé dans un univers parallèle.

Des exclamations accueillirent cette affirmation incroyable. Isabeau secoua la tête d'un air dubitatif.

— C'est impossible. Vous vous moquez, n'est-ce pas ?

— Si la cité est passée dans un autre monde, qu'y a-t-il à la place de Grenade ? demanda Myrin

Frappés par la justesse de la question, ses compagnons se focalisèrent sur le vieil homme.

— Ah, ah ! ricana Khider, je vois qu'il y a au moins un esprit qui fonctionne clairement dans cette assemblée. Eh bien voici les dernières nouvelles d'Andalousie : un tremblement de terre a englouti la ville de Grenade ainsi que la plaine qui l'entoure. La faille gigantesque qui s'était ouverte dans la montagne s'est refermée sur les ruines de la cité, laissant un paysage vierge. Les Rois Catholiques ont fait dire une messe pour les morts puis sont rentrés chez eux avec leurs armées.

— Alors, je ne peux plus partir en exil ? déplora le sultan.

— Vous êtes hors de portée des armées chrétiennes ou musulmanes, mais si vous désirez rejoindre votre ancien royaume, il existe une porte. Ainsi, seigneur Boabdil, vous pourrez partir pour l'Afrique. Cependant, je vous conseille de quitter la ville par petits groupes pour ne pas attirer l'attention. N'oubliez pas que les lieux sont déserts.

— Si nous retournons en Andalousie, pourrons-nous revenir ? demanda Isabeau qui semblait soulagée.

Étrange, pensa Myrin, depuis la mort de sa tante, elle ne songe qu'à s'enfuir. Et maintenant elle veut rejoindre l'Espagne. Aurait-elle changé d'avis ?

— Pour passer d'un monde dans l'autre, il suffit de connaître le point de jonction et les paroles magiques qui ouvrent la porte invisible. Elles sont faciles à retenir, ce sont celles que Myrin utilise pour faire fonctionner sa bague. D'autres questions ? Envie d'en savoir plus sur votre nouvelle terre ? De connaître sa géographie ? Les peuples qui l'habitent ? Les royaumes qui la composent ? Les religions ou les civilisations qui s'y sont développées ?

Ses propos distillés d'un ton joyeux eurent sur les rescapés l'effet d'un séisme. Expressions de surprise puis de peur, cerveaux en ébullition traversés par des spéculations plus ou moins agréables. Ces interrogations ouvraient des perspectives peu rassurantes et projetaient brutalement les fugitifs sur des rivages inconnus, plein de dangers potentiels.

Myrin crut d'abord qu'il plaisantait, mais elle déchantait vite.

— Cet univers parallèle est donc si différent du nôtre ?

— D'après mes souvenirs, mais qui datent maintenant de quelques siècles, peut-être même d'un bon millénaire, c'est un monde liquide, parsemé de royaumes épars. La nouvelle Grenade occupe depuis cette nuit l'île principale d'un archipel vierge. Bonne nouvelle, vous ne repartez pas à zéro. Moins bonne nouvelle, certains peuples pourront vous paraître étranges et ne seront pas à votre goût. Les Doués y sont légions et leurs Talents parfois surprenants. Une nouvelle vie commence. Croissez et multipliez. Et maintenant, il est temps pour moi de continuer mon chemin.

Khider le Sage disparut, laissant derrière lui un scintillement lumineux qui s'effaça rapidement.

— Attendez ! s'écria Myrin.

Mais l'immortel n'était plus là pour répondre à toutes les questions que se posaient la jeune fille et ses compagnons.

— Qui va diriger Grenade désormais ? demanda Pedro en se tournant vers le sultan Boabdil.

Ému par ce signe de confiance, celui-ci secoua la tête d'un air navré :

— Intéressante question qui n'est plus de mon ressort. Grenade a pour mission d'accueillir des réfugiés appartenant aux trois religions du Livre. Peut-être serait-il judicieux de ne pas lui donner un seul maître qui pourrait avoir envie de privilégier sa propre croyance.

— Un conseil d'hommes et de femmes de différentes confessions. C'est une bonne idée.

— La nouvelle Jérusalem sera aussi une nouvelle Athènes, dit Isabeau avec enthousiasme. Vous ne seriez pas les premiers à choisir de vivre en république.

Désolée d'entendre ces paroles qui confirmaient ses craintes, Myrin échangea un regard rapide avec Pedro. Il haussa les sourcils pour marquer lui aussi son incompréhension. Inquiète à l'idée de perdre encore une amie, la guérisseuse demanda :

— Pourquoi emploies-tu le vous ? Tu parles comme si tu ne voulais pas rester.

Isabeau hésita avant de répondre :

— J'aimerais découvrir ce monde inconnu, mais je n'aime pas l'idée d'abandonner les maudits et les bannis à leur sort.

Elle chercha le regard de Manuel et lui lança un appel silencieux. Il acquiesça d'un hochement de tête avant de confirmer :

— Nous devons nous séparer. Il est bon que Pedro et Myrin demeurent à Grenade et y accueillent les fugitifs. Quant à nous, nous nous installerons à égale distance de Cordoue et de Grenade dans mon fief d'Ubeda. Ce lieu sera le centre d'une immense toile d'araignée. Mon ancien métier d'espion, que je ne compte plus exercer une fois marié avec cette charmante demoiselle, m'a permis de tisser des liens avec de nombreuses confréries plus ou moins licites. Ces gens nous aideront à sauver les malheureux poursuivis par l'Inquisition.

Nous guiderons vers Grenade les persécutés des trois religions.

Myrin comprit que cette décision était juste. Pedro semblait être du même avis car il suggéra :

— Pour ne pas entacher de mélancolie les dernières heures que nous allons passer ensemble, rentrons tous les quatre chez ma mère. Nous lui raconterons les derniers événements.

— Puis nous fêterons dignement les fiançailles d'un bel hidalgo et d'un garçon manqué, ajouta Myrin qui espérait qu'il en serait de même pour son couple.

Elle se tourna vers Pedro. Mais le maître d'armes, perdu dans ses pensées, arborait un visage si triste qu'elle comprit que la guérison serait longue. Il avait aimé Yasmin plus qu'il ne le croyait.

Ils s'inclinèrent devant le dernier sultan de Grenade, puis guidés par quelques soldats, traversèrent des enfilades de salons et de jardins pour quitter le palais de l'Alhambra.

Remerciements

Ce roman n'existerait pas sans le soutien affectueux et efficace de quelques amis : Xavier qui m'a encouragée à écrire cette histoire, Célia qui m'a aidée par ses précieuses critiques et suggestions, Audrey pour son cours sur le point de vue et Mélanie qui, me voyant empêtrée dans les recherches historiques, m'a suggéré l'uchronie.

Je les remercie sincèrement tous les quatre.



Flammari on